

v. 10
Volume IX

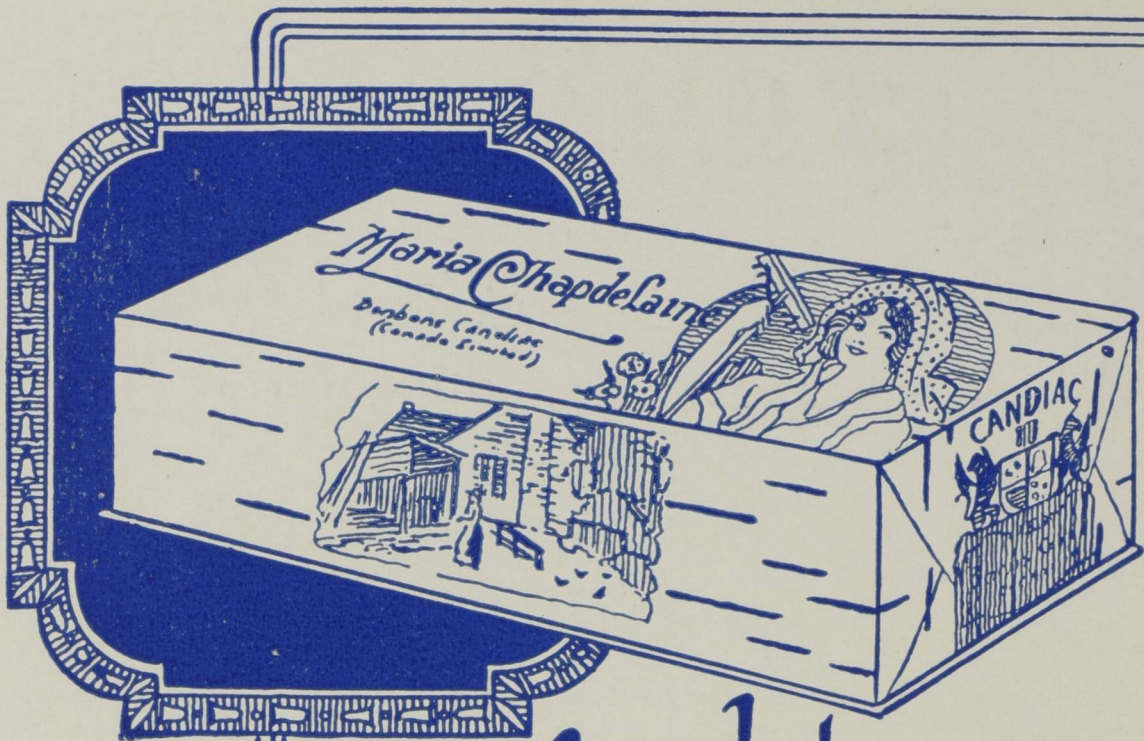
3
JUILLET-AOUT 1929

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



Au pays d'Évangéline : monument commémoratif.



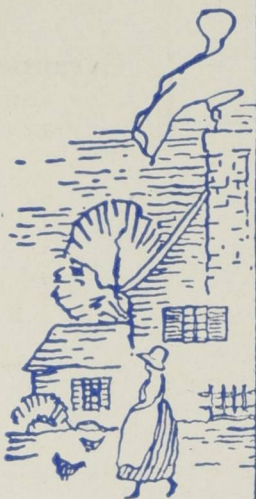
Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfinis sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.

Bonbons Candiac
- (Canada) Limitée -



LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

Le Terroir, Limitée

EUDORE CARON, Président

Bureau: 108, St-Joseph,

Téléphone 2-1229

QUEBEC

Administration:

Melle F. DIONNE
Secrétaire

M. GEORGES BELANGER
Représentant Général
à
MONTREAL

5462, ESPLANADE
Téléphone: CRESCENT 113

Rédaction:

ALPHONSE DESILETS
Rédacteur en chef

G. E. MARQUIS
DAMASE POTVIN
HORACE PHILIPPON
EMILE BOITEAU, N.P.

PRIX D'ABONNEMENT:

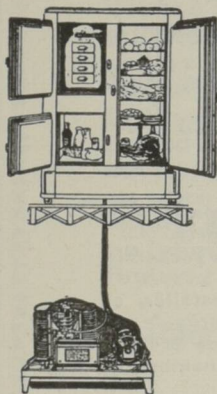
1 an: Canada \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée et adressés à 108, rue St-Joseph, Québec.

COLLABORATION

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuillet, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Secrétaire de la Rédaction: EMILE BOITEAU, N. P., 37, rue de la Couronne, QUEBEC.

Sommaire

	Pages
Cantate, (Alphonse Désilets)	5
Le Travail des Fermières canadiennes (A. Désilets)	6
Exposition d'ouvrages domestiques canadiens	9
D'un Mois à l'autre (Damase Potvin)	10
A travers les places d'eau du Saint-Laurent	12
Vues de Québec (illustrations)	14 - 18
En revenant d'un pèlerinage à l'Ecole du Rang	22
Tourisme (G.-E. M.)	28
Le Problème de la Terre — Problème féminin	30
600,000 Francs par mois (roman par J. Drault)	36



LE CHOIX DE PLUS DE
7,500,00
CLIENTS SATISFAITS
Il n'y a qu'un seul
FRIGIDAIRE
Produit de General Motor
Vendu et installé
par
GOULET &
BÉLANGER LTÉE
8 DE LA COURONNE
Tél.: 6101-6102



POUR \$5.00
COMPTANT

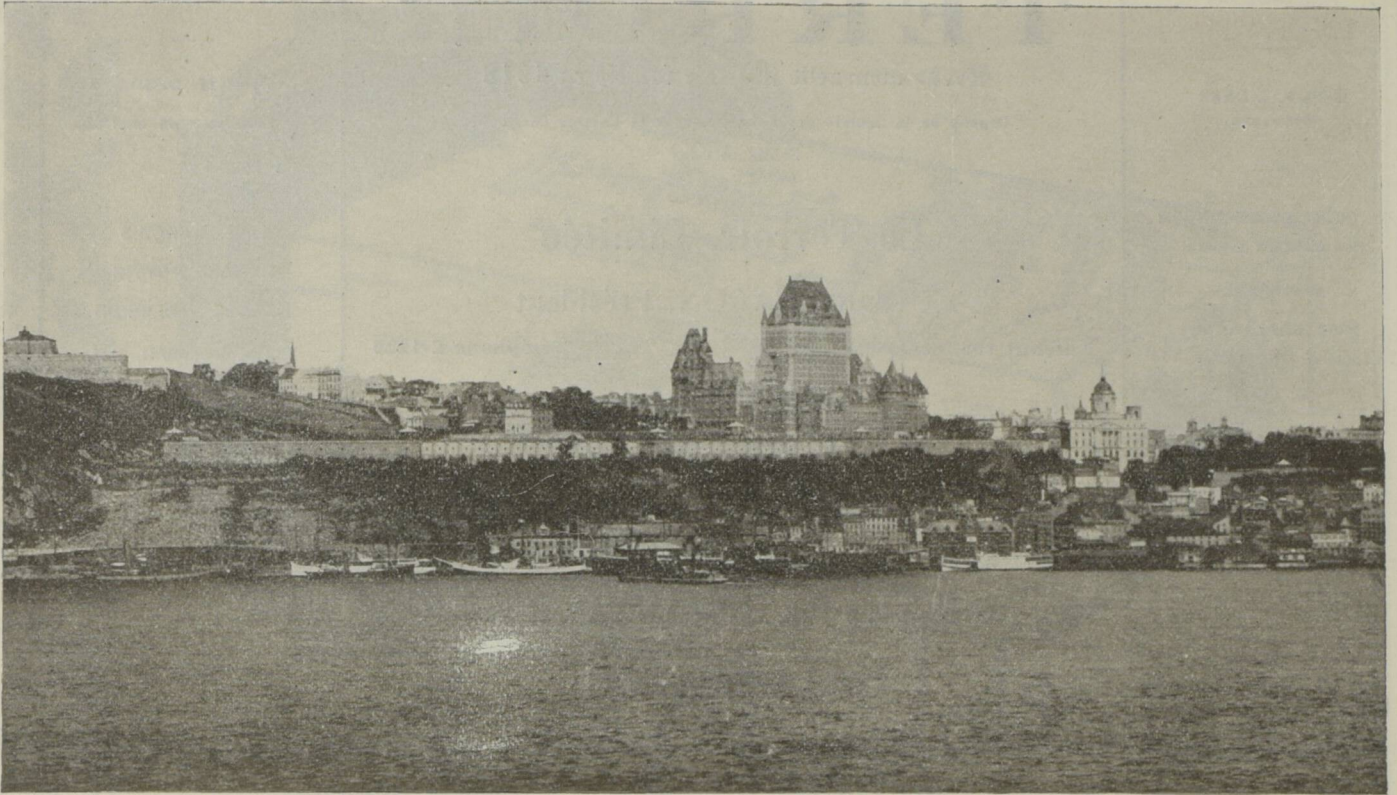
Nous vous livrons un
Dactylographe
UNDERWOOD,
REMINGTON
ou ROYAL
Reconstruit à neuf
avec une

Garantie pour 5
ans.

*Ecrivez,
téléphonez ou venez.*

QUEBEC
TYPEWRITER

Exchange, Enr.
J.-E. VEZINA, prop.
44, Côte de la Montagne
Tél. 2-3551 -- QUEBEC.



QUÉBEC et SON DÉVELOPPEMENT

L'achat d'un terrain à bâtir, bien situé dans la ville de Québec, est un placement assuré et offre la plus grande chance de spéculation.

Depuis les trois dernières années, vingt-huit millions ont été dépensés dans la construction de bâtisses et d'industries.

Dix-sept millions ont été mis à la disposition du Port de Québec pour son amélioration par le gouvernement provincial.

Un montant de trois millions huit cent quatre-vingt-dix mille a été voté, en décembre dernier, par les contribuables pour l'amélioration du trafic et autres services de la ville.

Une Commission d'Urbanisme a été nommée par le Gouvernement Provincial qui s'occupe spécialement du progrès de la ville de Québec et surveille son agrandissement.

La ville de Québec possède des sites qui s'offrent avantageusement à toute personne à la recherche des centres d'expédition soit pour y installer des industries ou un commerce de gros.

Elle offre aussi le plus bel endroit possible de tout le Canada à tous ceux qui sont à la recherche d'un local pour se construire une résidence privée.

La ville de Québec possède plusieurs rues et boulevards où tous ses services sont installés, où des terrains vacants peuvent être acquis à des conditions exceptionnellement avantageuses, près de son plus grand parc d'amusements dans St-François d'Assise, quartier Limoilou, là où l'hôpital de St-François d'Assise, le plus perfectionné, a été construit et est ouvert actuellement à un grand nombre de patients qui reçoivent des traitements scientifiques.

Le plus beau site de ce quartier a été réservé et aménagé spécialement pour résidences privées.

On peut se procurer gratuitement une liste de lots à bâtir et de propriétés, les plus avantageusement situés, en vente à des prix d'occasion dans les différents quartiers de la ville.

Il suffit de remplir le coupon ci-dessous et le maller à l'adresse indiquée:

ADRESSEZ :

LES IMMEUBLES DE QUÉBEC, ENREGISTRÉES

Apt 2, 108, RUE SAINT-JOSEPH

QUEBEC

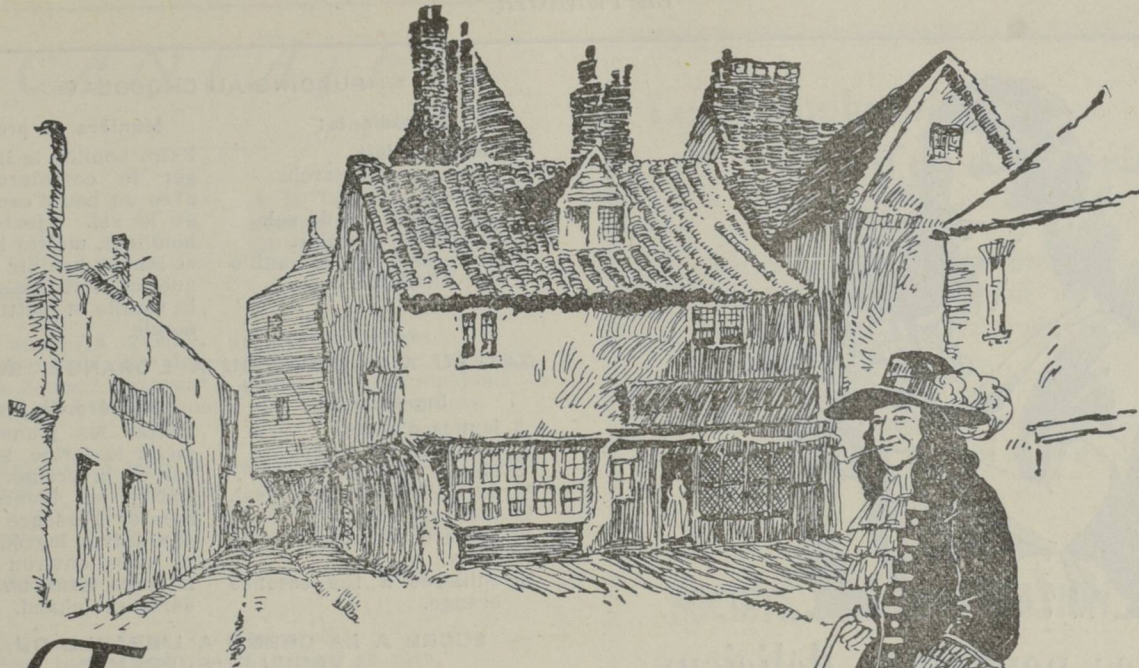
TELEPHONE 2-1229

Veuillez m'envoyer gratuitement, sans aucune obligation de ma part, une liste de lots à bâtir et de propriétés offerts en vente à des prix d'occasion.

Nom.....

Adresse.....

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

My6



MAYFIELD

Tabac à Fumer



Recettes pour Mets délicieux

(Manière facile de les préparer)

SIROP A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME"

Ingrédients:

2 tasses de sucre granulé.
1 tasse d'eau.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé d'essence d'érable "SUPREME".

Manière de procéder:

Faire bouillir l'eau, ajouter le sucre, retirer du feu et ajouter l'essence quand le sirop est à moitié refroidi.

BLANC-MANGER A L'ERABLE OU A LA VANILLE

Ingrédients:

2 tasses de lait.
 $\frac{1}{2}$ tasse de sucre.
3 cuillerées à soupe de féculé de maïs (cornstarch).
1 cuillerée à thé de vanille.
1 oeuf.
 $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de sel.
Essence de vanille ou d'érable "SUPREME" au goût.

Manière de procéder:

Faire dissoudre le cornstarch, le sucre et le sel dans un peu d'eau froide, ajouter le lait bouillant et remuer constamment jusqu'à consistance épaisse, ajouter l'oeuf légèrement battu et faire cuire encore quelques minutes. Retirer du feu, ajouter l'essence et verser dans un moule.

CREME POUR GATEAUX A L'ESSENCE DE FRAISE, FRAMBOISE OU ANANAS

Ingrédients:

1 tasse de sucre en poudre.
 $\frac{1}{4}$ de tasse de lait.
1 cuillerée à thé de beurre.
1 cuillerée à thé d'essence.

Manière de procéder:

Délayer le sucre avec le lait, ajouter le beurre et l'essence et étendre sur le gâteau.

TARTES AUX POMMES A L'ERABLE OU A LA VANILLE "SUPREME"

Ingrédients:

2 pommes.
1 tasse de sucre.
4 cuillerées à table de beurre.
2 cuillerées à table de farine.
3 cuillerées à thé d'essence d'érable "SUPREME".

Manière de procéder:

Couvrir le fond d'une assiette profonde d'une bonne croûte à tarte. Peler, enlever le coeur et trancher les pommes. Saupoudrer de sucre et mêler l'essence d'érable "SUPREME" aux 3 cuillerées à thé d'eau et arroser les pommes, le sucre et le beurre. Saupoudrer de farine, recouvrir d'une couverture de pâte perforée et mettre au fourneau.

PUDDING AU CHOCOLAT

Ingrédients:

2 tasses de lait.
 $\frac{1}{2}$ tasse de cornstarch.
 $\frac{1}{4}$ tasse de sucre.
 $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de sel.
2 carrés de chocolat.
1 cuillerée à thé de vanille "SUPREME".

Manière de procéder:

Faire bouillir le lait, mélanger le cornstarch délayé avec un peu d'eau, le sucre et le sel. Ajouter le lait bouillant, mettre le chocolat et laisser bouillir jusqu'à ce que ce soit épais. Ajouter la vanille et mettre dans un moule.

GATEAU AU CITRON OU A L'ORANGE "SUPREME"

Ingrédients:

3 jaunes d'oeufs.
 $\frac{3}{4}$ de tasse de sucre.
3 blancs d'oeufs.
 $\frac{1}{4}$ de cuillerée à thé de sel.
 $\frac{1}{2}$ tasse de fleur.
 $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé crème de tarte.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé essence orange.

Manière de procéder:

Battre les jaunes d'oeufs, mêler la farine, le sucre, le sel et la crème de tarte. Battre les blancs d'oeufs, ajouter l'essence et mêler aux autres ingrédients. Faire cuire environ cinquante minutes dans un four modérément chaud.

SUCRE A LA CREME A L'ERABLE OU A LA VANILLE "SUPREME"

Ingrédients:

2 tasses cassonade brune.
1 tasse de lait.
2 cuillerées à thé de beurre.
 $\frac{1}{4}$ tasse de noix hachées.
1 cuillerée à thé d'essence.

Manière de procéder:

Mettre le sucre, le beurre et le lait dans une casserole. Brasser jusqu'au point d'ébullition. Laisser cuire sans remuer jusqu'à ce qu'il forme des boules dans l'eau froide. Laisser refroidir un peu, ajouter l'essence et brasser jusqu'à ce qu'il devienne en crème et verser dans un plat beurré.

PUDDING A LA REINE

Ingrédients:

3 tasses de pain rassi.
3 tasses de lait.
3 oeufs.
 $\frac{3}{4}$ tasse de sucre.
1 cuillerée à thé d'essence de citron "SUPREME".

Manière de procéder:

Déposer le pain coupé dans un plat de granit, et jeter dessus le lait brassé avec les oeufs, le sucre et l'essence de citron. Mêler le tout et faire cuire au fourneau environ une heure. Servir avec crème et sirop à l'essence d'érable "SUPREME".

PUDDING A LA VAPEUR

Ingrédients:

6 cuillerées à table de beurre.
 $\frac{1}{2}$ tasse de sucre.
1 oeuf.
1 tasse de lait.
 $2\frac{1}{2}$ tasses de farine.
4 cuillerées à thé poudre à pâte.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé d'essence d'érable "SUPREME".
 $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de sel.

Manière de procéder:

Défaire le beurre en crème, ajouter le sucre, l'oeuf battu puis le lait et la farine mêlée avec le sel et la poudre à pâte. Faire cuire environ 2 heures. Servir avec sauce à l'essence d'érable "SUPREME".

SAUCE A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME" (Servir avec pudding)

Ingrédients:

1 tasse d'eau.
3 cuillerées à table de cornstarch.
1 tasse de sucre.
1 cuillerée à thé d'essence d'érable "SUPREME".

Manière de procéder:

Faire bouillir l'eau ea lui ajouter le sucre, le cornstarch délayé avec de l'eau froide. Laisser bouillir pendant environ 5 minutes et ajouter l'essence.

NOTA.—Les quantités pour essences dans nos recettes peuvent être augmentées au goût sans inconvénient, mais si vous en employez beaucoup plus que la quantité indiquée, la saveur désirée en sera diminuée.

Ces recettes sont fournies par la Compagnie des Essences "SUPREME" de QUEBEC.

CANTATE

A la Terre maternelle,
nourricière intarissable
du coeur et de l'esprit.

Chorus:

La saison neuve / a réveillé, / de gais murmures,
Les champs enclos, / la plaine immense / et les vallons.
Les primes fleurs / s'ouvrent à peine / et nous cueillons
Les boutons d'or, / prévision / des moissons mûres.

L'aurore naît. / Le long du fleuve / aux eaux d'argent
Les laboureurs, / agenouillés / dans la lumière,
Ont salué / le Créateur / et leur prière
Simple et touchante / est comme un chant.

Les laboureurs:

Charrue ardente / et vénérable,
Pour que le sol / soit tendre et sain,
Plonge ton coutre / dans le sein
Du sol arable.

Voix de la Terre:

Je suis la mère en qui votre espoir se repose.
Ceux qui m'ont dévoué le secours de leurs bras
Savent tous que mon coeur ne fut jamais ingrat
Et jouissent des bien nombreux dont je dispose.

Si je vous ai laissés me déchirer au flanc,
Si j'ai pu pressentir mille morts dans la gloire
De donner à manger et d'apporter à boire,
C'est pour vous assouvir du plus pur de mon sang.

Car je sais qu'en mangeant du fruit de mes entrailles
Et qu'en buvant au lait généreux de mon sein,
Votre âme étant plus forte et votre esprit plus sain
Vous bénirez un jour nos libres accordailles.

Vous resterez, ainsi qu'autrefois, attablés
A mon banquet frugal, mais de saine abondance;
Et dans la paix, en bénissant ma providence,
Vous goûterez l'arôme infini de mes blés.

Ah! si tous mes enfants, dont l'amour éphémère
Se dilapide aux vains efforts de chaque jour,
Si mes fils comprenaient le sens de mon amour
Ils vivraient plus heureux dans les bras de leur mère!

Les moissonneurs:

Noble faucille, / en gerbes d'or
Dresse des blés, / la pyramide.
De nos sueurs / la plaine humide
S'abreuve encor.

Chorus:

Le bel automne / a couronné / de moissons mûres
Les champs enclos / la plaine immense / et les vallons.
Dans les épis / qu'à pleines mains / nous recueillons
Les voix du sol / s'éparpillent / en gais murmures.

Le soir s'en vient. / Le long du fleuve / ,aux eaux d'argent
Les moissonneurs, / agenouillés / dans la lumière,
Ont remercié / Le Créateur / et leur prière
Reconnaissante / est comme un chant...

Alphonse DESILETS.

Les Tribulations d'un Propriétaire ?

Est-ce là ce que vous éprouvez ? —
Eh bien, faites-vous une raison et
mettez-y fin. Confiez-nous vos pro-
priétés.

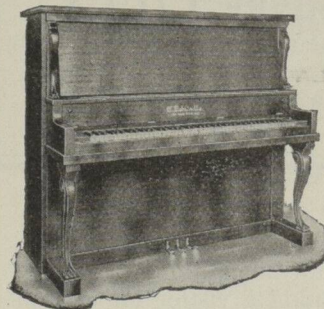
Entre nos mains, vos placements se-
ront en sûreté et il y aura un bon
rendement.

SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION ET DE FIDUCIE

Exécutrice Testamentaire Fiduciaire

MONTREAL
5 Est, rue St-Jacques
Tél.: HARbour 4192

QUEBEC
72, côte de la Montagne
Tél.: 2-1139



Vous désirez un
foyer
harmonieux ?

Vous trouverez
chez

ROBITAILLE

des sons tout doux!

Nos fameux pianos feront vos délices

L'incomparable gramophone

“VICTOR ORTHOPHONIC”

ou nos merveilleux RADIOS

“DE FOREST CROSLY”

vous apporteront bonheur et gaieté.

VOYEZ nos glacières “KELVINATOR”
productrices “du froid qui se maintient”!

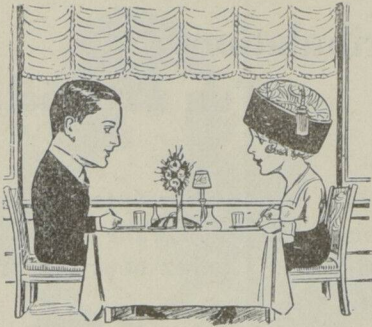
Robitaille

320, rue St-Joseph

Tél.: 8167

QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



Restaurant BERTANI

Cuisine Française et Italienne

* *

REPAS A LA CARTE
ET TABLE D'HOTE

* *

Spécialité: Service à Domicile

66, RUE ST-JEAN -- QUEBEC

TELEPHONE: 2-3356

R.-ERNEST LEFAIVRE, L.I.C.L.A.

Successeur de Lefavre & Gagnon

Bureau: 147, COTE DE LA MONTAGNE, Québec.

Syndic Autorisé, Comptabilité.
Liquidateur de Faillites, Etc.

UN CURIEUX INCIDENT

Le Docteur "Chapelle", un homme qui avait une foi plutôt superficielle, demanda à visiter un hôpital catholique, tenu par les Soeurs de la Charité. "Je voudrais surtout parcourir les salles "Jacques" et "Jean", dit le médecin!

La Soeur en charge de l'hôpital lui fit remarquer que c'étaient les salles "St-Jacques" et "St-Jean". Alors le Docteur lui dit qu'il n'aimait pas beaucoup les "Saints"!

Lorsque le Docteur eut fini de faire sa visite, il salua la Soeur qui lui répondit: "Bonjour, M. "Pelle"! — Comment! Je ne suis pas un Monsieur "Pelle", mais je suis le Dr "Chapelle". — Eh! bien, répondit la Soeur: je n'aime pas les "chats"!

PAROLE ENCOURAGEANTE!

L'époux malade. — Comme je souffre! Si tu savais comme je souffre, pauvre Brigitte!

Brigide. — Ne te fais pas de mauvais sang, je t'en supplie, le docteur vient de nous dire que tu ne pouvais pas en avoir euigre longtemps.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Le travail des fermières canadiennes

Les directeurs de la Canada Steamship Lines viennent de prendre un arrangement avec le Ministère provincial de l'Agriculture à l'effet d'établir une vente-exposition annuelle dans le nouveau Manoir Richelieu à LaMalbaie. Ce splendide hôtel sera dès cette année le rendez-vous de plusieurs milliers de touristes anglais, américains et canadiens et une première grande exposition d'ouvrages domestiques canadiens s'y tiendra du 9 au 14 septembre.

L'hon. J.-L. Perron a accordé son patronage à cette vente-exposition et en a confié l'organisation à la Section d'Economie domestique de son département.

Environ 2600 femmes et filles de cultivateurs, réparties dans 44 cercles de fermières du Québec, présenteront à l'exposition: des tapis, couvertes et catalogues de lits, rideaux en fil de lin et en toile du pays, étoffes et makinaws, flanelles et homespuns de laines de nos moutons, ceintures fléchées, gilets, bas et mitaines, etc.

L'Exposition se tiendra dans l'une des grandes salles du Manoir Richelieu où des comptoirs de vente seront ouverts au public. De nombreux métiers, rouets et autres accessoires de travail textile domestique, seront actionnés par des fermières habiles, sous la direction technique des démonstratrices du Ministère de l'Agriculture. On y démontrera comment se préparent la laine et le lin à domicile, comment on monte le métier, comment on file et tisse la chaîne et la trame des étoffes, flanelles et toiles du pays. Ce sera la plus grande manifestation du genre qui se soit encore vue en Amérique et les autorités de la Canada Steamship Lines ne négligeront rien pour en assurer le plein succès tant au point de vue industriel que commercial.

La direction du Manoir Richelieu a l'intention d'agrémenter cette exposition-vente d'un programme de folklore canadien. Et la plus large publicité possible est déjà donnée par la compagnie dans toute la presse canadienne et américaine. Un comptoir de ces produits de nos fermières québécoises restera ensuite ouvert toute l'année au Manoir Richelieu, et ce nouveau débouché assurera une plus large diffusion des ouvrages domestiques canadiens dans le commerce local et touristique.

On sait que le touriste américain surtout recherche ces produits "home-Made" et qu'il sera bien aise d'en avoir sous la main un choix illimité. La Canada Steamship Lines utilise elle-même des ouvrages domestiques de chez nous dans tous ses bateaux et ses hôtels.

A. DESILETS

EMBARRAS DE JEAN-LOUIS

—Pourquoi pleures-tu, Jean-Louis?

—C'est que mes deux petits frères ont une journée de congé et moi je n'en ai pas.

—Mais tu n'as qu'à te plaindre à ton maître.

—C'est difficile, Monsieur, je ne vais pas encore à l'école.



Soignez votre auto comme vous-même!

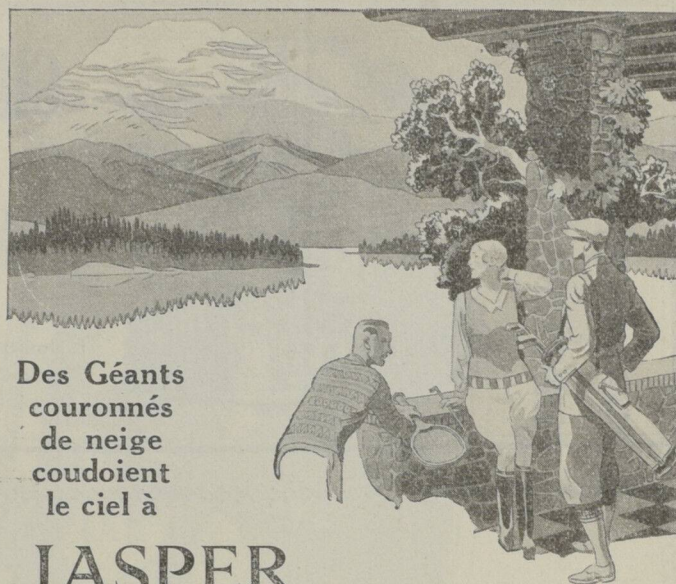
Adressez-vous à un garage de premier ordre où des mains expertes sauront remédier efficacement à toutes les déficiences sur votre char que vous retrouverez comme neuf. **PROFITEZ** de la présente saison pour nous confier vos réparations.

Service incomparable de remorquage



"Où la satisfaction est assurée"

34, de la Couronne, - Tél. 3-0944
QUEBEC



Des Géants
couronnés
de neige
coudoient
le ciel à

JASPER

DANS LES ROCHEUSES CANADIENNES

Cherchez de nouvelles aventures dans ce pays de montagnes abruptes... avec la Loge du Parc Jasper comme pied-à-terre. Rendez-vous à cheval ou en automobile jusqu'au Glacier de l'Ange sur le Mont Edith Cavell. Visitez les cavernes profondes du Canyon Maligne, admirez la grandeur de la merveilleuse chaîne de montagnes Ramparts, les eaux azurées des lacs des Pyramides, et la majesté de la Montagne Pyramide, couronnée de neige.

Jouez au golf et livrez-vous au tennis sur les plus beaux terrains des Rocheuses Canadiennes.

Escaladez les montagnes avoisinantes, entre les repas, ou poursuivez de longues randonnées en compagnie des guides suisses jusque sur le sommet des plus hauts pics; joignez-vous aux expéditions organisées au Mont Robson et aux champs de glace de la Colombie.

Ou reposez-vous et jouissez de tout le confort que vous offre votre villa de bois rond; faites une partie de bridge, ou allez jouir de la musique et de la danse à la Loge Centrale — canotez sur le Lac Beauvert — mêlez-vous à cette délicieuse atmosphère sociale composée de visiteurs de toutes les parties du monde.

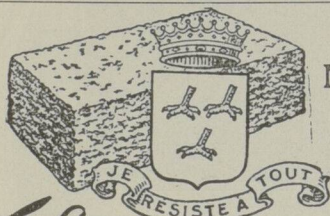
Semaine spéciale de Golf à Jasper, du 7 au 14 septembre.

Pour de plus amples détails et réserves de places à la Loge du Parc Jasper consultez le bureau le plus rapproché.

CANADIEN NATIONAL

Le plus grand Chemin de Fer de l'Amérique.

Une
Brique
de Tuf.



12
Nuances
rentes.
diffé-

La Frontenac

Nos briques sont fabriquées de tuf pur contenant en même temps les éléments chimiques qui, en se décomposant par la cuisson, leur donnent ces tons riches et veloutés.

**Brique Rustique — Brique Commune
Terra Cotta**

Cotations et échantillons Gratifs sur Demande

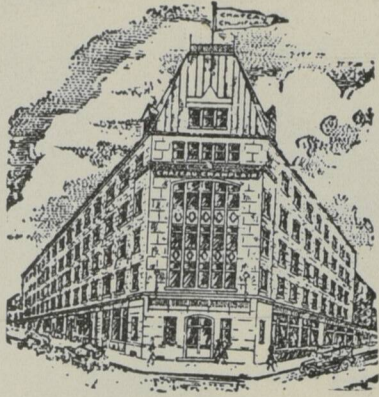
BRIQUE FRONTENAC, LIMITÉE

140, rue St-Jean, QUEBEC

TEL. 2-0980

P.-A. GALARNEAU, - - Gérant-Général

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

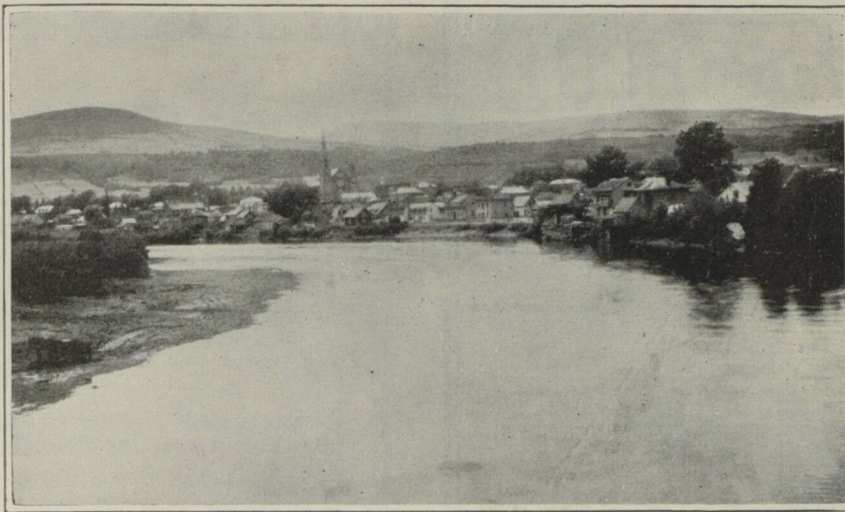


CHATEAU CHAMPLAIN

En face gare C.P.R. (Gare Union)

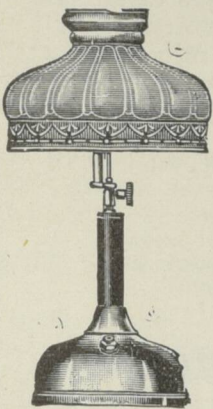
ABSOLUMENT MODERNE ET ENTIEREMENT A L'EPREUVE DU FEU
CUISINE EXCELLENTE

Nos Spécialités: Banquets de noces, Réunions d'hommes d'affaires.—Charcuteries et pâtisseries françaises livrées à domicile.



Une jolie vue de la Baie St-Paul, Cté Charlevoix.

Cliché C. N. R.

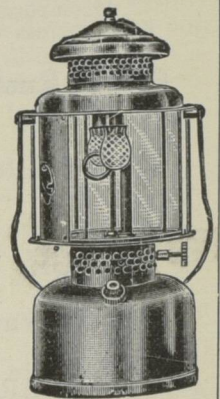


Organisez votre campement "à la Coleman"!

LA LAMPE ET LE FANAL COLEMAN signifient pour vous: minimum de tracas et maximum de satisfaction dans vos excursions de pêche ou à la campagne. VOUS FAUT-IL DES ARTICLES DE SPORT? Nous les avons à des prix intéressants et pouvons vous équiper au grand complet pour la prochaine saison.

SAMSON & FILION, Ltée

343 - 345, rue St-Paul - - - - - QUEBEC



Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Exposition d'Ouvrages Domestiques Canadiens au Manoir Richelieu



Du 9 au 14 septembre, aura lieu, à la Malbaie, au Manoir Richelieu, une grande exposition-vente d'ouvrages domestiques canadiens, sous les auspices conjointes de la Canada Steamship Lines et du ministère de l'Agriculture de Québec.

Courtoisie de la "Canada Steamship Lines"

D'UN MOIS A L'AUTRE

Si l'on avait suivi les avis du comte de Frontenac en ce qui se rapporte à la science trop moderne de l'urbanisme! — Ce qu'écrivait ce gouverneur au sujet des rues de Québec. — Grandeur et déchéance des marsouins du fleuve. — La nécessité de l'Association des Guides Historiques de Québec. — Les origines de l'histoire du port de Québec, le premier de l'Amérique.

par DAMASE POTVIN

L'on parle beaucoup d'urbanisme depuis quelque temps et, en particulier, à Québec. C'est, en effet, une question primordiale pour notre ville en train de devenir un des plus grands centres du tourisme en Amérique du Nord. Il est vrai cependant que nous nous y prenons un peu tard pour nous rendre aux exigences de l'urbanisme bien compris. On ne peut toujours pas refaire les rues de notre tortueuse et montueuse ville. Mais il resterait à corriger les défauts qui peuvent l'être sans trop de bouleversement, à éviter de renouveler les erreurs commises dans le passé.

Or, ces erreurs remontent assez avant dans l'histoire de notre ville. Elles sautaient aux yeux même du temps du comte de Frontenac. En effet, dans une lettre qu'il écrivait au ministre du Roi, ce grand gouverneur de la Nouvelle-France traçait les lignes suivantes qui donnent certains détails assez piquants sur la construction de l'ancien Québec et montrent que voilà deux cent cinquante ans l'on s'occupait d'urbanisme sans trop le savoir.

“Rien “écrivait M. de Frontenac,” rien ne m'a paru si beau et si magnifique que la situation de la ville de Québec qui ne pourrait pas être mieux posée quand elle devrait devenir, un jour, la capitale d'un grand empire. Mais je trouve qu'on a fait, jusqu'ici, une très grande faute, ce me semble, en laissant construire les maisons à la fantaisie des particuliers et sans aucun ordre, parce que dans des établissements comme ceux-ci qui peuvent, un jour, devenir très considérables, on doit, je crois, songer non seulement à l'état présent mais à celui où les choses peuvent parvenir”.

M. de Frontenac prédisait presque le rôle de capitale que devait, un jour, remplir la ville de Québec et il déplorait déjà ce que nous déplorons aujourd'hui: la construction des maisons à la fantaisie des particuliers. Il avait la vision des grands hommes d'Etat. Mais M. de Frontenac allait encore plus loin. Il parlait comme on le fait de nos jours, d'un plan d'ensemble où il faudrait “marquer les rues et les places qu'on y pourrait faire afin que dans la suite lorsque quelque particulier voudra bâtir, il le fasse avec symétrie et d'une manière que cela puisse augmenter la décoration et l'ornement de la ville”.

Voilà de l'urbanisme ou nous ne nous y connaissons pas. Le comte de Frontenac pourrait même être appelé le “père de l'urbanisme canadien” et les membres du conseil municipal qui, les premiers, ont édicté des règlements de construction auraient tort de se croire des aigles. Encore un peu et M. de Frontenac, tout comme l'on vient de le faire, lançait l'idée de la création d'une Commission d'Ur-

banisme et d'Embellissement. Mais il faut croire qu'en ce temps-là, on ignorait les commissions. C'est dommage tout de même, car une commission sérieuse d'urbanisme établie du temps du comte de Frontenac, et même peu après, aurait empêché à Québec les erreurs commises dans la suite, sous les deux régimes, et qui eussent donné à un gouverneur venu après l'occasion de faire connaître au roi de France d'autres piquants détails sur la façon de construire à Québec.

Mais, d'un autre côté, nous n'aurions pas à faire voir, aujourd'hui, aux étrangers, un assez curieux “vieux Québec” avec des rues étroites et tortueuses qui en sont tout de même un des principaux attraits. De sorte que l'on peut toujours tirer du bien du mal.

* * * *

Le gouvernement vient de déclarer une guerre ouverte aux marsouins du fleuve et du golfe Saint-Laurent. On les bombarde ni plus ni moins que s'ils étaient des Boches de 1914. Ces pauvres marsouins sont devenus des êtres de réprobation après avoir été pourtant si longtemps recherchés pour leurs riches attributs. C'est la déchéance complète. Ces pauvres bêtes sont devenues des êtres nuisibles et honnis.

L'animosité a commencé contre eux, voilà quelques années, quand on s'est aperçu que la chasse qu'on leur donnait ne rapportait pas même à ceux qui s'y livraient de quoi payer leurs appareils et leurs canots, même lorsqu'il s'agissait d'hécatombes comme l'on en a enregistrées, notamment à l'Ile-aux-Coudres alors que l'on s'est vanté, voilà une bonne centaine d'années, d'avoir tué de 200 à 300 marsouins. Mais l'huile que fournissaient ces animaux a maintenant des succédanées et la pêche ou la chasse à ces demi-amphibies est bien finie.

Ces bêtes cependant auraient tort de s'endormir sur le sable de la sécurité. Elles devaient se douter un peu que, à la suite de leurs frasques parmi les morues, on continuerait contre elles avec plus de barbarie encore les sanglantes chasses d'antan. Mais cette fois, c'est pour leur seule destruction, pour les punir de leurs forfaits.

Pour se venger, sans doute, du mépris dont on les enveloppait depuis quelques années, voilà que les marsouins s'étaient mis à attaquer avec un acharnement que les meilleures raisons du monde ne pourraient justifier, la grande mais si humble, si inoffensive famille des morues. Ce fut un massacre en règle dès le début. Les morues, pas belliqueuses pour un sou, prises de panique, se sont mises à fuir à tire-nageoires.

Et voilà des pêcheurs de la côte du fleuve et du Labrador Canadien, qui tiraient le plus fort de leurs revenus de cette pêche à la morue, dans une belle position. A peu près plus la moindre morue au bout de leurs lignes et dans les mailles de leurs filets. Une calamité, quoi! Que faire?

Il paraît qu'en France, l'on a eu à faire face, voilà quelques années, à un pareil problème. Les marsouins ravageaient les bancs de morues des côtes françaises. L'on étudia attentivement la question puis on organisa, seul remède que l'on pu trouver alors, de gigantesques battues de marsouins, mais battues que l'on transforma finalement en une industrie. A force d'en capturer, leur huile finit par valoir quelque chose et l'on découvrit que leur chair pouvait se manger apprêtée de telle façon. De leur cervelle l'on fit une sorte de "foie gras" pour patés. Bref, les pêcheurs français retirèrent de ces chasses quelque chose qui équivalait à la valeur des produits qu'ils avaient perdus avec la morue.

Ne serait-ce pas là une excellente solution au même problème qui se pose actuellement chez nous?

* * * *

L'on a annoncé, l'autre jour, que les Guides Historiques de Québec avaient été appelés à remplacer les guides militaires chargés de faire visiter la citadelle aux touristes pendant l'absence des soldats du 22ème actuellement au camp militaire de Petewawa. D'un autre côté, les journaux nous ont annoncé que plusieurs poursuites avaient été prises contre des personnes qui avaient cherché à se substituer aux guides Historiques et que la police même opère des arrestations de ce chef.

C'est dire que l'Association des Guides Historiques est maintenant aussi pratiquement qu'officiellement reconnue. C'est une institution désormais bien établie et dont on sait apprécier les services.

Personne ne doute que cette Association est l'un des meilleurs appoints pour attirer le touriste à Québec, lui laisser une bonne impression et affermir notre bonne réputation.

Sans doute cette réputation doit beaucoup au site enchanteur de Québec, aux beautés naturelles qui l'entourent, aux nombreux souvenirs historiques qui s'attachent à son sol, mais il ne faut pas oublier non plus que nous avons à donner à nos visiteurs les facilités d'accommodation, le confort et le bien-être. Or, rien ne peut contribuer à rendre intéressante la visite d'une ville comme les explications claires et nettes, intelligentes, des ciceronis officiels de cette ville, quand il y en a. L'on sait, par ailleurs, que le tourisme n'est pas à dédaigner dans le développement économique de la ville et occupe, chez nous, le troisième rang parmi les industries payantes.

Il est maintenant reconnu que l'Association des Guides Historiques s'est affirmée comme une institution nécessaire, indispensable. Depuis au delà de cinq ans qu'ils existent des témoignages affluent de partout de l'excellente impression qu'ils ont laissée chez les touristes à qui ils ont donné sur les endroits historiques et les sites remarquables de la ville et de la banlieue des renseignements sûrs, de belles leçons d'histoire, voire même d'économie sociale et politique. Cette institution des Guides Historiques laisse maintenant entrevoir les espérances qu'aiment à caresser

tous ceux qu'intéresse le mouvement touristique dans la province de Québec; en effet, les Guides Historiques ne seraient que les avant-coureurs d'une autre organisation permanente qui serait un bureau central du tourisme destiné à asseoir cette industrie sur une base solide, sur un véritable pied d'affaires.

Comme Québec a battu la marche en fondant, par l'entremise de la Société des Arts, Sciences et Lettres dont le TERROIR est l'organe, la première association des Guides Historiques Licenciés dans la province, il se pourrait que notre ville fut aussi en avant pour la fondation d'un bureau central et permanent du Tourisme dont l'action rayonnerait dans toute la province.

* * * *

Notre port de Québec fait beaucoup parler de lui durant la belle saison. Au reste, n'en parle-t-on pas constamment? Il ne se passe guère, en hiver, de session fédérale sans qu'il en soit question. Mais durant l'été l'arrivée à Québec des plus gros navires de la flotte transatlantique le place constamment au premier plan de l'actualité.

C'est une sorte de vengeance contre l'indifférence qui l'a accablé trop longtemps, indifférence de la part des gouvernements aussi bien que de celle des grandes compagnies de navigation; indifférence qui fut souvent une injustice que l'on a déplorée mais d'une façon généralement trop platonique. Pourquoi faut-il que dans tant de circonstances, souvent contre l'intérêt général du pays l'on se soit plu à favoriser des ports américains au détriment des nôtres, plus spécialement, le port de Québec qui a toujours incontestablement présenté des conditions au trafic plus faciles et plus rémunératrices en tenant compte de ses avantages naturels.

Quoi qu'il en soit, même au temps de l'indifférence générale, grâce à sa position, l'on n'a jamais pu empêcher le port de Québec de jouir parmi les autres d'un prestige exceptionnel. Ses annales occupent une large place dans notre histoire nationale. Faut-il rappeler qu'il est le premier port du Canada puisqu'il date, pourrait-on dire, de 1535 quand arrivèrent devant les hauts rochers de Québec les caravelles de Jacques Cartier? Car c'est de là que datent, en somme, les annales du port de Québec encore que les noms des navires du Découvreur n'apparaissent pas sur la "Lloyd Shipping List". Pourtant, ces corvettes de Cartier ont accompli un exploit que peu de puissants léviathans des mers d'aujourd'hui pourraient renouveler. Elles ont pu remonter le fleuve et pénétrer dans notre havre sans l'assistance de pilotes licenciés, sans le secours du Service des Signaux, sans la moindre bouée ou cloche d'alarme, et cela à une saison très tardive.

Et comme il n'était pas question alors des orgueilleux quais de la basse-ville, les galions du célèbre Malouin s'en allèrent modestement, sans le secours d'un "Maître du Havre" galonné, se mettre en sûreté dans une courbe de la rivière Saint-Charles.

L'histoire commencerait donc, dès lors, à parler du havre de Québec, "cet affloure d'eau délectable" et depuis l'on a continué.

Ne peut-il pas, en outre, se vanter, notre port, d'avoir abrité les flottes de cinq sièges? Assurément, peu de ports américains peuvent en dire autant.

A travers les places d'eau du Saint-Laurent

Par DAMASE POTVIN

La carte de nos "summers resorts" n'est pas démesurée, mais comme elle est pittoresque! Deux bandes de terre verdoyante et accidentée, les rives nord et sud du Saint-Laurent, séparées par une large bande bleue qui est le fleuve lui-même. Et, sur les deux rives, à partir des portes de Québec, disons au lac Saint-Joseph, au lac Beauport, au lac Sergent ou encore, à l'Île d'Orléans, l'on n'a que l'embarras du choix dans les "petits trous pas chers" des villégiatures.

Ceux qui ont des automobiles et qui veulent être dans la ville tous les jours s'en vont occuper une villa tout autour du lac Beauport, premier Eden des portes de Québec. Puis, par les trains du C. N. R. vont et viennent, chaque jour, matin et soir, des gens qui tiennent absolument à ne pas s'éloigner de la ville et qui ont fixé leur demeure d'un jour d'été au lac Sergent ou au lac Saint-Joseph auquel un hôtel fashionable donne un aspect de "Old Orchard".

Mais, en général, l'on aime plutôt à se diriger vers les rives nord et sud du fleuve, du côté de Charlevoix ou vers Kamouraska, l'Islet, Témiscouata, ou Rimouski; à moins que l'on ait opté pour le chic et très fashionable Bout-de-l'Île d'Orléans où l'été qu'on passe nous fait promettre d'en passer un autre.

Mais ils sont nombreux, les citoyens de Québec et de Montréal même qui ont choisi l'une ou l'autre des six belles places d'eau de la côte nord du fleuve, à partir d'une trentaine de milles en bas de Québec: le Quai des Eboulements, Saint-Irénée, la Pointe-au-Pic, — et non, de grâce, la Pointe-à-Pic, — le Cap à-l'Aigle, Saint-Siméon, puis, beaucoup plus loin, dernière limite de la villégiature sur la rive nord, "the last but no the least", Tadoussac, à la bouche du Saguenay. Quelle merveilleuse nature tout le long de cette partie de la côte du fleuve, agreste au superlatif, tourmentée, affreusement, délicieusement sauvage, reposante et où l'on éprouve pleinement les jouissances de la montagne, des champs et de la mer; où l'odeur âcre du varech et l'air tonifiant du salin se mêlent suavement au parfum des champs de céréales murs, des vergers en fleurs, de la terre humide et toujours fraîchement remuée et des foins fanés! Dans quel délicieux océan de "rest cure" le citoyen se plonge pendant les quelques jours qu'il a décidé de passer dans l'une ou l'autre de ces places d'eau!

Et maintenant, sur la rive Sud.

C'est peut-être moins agreste, moins sauvage, mais non moins délicieux: L'Islet, Saint-Jean-Port-Joli, Kamouraska, Rivière-Ouelle, Le Portage, Rivière-du-Loup, la Pointe de la Rivière-du-Loup, Le Bic, Mitis, et, plus loin, Gaspé, Percé, le fameux Percé... un coin de la Bretagne au Canada! Que de charmes dans chacun de ces endroits de villégiature! Plusieurs ont près de trois cents ans d'existence et ils possèdent à la fois un caractère d'antiquité qui vous

prend du coup à la gorge un citoyen quelque peu sentimental ou un touriste un tant soit peu émotif, et un aspect même ultra-moderne où même les dernières manifestations chorégraphiques peuvent y trouver leur compte.

C'est donc que nos places d'eau du district de Québec peuvent satisfaire tous les goûts. On y peut venir, en effet, selon le tempéramment de chacun, de n'importe quel endroit des Etats-Unis, de l'ouest — ma chère! — de Montréal, ou des plus humbles quartiers du vieux Québec et l'endroit que l'on aura choisi, en consultant bien ses goûts et son caractère, donnera toujours pleine satisfaction. Que l'on en fasse l'essai. On trouvera de l'air des montagnes aux Eboulements; de bons bains d'eau salée à Saint-Irénée; un peu de la fièvre citadine en pleine campagne à la Pointe-au-Pic; de l'agreste au Cap-à-l'Aigle; du champêtre à Saint-Siméon; de la tranquillité à Tadoussac; du paysage maritime à Gaspé; du salin au Bic; une jouissance faite des plaisirs des villes et des charmes de la campagne à la Pointe-de-la-Rivière-du-Loup et à Cacouna; du calme au Portage; les plaisirs champêtres à la Rivière-Ouelle; le repos à Saint-Jean-Port-Joli et à Kamouraska; et un peu plus loin de la ville, l'absence de la nostalgie de cette dernière doublée de la jouissance de la campagne au Bout-de-l'Île et aux lacs Beauport, Sergent et Saint-Joseph.

LAC ST-JOSEPH

Le lac Saint-Joseph est l'Eden de Québec. L'on ne peut rester en ville par 90 degrés de chaleur quand on sait qu'il existe. Tout ce que la nature laurentienne offre de splendeur et de charmes divers se trouve rassemblé comme à dessein dans ce petit coin; le grand et le pittoresque, les contours gracieux et jusqu'aux lointains bleuâtres aux lignes à la fois douces et hardies et que l'on aperçoit par dessus le lac; des côtes en série qui suspendent la vue sans la borner; des arbres qui, à l'époque de leur maturité, se groupent en épais fourrés; ici et là, des montagnes qui s'élèvent au loin avec une majesté discrète et, sur le premier plan de ce tableau magnifique, la nappe argentée du petit lac aux douces vagues berceuses, encadré de son large ruban de sable fin et roux comme une mer d'épis; le tout, enfin, semble l'harmonie savante de la nature qui sait réunir tant de beautés diverses en laissant à chacune d'elles son aspect et leurs effets distincts.

Et précisément à l'endroit où l'on se sent comme saturé de tout ce pittoresque et de toute la poésie que peut rêver le citoyen épris des éléments essentiels aux paysages les plus chers à son cœur; l'eau, la verdure, les arbres touffus, les grèves de sable roux, des rochers sombres et ronçoux, une hôtellerie de tout premier ordre tend les bras aux pauvres "assis" des

villes qui viennent lui demander protection contre les assauts des hordes barbares, de la poussière, de l'humidité et des bruits fatigants de la cité. (1)

C'est un hôtel coquet, charmant, qui s'élève tout au bord du lac, sa large véranda surplombant la grève. Il est vaste, admirablement situé, complet, avec son extérieur XVII^{ème} siècle et, à l'intérieur, son spacieux hall de style ancien orné de sa haute cheminée de pierres brutes, sa vaste salle de danse aux larges baies vitrées, sa confortable salle à dîner où l'on donne les repas les mieux fournis et que l'on goûte surtout avec la componction du dilettante après une promenade sur le lac dans l'une des nombreuses et jolies embarcations de l'Hôtel.

Et le plaisir des rencontres! Sur la spacieuse véranda, véritable terrasse qui nous rappelle constamment celle de Québec, la maîtresse, nous sommes toujours sûrs de rencontrer quelque ardent villégiaturiste québécois ou montréalais et, une après-midi, l'un d'eux nous fera faire une visite, par les lacets d'un sauvage sentier passant à travers un délicieux sous-bois, si frais, si clairs à cette saison de l'année, à un champ de golf où professionnels et amateurs s'en donnent à "stick" que veux-tu", loin de toutes les difficultés et de tous les ennuis que suscite le voisinage d'une route ou des habitations aux fervents du "link"... La petite balle grise, ici, dans ses funambulesques randonnées aériennes, ne peut prendre que la route des contreforts laurentiens. Elle est peut-être à jamais perdue, mais glorieusement, dans la brousse, et non plus dans de vulgaires cours à bois...

LE TOUR DU SAGUENAY

Le fameux "Saguenay Trip", qui commence pour de bon au début de juin, peut être aujourd'hui considéré comme un délicieux élément de villégiature quand on sait le faire. Chaque printemps, depuis sept ou huit ans surtout, des milliers de touristes de toutes les nationalités retiennent leur place sur l'un ou l'autre des bateaux de la Canada Steamship Lines Co. pour le "far famed Saguenay". Faisons-le rapidement d'un coup, ce "Tour du Saguenay" avant d'en souligner certains points.

Ce voyage, pour tout le monde, c'est voir passer devant soi les tableaux d'un vaste et long panorama, muet, grandiose continuellement, de temps en temps sauvage, toujours varié, que l'on se promet de revenir voir.

Le "Tour du Saguenay" devient, d'année en année, de plus en plus populaire. Naguère ne l'entreprenaient que les heureux fortunés des grandes villes américaines qui venaient dans le district de Québec, durant la belle saison, comme on irait à la Terre de Feu ou au Kamptchatka; comme nous allons, en été, nous, aux Rocheuses, en hiver, à Old Orchard ou à Atlantic City. Mais, aujourd'hui, les gens de Montréal et ceux de Québec, même ceux de l'Ontario et de l'Ouest, sentent que, comme les commis, les industriels, les institutrices et les millionnaires de New-York et de Boston, il est de mode de faire le tour du Saguenay. Ils l'entreprennent et ne s'en trouvent pas trop mal; il y en a même qui recommencent chaque été.

(1) L'Hôtel du Lac St-Joseph a été détruit par le feu le printemps dernier.

Mais, en réalité, qu'ont-ils appris et que savent-ils de plus qu'ils savaient, sur la route parcourue, au retour d'un "Saguenay Trip"? Ils ont bien aperçu, notamment, de Québec à Chicoutimi — et retour — les courbes gracieuses de montagnes lointaines, les aspects farouches de caps qui semblent tout proches mais qui sont très loin, des fantômes de villages à demi cachés dans les creux de vallées profondes ou perdus au sommet de collines abruptes ou mollement arrondies, avec un clocher qui pointe à l'horizon; des anses coquettes au fond desquelles il semblerait bon de vivre quelques instants; des îles à demi perdues dans le brouillard du fleuve. Mais c'est tout.

Il faudrait faire le voyage en étudiant bien l'histoire de l'ancien "royaume de Saguenay" de même que celle de cette pittoresque région de Charlevoix dont plus d'un village date de la colonie française. Les touristes du Saguenay sauraient ainsi que telle montagne est l'objet d'une merveilleuse légende; que telle anse fut la scène d'un exploit héroïque de la part des premiers habitants du pays; ils n'ignoreraient pas que telle pointe qui s'avance à l'entrée du Saguenay vers le large du fleuve peut être regardée comme le premier coin de terre d'Amérique où fut signé un traité de paix, que tel petit village a été le théâtre de la première exécution capitale en Amérique et qu'un autre vieux petit village aperçu à travers le brouillard a vu se dérouler dans ses recoins farouches des scènes guerrières atroces que peuvent rappeler celles qui ont si douloureusement illustré la grande guerre de 1914-18.

C'est tout cela que l'histoire du Saguenay ferait connaître à ceux qui sauraient l'étudier avant d'en fouler le sol ou plutôt d'en sillonner les eaux; car, il ne faut pas oublier que la région saguenayenne et charlevoisienne est l'un des coins, non seulement de notre province, mais de tout le Canada, les plus pittoresques, les plus riches en souvenirs historiques, les plus merveilleux en légendes gracieuses ou terribles.

Au reste, rappelons-nous toujours qu'il n'y a pas, chez nous, un pouce de la terre que nous foulons qui ne puisse fournir matière à un volume d'histoire; rappelons-nous également que malgré tout ce que l'on a publié, jusqu'à présent, sur l'histoire du Canada, dans le district de Québec, plus particulièrement, l'on compte encore, seulement, aux archives fédérales, neuf millions de feuillets manuscrits inédits sur notre histoire, et l'histoire du Saguenay et de Charlevoix n'est qu'un diamant seulement de cet "écrin de perles ignorées" qu'est notre histoire.

LES EBOULEMENTS

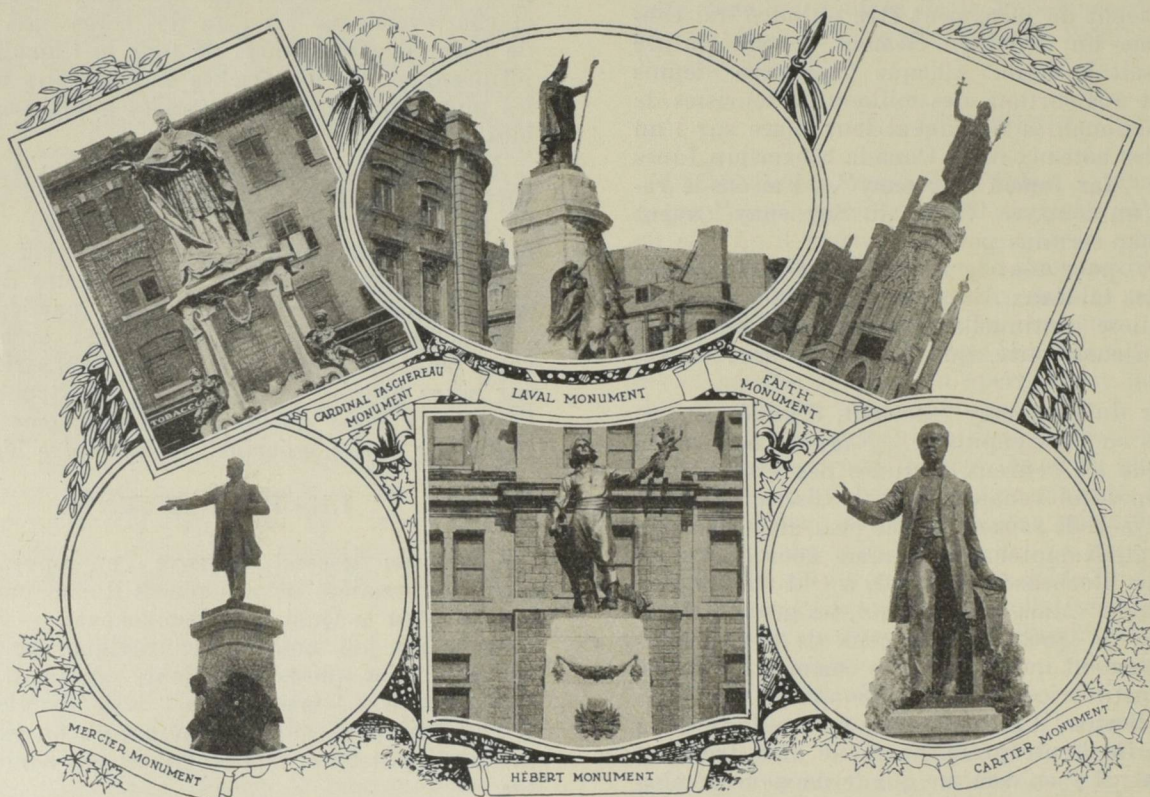
Quand on descend le fleuve, en longeant la rive nord, la première de nos places d'eau que l'on rencontre, c'est le Quai des Eboulements, — il faudrait trouver un joli nom, caractéristique, pour remplacer ce dernier qui est trop long. Avant d'y arriver, il y a, passé le "maelstrom" de la Rivière-du-Gouffre, tout un petit coin d'histoire qui a eu pour théâtre la Baie Saint-Paul. Nous n'avons pas à nous y arrêter.

Bien haute sur la crête des Laurentides, on aperçoit d'abord une vieille église, de style très ancien; c'est l'église paroissiale des Eboulements. A un mil-

VUES DE QUÉBEC



La partie sud de Québec.—(Photographiée d'un avion de la compagnie Fairchild Aerial Surveys, de Grand'Mère, P. Q.)
 Courtoisie du "Soleil" de Québec.



1. Le Monument au Cardinal Taschereau. — 2. Le Monument Laval. — 3. Le Monument de la Foi. — 4. Le Monument Mercier. —
 5. Le Monument Hébert. — 6. Le Monument Cartier.

Courtoisie du "Soleil" de Québec.

le à l'ouest, entouré de jardins, de petits caps et de massifs d'arbres, l'on voit l'historique manoir de Sales dont le respecté Seigneur, autrefois, "dans son carrosse antique, orné des armoiries de famille, traîné par une blanche haguénée, rappelle les temps d'autrefois, le siècle de Louis XIV" nous dit l'abbé Casgrain. La paroisse des Eboulements fut érigée en 1832 sous le patronage de l'Assomption de Notre-Dame. En arrière du village, les montagnes s'étagent jusqu'à atteindre 2,500 pieds d'altitude. C'est là, aux Eboulements, que se trouvaient les fameuses "Réserves du Clergé."

Ce fut aux Eboulements que se firent sentir avec le plus de violence les tremblements de terre qui, en 1633, jetèrent la terreur dans toute la partie du Canada qui est la province de Québec — Et c'est pourquoi; — bien à tort, l'on accusa les Eboulements d'être l'épicentre du tremblement de terre du 28 février 1925. — Bien des changements s'opérèrent, à la suite des secousses sismiques de 1633 dans la configuration du sol de cette région; des côteaux s'affaiblèrent, de nouveaux lacs apparurent, des rivières changèrent de cours. De grandes forêts furent renversées. La physionomie de toute la côte fut très sensiblement modifiée. Cette partie du pays fut encore visitée par les tremblements de terre en 1791 et en 1870 — et, ajoutons, en 1925.

Cependant, M. Boucher assure dans son "Histoire Naturelle du Canada" adressée à Colbert, le 8 octobre 1663, qu'il n'y avait pas d'habitants dans Charlevoix lors des tremblements de terre de cette année-là. L'église des Eboulements s'élève sur une hauteur de près de 1,200 pieds au-dessus du niveau du fleuve.

Le "Quai des Eboulements" est en bas. Ce petit village de villégiaturistes est situé sur une bande qui s'étend entre le fleuve et les hauteurs où domine le village de la paroisse canonique. Il y a là, perpétuellement, quelques cultivateurs qui entretiennent des terres en culture. L'hiver, la vie, là, est morne. L'été, tout se ranime à cause des villégiateurs qui s'emparent des hôtels et des "maisons de pension" que l'on y voit. Les unes et les autres sont fort achalandées, dès la belle saison à cause des éléments de villégiature que l'on rencontre là: les champs cultivés avec leurs parfums, les montagnes avec leurs émotions, la mer avec ses bains d'eau salée et ses sables fins.

Charmes des champs, de la montagne et de la mer à la fois!

SAINT-IRENEE

Quand le bateau qui dessert les diverses places d'eau de la Côte Nord du fleuve a laissé les Eboulements, il contourne, pendant plus d'une heure, une chaîne abrupte de caps qui à peu près tous s'avancent dans le fleuve et obligent le navire à faire des demi-cercles. Le Cap-aux-Oies est le cap le plus avancé de cette chaîne. Puis l'on parvient dans le Hâvre de Saint-Irénée.

Saint-Irénée n'est peut-être pas la plus fréquentée et la plus populaire de nos places d'eau, mais elle est assurément l'une de nos plus pittoresques et des plus fashionables. Il y aurait tous les éléments d'une petite Atlantic City notamment quant aux bons bains

de mer que l'on peut se payer, ce qui est une façon de dire puisque l'on ne paie rien pour en être favorisé. Un jour on a appelé St-Irénée, St-Irénée-les-Bains et peu s'en est fallu que ce nom restât. L'endroit le méritait.

Ceux qui mirent en vogue Saint-Irénée dans le cycle de nos "summers resorts" furent feu l'honorable Rodolphe Forget, feu l'honorable juge A. B. Routhier et feu l'honorable juge Joseph Lavergne. Sur le premier sommet des collines en étagère que l'on voit — l'on aperçoit tout d'abord "Hauterives" flanquée de sa belle tour carrée; c'est la villa de feu le juge Routhier. Bâtie plus près du rivage se trouve la villa du juge Lavergne "Les Sablons". Puis, plus haut, il y a "Gilmont" de feu Sir Rodolphe Forget qui est encore occupée par sa famille et, notamment, celle de son gendre, M. Casgrain, député actuel du comté de Charlevoix à la Chambre des Communes.

Presque sur la belle grève de sable fin qui s'étend en demi-cercle au bas de l'amphithéâtre des collines, l'on voit l'Hôtel Charlevoix qui n'est malheureusement pas toujours aussi fréquenté qu'on pourrait le croire, on ne sait pour quelles raisons exactes. C'est un superbe hôtel aux salles et aux chambres spacieuses, admirablement situé et dont la large véranda est presque baignée par la marée haute du fleuve.

Autour de l'Hôtel et sur les flancs des collines, à travers des bosquets, sont disséminées d'autres villas, de claires maisonnettes. Ce qui fait le charme de Saint-Irénée, c'est le paysage. On dirait un village en contrefort des Alpes. De quelque côté que l'on tourne les regards, on est ravi; on trouve à profusion de la verdure d'un côté, le bleu de la mer de l'autre; de la lumière partout. Et cette harmonie des collines!... Et cette douceur des grèves!...

L'église paroissiale, qui s'élève sur un haut plateau, domine tout cela. L'érection de la paroisse date de 1843.

Sir A. B. Routhier a dit du paysage de Saint-Irénée: "Le site en est vraiment enchanteur. Tout ce que la vue de la mer, des montagnes et des bois peut offrir de pittoresque, de grand et de beau, s'y trouve rassemblé dans une harmonie calme et solitaire."

Un beau chemin suit la grève, monte la falaise et débouche au village. La gare du Québec-Montmorency-Charlevoix et le quai de la Canada Steamship Lines sont à proximité l'une de l'autre, tout près de l'Hôtel et des "bungalows" des villégiateurs.

Du quai des Eboulements à la Pointe-au-Pic, en passant par St-Irénée, la gradation dans la qualité des places d'eau est intéressante autant que rationnelle: c'est plutôt le rustique aux Eboulements, le mi-mondain et mi-champêtre à St-Irénée; c'est tout le mondain du Trouville ou de Old Orchard à la Pointe-au-Pic.

LA POINTE-AU-PIC

Le 26 juillet 1884, le grand peintre de la côte nord du Saint-Laurent, Arthur Buies, écrivait à propos de la Pointe-au-Pic:

"Rien n'est plus pittoresque, plus rafraîchissant, plus varié, plus gracieux que ce morceau de paradis terrestre égaré sur les flancs des Laurentides. Quelle

diversité, quelle fécondité, quels luxueux caprices de nature ! Vous avez ici tous les aspects, toutes les beautés, toutes les grâces unies à toutes les pompes du paysage. Près du fleuve, un rivage accidenté, coupé de petits caps et de ravines perdues ; des sentiers qui sortent de toutes parts et qui mènent on ne sait où, des bordures verdoyantes qui s'échappent avec mystère d'un bois de sapins, des côteaux à peine ébauchés, qui naissent pour ainsi dire sous les pas et qui bornent un instant l'horizon pour laisser entrevoir ensuite des perspectives illimitées ; toutes espèces de petites tromperies séduisantes, des mamelons innombrables couronnés d'un petit bouquet d'arbres isolés comme la mèche de cheveux sur la tête rasée d'un Indien ; des détours, des méandres imprévus, toutes les charmantes caresses brusques de la Nature qui veut surprendre le regard, comme une mère qui invente à chaque heure de nouveaux plaisirs pour le nouveau-né.

« La Malbaie n'est pas un village comme tous les autres villages du Bas-Canada, une longue suite de maisons blanches sur le bord du fleuve, suite monotone, toujours la même avec son paysage nu et les grands champs en arrière s'étendant jusqu'aux concessions. Ici, tout est rassemblé par groupes, groupes épars, distincts, ayant chacun une physionomie propre et, pour ainsi dire, un langage à lui seul. La Malbaie vous parle ; elle va au-devant de vous quand vous allez à elle et elle a l'air de vous dire : « Venez, jouissez, admirez-moi, regardez comme je suis belle ; c'est pour vous que je me suis faite ainsi ; demain je serai plus belle encore, et avant que vous me connaissiez bien, vous aurez épuisé toutes les jouissances du touriste et j'aurai porté l'ivresse jusque dans vos souvenirs, lorsque vous serez loin de moi ».

« La poésie est, ici, vivante, animée ; elle prend corps et fait sa toilette, qui change cinq fois par jour, de sorte qu'il y en a pour tous les goûts. On trouve à la Malbaie tous les genres, le grand, le joli, le capricieux, le sauvage, le doux ; on a derrière soi, en folâtrant dans les bosquets éparpillés parmi les petits caps qui ceinturent le rivage, la chaîne lourde et sombre des montagnes du nord, on y débarque au pied d'un promontoire plein de menaces, et que les îlots, en se brisant sur sa falaise tourmentée, font retentir de sourds grondements. »

Nulle peinture ne peut être plus fidèle que celle que vient de faire de la Malbaie le grand paysagiste canadien-français, Arthur Buies. Le site de la Malbaie est le plus beau de la côte Saint-Laurent. Il est plus beau que les plus beaux paysages de la Suisse.

Il y a à peine quarante ans, cet endroit paradisiaque n'était à peu près pas connu du touriste. Aujourd'hui, il en est le paradis terrestre. Les cottages ont surgi de toutes parts et, chaque année, on en voit accroître le nombre toujours insuffisant pour les familles américaines et canadiennes qui y viennent passer la belle saison.

La Malbaie a plusieurs noms qui se rapportent aux différents endroits qui la composent. Il y a la Malbaie proprement dite, puis Murray Bay, surtout pour les étrangers, la Pointe-au-Pic, qui rend bien l'aspect accidenté des rivages de toute cette partie du fleuve, le Cap-à-l'Aigle, qui s'élançe dans les nues, de l'autre côté de la Rivière Malbaie. Murray Bay et le Cap-

à-l'Aigle sont le séjour des étrangers. La Malbaie, et la paroisse de Saint-Etienne-de-la-Malbaie, est habitée de façon permanente par les cultivateurs qui forment la population de cette paroisse très agricole.

La Malbaie fut concédée par l'intendant Talon, le 7 novembre 1672, au sieur Gonthier de Compote. Un demi-siècle plus tard, le roi de France rachetait la seigneurie de la Malbaie pour une somme de 20,000 livres.

C'est à l'époque de la concession du territoire de la Malbaie aux sieurs Fraser et Nairn que se rapporte l'établissement à la Malbaie des ancêtres de plusieurs familles d'Écossais, maintenant toutes françaises de langage et de moeurs, et portant encore les noms écossais de Harvey, Warren, Blackburn, McNeil, etc. Les Warren surtout sont très nombreux, aujourd'hui, à la Pointe-au-Pic dont ils sont les seigneurs.

Au commencement d'août 1759, les Anglais qui faisaient le siège de Québec envoyèrent le colonel Gornham avec ses 800 hommes à la Malbaie. Cette armée descendit d'abord à la Baie Saint-Paul où elle brûla maisons et granges jusqu'à la Malbaie ; puis, ces soldats traversèrent le fleuve où ils continuèrent leur oeuvre de dévastation.

Plus tard, après la malencontreuse tentative d'invasion d'Arnold et de Montgomery, le gouverneur anglais ne sachant que faire de ses prisonniers américains, choisit la Malbaie comme lieu de détention. Il expédia ces prisonniers sous la surveillance d'un vieux sergent de Wolfe, James Thompson, qui a laissé des mémoires très précieux sur le siège de 1759. Ces prisonniers commencèrent eux-mêmes, à la Malbaie, la construction d'un bâtiment pour les loger. Mais l'édifice commençait à peine de sortir de terre que les prisonniers américains s'échappèrent en traversant à Kamouraska, de l'autre côté du fleuve, sur des bateaux plats, grâce aux ténèbres et au bon vent qui soufflait. Mais les Canadiens de la rive sud s'en saisirent et les ramenèrent tous à Québec. Ces Canadiens furent récompensés pour ce service rendu aux autorités militaires anglaises.

Murray Bay, Mount Murray et Shoolbred, dans la Gaspésie, sont les seules concessions faites en fief et seigneurie sous le régime anglais. Avant la conquête, les seigneuries, quatre-vingt-dix fois sur cent, prenaient le nom de leur présent propriétaire. Dans l'acte de concession de la seigneurie accordée à Malcolm Fraser, il est dit qu'elle sera connue sous le nom de Mount Murray, à la demande même de Fraser. Également, dans l'acte de concession de la seigneurie donnée à John Nairn, il est déclaré qu'elle recevra, à la demande de Nairn lui-même, le nom de Murray Bay.

Ces deux braves officiers, en attachant le nom de Murray à leur seigneurie respective, voulaient honorer le gouverneur et général Murray qui leur avait fait ces concessions au nom du gouvernement anglais.

La Pointe-au-Pic, avons-nous déjà dit, est l'endroit qui, en été, est le plus fréquenté de tout la côte nord du Saint-Laurent. Autrefois, on y trouvait difficilement à s'y loger, mais aujourd'hui, à part le coquet Manoir Richelieu, on y compte un grand nombre d'excellents hôtels, comme le Château Murray, et de délicieuses villas bâties par l'ancienne compagnie du

Richelieu et Ontario, maintenant la Canada Steamship Lines Co., par les propriétaires des autres hôtels et aussi par ceux qui, depuis nombre d'années, partent de Québec, de Montréal et des États-Unis pour venir passer l'été sur ces rivages. Parmi les américains distingués qui ont établi leur résidence d'été à Murray Bay, signalons l'ancien président de la République Américaine, William-Howard Taft.

Le Manoir Richelieu est superbement situé sur une éminence qui domine la mer de plus de cent pieds. De ses vastes vérandahs et de ses nombreux balcons, on embrasse une vue incomparable. C'est un séjour idéal pour y passer la belle saison et aucun "resort" plus que la Pointe-au-Pic ne peut intéresser davantage l'amateur de paysages canadiens. On y sent, on y respire la grande nature dans tout son sauvage épanouissement.

Ajoutons que l'on peut faire, dans les environs, de merveilleuses excursions en se rendant au lac Gravel dont l'accès est des plus accidenté, aux Chutes, au Grand-Lac et au Petit-Lac, et en cent autres lieux aussi pittoresques les uns que les autres. Les montagnes d'Ecosse, celles de la Suisse, les plus beaux coins des Pyrénées et des Alpes n'offrent pas de paysages comparables à ceux que nous présentent ces endroits du Saint-Laurent.

TADOUSSAC

Deux petites places d'eau intéressantes et fort pittoresques sont fréquentées par les villégiateurs qui ne se risquent pas d'aller jusqu'à Tadoussac; ce sont : Le Cap-à-l'Aigle et Saint-Siméon — Le Cap-à-l'Aigle a été ainsi nommé par Champlain à cause de la quantité d'aigles qu'il y vit. Si l'on en croit les vieillards de la Malbaie ces oiseaux étaient autrefois si nombreux et souvent si affamés qu'ils s'abattaient plusieurs à la fois dans les basses-cours et s'attaquaient même aux animaux domestiques qui paissaient dans les champs. Le bateau accoste généralement au Cap-à-l'Aigle car quelques familles de Montréal et de Québec y passent l'été. On a là surtout les plaisirs de la mer et ceux des champs.

L'autre place est Saint-Siméon, village situé à l'embouchure de la Rivière-Noire et dont l'église qui est construite sur une très haute colline date de 1874. Depuis que le gouvernement a construit un quai dans le havre qui est impropre au mouillage, Saint-Siméon tend, d'année en année, à devenir un "summer resort".

Mais voici, dernier point de la Côte Nord, Tadoussac.

Parler de Tadoussac, c'est remonter au berceau de l'histoire canadienne; car, un poste de commerce en plein sur le fleuve Saint-Laurent fréquenté par une foule d'Européens et dont le port sert à ancrer des navires de toutes les nationalités, au commencement du XVI^e siècle, c'est assurément un sujet d'intérêt non seulement pour les gens du pays, mais pour tous les habitants du continent découvert par Christophe Colomb.

Le 1er septembre 1535, Jacques-Cartier débarquait à Tadoussac.

En 1628, une flotte anglaise, sous le commandement de l'amiral Guillaume Kirk, s'emparait de Tadoussac.

Quelques années plus tard, en 1632, le frère de l'amiral Guillaume Kirk, Jacques-Michel, y expirait et, après sa mort, les aborigènes déterraient son cadavre et le livraient en pâture à leurs chiens.

Et que d'autres faits des premières heures de l'histoire canadienne se sont passés au pays de Tadoussac. Longtemps avant Cartier, Tadoussac était l'endroit où les sauvages se réunissaient pendant l'été pour faire l'échange de leurs chasses et de leurs pêches. Ils troquaient des peaux de castors et de loutres pour des flèches, de la farine, du maïs et du tabac.

M. de Chauvin y trouva un poste tout établi lorsque, en 1599, il fit construire à cet endroit une maison en planches pour seize hommes qu'il fit hiverner là. Onze de ces malheureux périrent de froid et de privations.

La réputation de Tadoussac était établie. Les géographes de Londres et de Paris en faisaient même une ville assez considérable, siège de la juridiction au Canada. Il est vrai que dans l'unique maison de cette ville se plaidait, en 1608, le premier procès criminel en la Nouvelle-France, celui de quatre conspirateurs qui avaient voulu assassiner Champlain, et, à la porte de cette maison, avait lieu la première exécution capitale, celle de l'un des conspirateurs, un serrurier normand du nom de Jacques Duval.

Du temps des Français, jamais un vaisseau ne montait ou descendait le fleuve sans faire escale à Tadoussac.

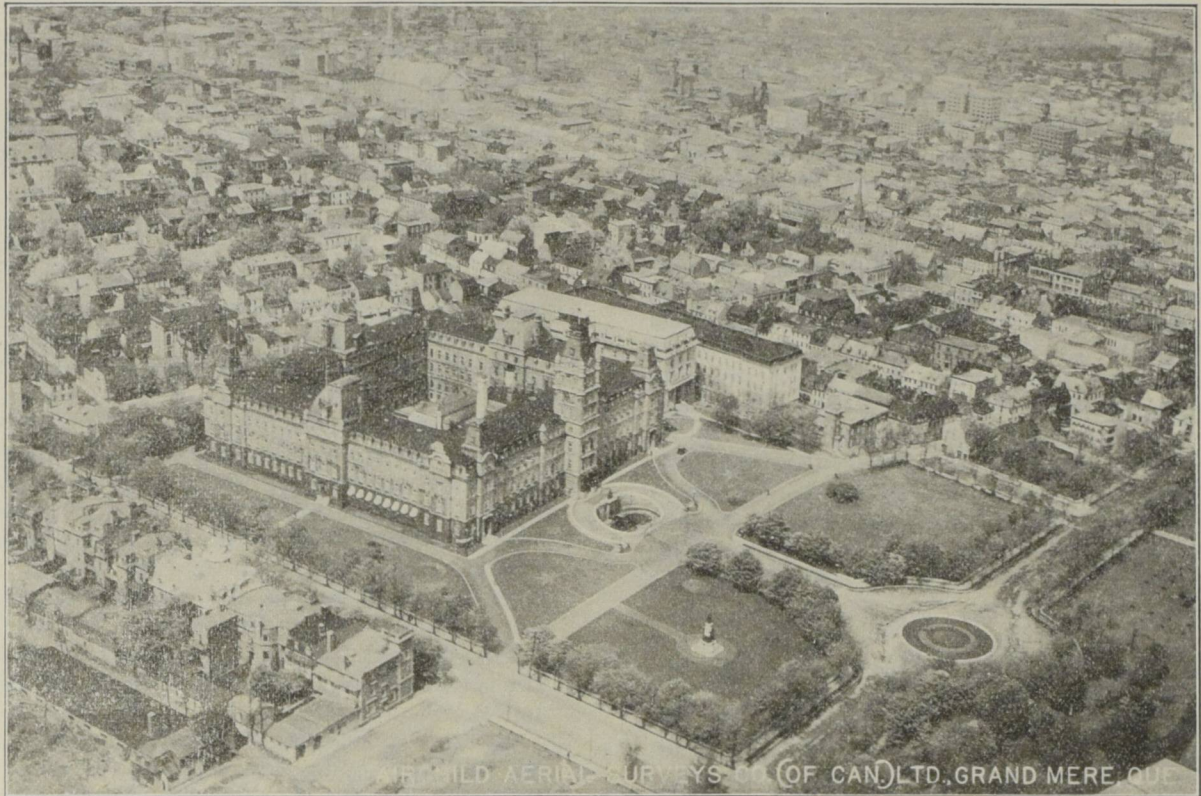
En 1615, le Père Jean Dolbeau, récollet, vint y établir le centre de ses missions dans le nord. Les enfants de saint François cèdent leur poste à ceux de saint Ignace, en 1641.

Les terribles Iroquois envahirent Tadoussac en 1661 et réduisirent tout en cendres, excepté la chapelle en pierre des Jésuites.

Depuis ces événements remarquables de l'histoire des premières années du Canada, il ne s'est passé rien de bien important à Tadoussac. Hochelaga et Stadacona devenaient les grandes villes de Montréal et de Québec; Tadoussac restait l'humble petit bourg qu'il est encore, rendez-vous des touristes qui, au bord de ses eaux rafraîchissantes, viennent se reposer des fatigues de la ville, grâce à la Canada Steamship Co., ancienne compagnie Richelieu et Ontario, qui a pris soin de préparer un somptueux abri sous lequel, chaque été, viennent jouir de tout le confort possible des touristes américains et des familles canadiennes. En même temps que l'on jouit du confort moderne qu'offre l'hôtel Tadoussac, on se livre à tous les exercices du camping le plus délicieux: excursions à la voile et à la rame, pêche à l'eau salée et à l'eau douce; voyage dans les bois et sur les grèves; alpinisme au sommet des hauteurs qui entourent le village. Et l'on respire à la fois l'air salin et âcre de la mer et celui d'une pureté sans égale qui vient du Saguenay.

En 1865, plusieurs Québécois et Montréalais les mieux posés dans le monde commercial: l'hon. D.-E. Price, MM. J.-B. Forsyth, E. Rhodes, John Gilmour, Willis Russell, de Québec, le Dr Georges-W. Campbell, Chs.-J. Bridger, Alex. Urquhart, de Montréal, Jos. Radford, de Tadoussac, se formèrent en compagnie, avec un capital de \$40,000, dans le but d'exploiter les bains de mer en construisant un grand hôtel

VUES DE QUÉBEC



La partie nord-ouest de Québec.—(Photographée d'un avion de la compagnie Fairchild Aerial Surveys, de Grand'Mère, P.Q.)

Courtoisie du "Soleil" de Québec.



Le port de Québec, aux premiers jours de l'hiver.

Courtoisie du "Soleil" de Québec.

sous le nom de Tadoussac Hotel and Sea Batting Company. L'emplacement de cet hôtel, celui qui existe aujourd'hui, est incomparable. Il est le rendez-vous des touristes de toutes les parties de l'Amérique.

Autour de cet hôtel, se sont construites plusieurs villas appartenant à des Montréalais, des Québécois et à des Américains les plus haut cotés dans le monde de la finance.

Depuis 1873, il existe à Tadoussac un établissement ichthyogénique pour la reproduction du saumon. C'est une institution des plus intéressante à visiter. Il en sort, chaque été, plus d'un million de petits saumons qui sont distribués dans les rivières tributaires du Saguenay.

Ajoutons, enfin, que Tadoussac, dans la langue montagnaise, signifie mamelons. D'après Mgr Lafèche, le mot cri est Tatonshak, pluriel de Tatonsh qui veut dire mamelle. Cet endroit était aussi appelé par les sauvages Satilège.

Quoiqu'il en soit, les Anglais écrivent Tadousac et les Canadiens français Tadoussac. Les anciennes relations des missionnaires et presque tous les manuscrits de la période française ont adopté cette dernière orthographe. D'après les règles de l'euphonie française, on a raison d'écrire ce nom avec deux s.

L'une des premières choses que s'empresse de visiter le touriste en débarquant à Tadoussac, c'est la vieille petite chapelle des sauvages, comme on appelle le petit temple, qui est situé près de l'Hôtel Tadoussac sur une élévation qui domine la mer.

En 1661, les Iroquois, que l'on retrouve partout dans l'histoire des premières années du Canada, envahirent Tadoussac et réduisirent tout en cendres, excepté la chapelle en pierre des Jésuites. Cette chapelle datait des missions du Père Jean Dolbeau. Elle fut cependant détruite par un incendie, quatre ans plus tard, lorsque déjà, depuis deux ans, les Pères Jésuites avaient réussi à attirer, de nouveau, autour du petit temple, les sauvages dispersés par la peur.

Lorsque Mgr de Laval va faire sa visite pastorale à Tadoussac, en 1668, l'église n'avait pas encore été reconstruite et les bons sauvages durent recevoir le chef de la prière dans une très modeste cabane d'écorce.

Enfin, en 1747, le Père Coquhart, jésuite, missionnaire de Tadoussac, entreprit de construire une nouvelle chapelle.

C'est celle que nous voyons aujourd'hui perchée sur le plateau qui domine la grève de la baie de Tadoussac.

L'intendant Hocquart, qui, à son arrivée au Canada, faillit périr dans le naufrage de "l'Eléphant", au Cap Brûlé, près de Saint-Joachim, le 1er septembre 1729, contribua généreusement en fournissant tous les bardeaux, planches et clous nécessaires à la construction.

Toutefois, cette chapelle ne fut terminée que le 27 juin 1750, lorsque l'intendant Bigot donna 200 livres pour finir la couverture. Avant son départ, Hocquart avait assuré une rente annuelle de 200 livres pour l'entretien de la chapelle.

Les habitants de Tadoussac, qui n'eurent pas d'autre église, jusqu'en 1885, ajoutèrent le jubé intérieur et la disgracieuse sacristie qui gâtent la symétrie de la petite et humble chapelle.

En 1870, cette chapelle était en piteux état. Elle menaçait ruine de tout côté et il fallait absolument la restaurer. Thomas-D. King, de Montréal, poussé par le démon du musée, fit un chaleureux appel à ses compatriotes d'origine anglaise et recueillit une somme suffisante pour remettre en ordre la vieille chapelle et nettoyer le cimetière où, le 7 août 1880, on planta une croix de dix-huit pieds de hauteur. Les clôtures qui entourent la chapelle et le cimetière sont dus à la générosité des messieurs Price.

La cloche de la chapelle est celle dont le son réjouissait tant les pauvres sauvages de 1647. A l'intérieur, on voit beaucoup d'objets qui rappellent des souvenirs très anciens, entre autres un enfant Jésus en bois, vêtu d'une robe de soie brodée par la reine Anne d'Autriche.

Chaque année, le 26 juillet, jour de la fête de Sainte-Anne, on dit la messe dans la petite chapelle, aux intentions du Père Coquhart.

En 1919, les membres de la Société Royale du Canada apprirent que l'on allait démolir la petite chapelle. Nos antiquaires s'émurent avec raison. Mais, heureusement, il ne s'agissait que d'un vulgaire canard auquel Sa Grandeur Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi, et l'abbé Geo. Tremblay, curé de Tadoussac, ne tardèrent pas à couper les ailes.

LA RIVIERE-DU-LOUP

C'est plutôt la Pointe-de-la-Rivière-du-Loup qui est l'un des principaux endroits de villégiature sur la côte sud du fleuve. La pointe s'avance, dans le fleuve à peu près vis-à-vis Tadoussac. Autrefois, on l'appela la Pointe Beaulieu.

Quelle est l'origine de ce nom de Rivière-du-Loup ou de Fraserville, comme l'on s'acharne encore à appeler cette cité encore qu'en vertu du Statut 9 Geo. V, chap. 100, amendé le 4 mars, 1919, la "cité de Fraserville" créée le 4 juin 1910, devint la "cité de la Rivière-du-Loup"?

D'après la tradition, — rapporte quelque part M. P. G. Roy, — c'est sur les bords de la Rivière-du-Loup que Champlain rencontra pour la première fois la nation des Loups. La rivière doit-elle son nom à cette tribu sauvage des Loups? On semble le croire en certains quartiers. D'un autre côté, on prétend que la rivière a pris son nom à cause des loups-marins (veaux marins) qui, par les années passées, fréquentaient en troupes innombrables ces parages, ceux de la Pointe-Beaulieu qui s'appelle, aujourd'hui, la Pointe-de-la-Rivière-du-Loup. Ces animaux, la nuit, parqués sur les battures, à l'entrée de la rivière, faisaient un vacarme fort désagréable aux habitants de ce temps-là.

Voilà, en somme, deux explications fort plausibles sur l'origine de ce nom; il n'y a qu'à choisir si l'on n'apporte pas plus d'arguments en faveur de l'une ou de l'autre de ces deux prétentions.

L'origine du nom de Fraserville, ancien nom de cette ville, est plus sûre et plus certaine. Il a été donné en l'honneur de Alexandre Fraser qui acheta de Henry Caldwell en 1802 la seigneurie de la Rivière-du-Loup. Henry Caldwell l'avait lui-même achetée, peu de temps auparavant, des exécuteurs

testamentaires du général Murray. Alexandre Fraser, écuyer, notaire, ancien député de Kamouraska, a présidé cette fameuse réunion des "Fraser" de la province de Québec, en 1868, tenue à l'Hôtel de Madame Brown, à Rivière-du-Loup, alors qu'il avait été "trouvé désirable que le "clan" ou "famille" des Frasers s'organise sur un plan étendu dans un but purement bienfaisant et social". Ce fut là l'origine de ce fameux "Clan Fraser" qui, bien que "fameux" dans la petite histoire, fut un fiasco. Le clan devait avoir un chef pour la puissance du Canada, un chef pour la province de Québec, un pour chaque division électorale, un pour chaque comté, un pour chaque paroisse, enfin. Le chef de la Puissance du Canada devait s'appeler "Le Fraser". Il devait être choisi au cours d'une réunion de tous les Frasers de toutes les provinces laquelle assemblée devait être tenue dans la Cité d'Ottawa le second jeudi de mai suivant l'assemblée d'organisation. Un grand nombre de Frasers du Canada répondirent à l'appel qui fut fait; mais un plus grand nombre encore ne crurent pas opportune cette organisation d'une famille, nombreuse, il est vrai, et influente, en un petit état général. Ces derniers n'avaient pas tout à fait tort. Au reste, les organisateurs eux-mêmes ne s'entendirent pas entre eux sur une foule de questions d'organisation et de régie intime du "clan" comme celle du costume, les uns voulant garder la petite jupe, même en hiver, ce que d'autres trouvaient absurde et compromettant pour la santé générale des Frasers. Bref, tout rata.

La Pointe-de-la-Rivière-du-Loup est, aujourd'hui, un lieu de villégiature fort fashionable tout en étant reposant et tranquille, reposant surtout pour la vue grâce aux horizons vastes et profonds qu'elle embrasse. On y jouit d'une fraîcheur exquise à cause du voisinage du fleuve très large à cet endroit et de nombreux bosquets d'arbres qui cachent jalousement presque toutes les villas des villégiateurs qui sont de plus en plus nombreux. Et nous aimons à signaler parmi ceux-ci, la famille de l'hon. L. A. Taschereau qui, depuis nombre d'années, y passe, l'été dans un très joli "bungalow".

A L'OREE DU GOLFE

Nous ne voudrions nous aventurer plus haut que l'ancienne Pointe-Beaulieu; cela nous mènerait trop loin et, alors, donner une simple idée de ce que sont les places d'eau du district de Québec serait l'objet d'un volume. Car il y a plus loin le Bic, Rimouski, Mitis et Percé qui valent la peine au moins qu'on les mentionne.

Dans deux très intéressants volumes, qu'il a fait publiés, à un an d'intervalle chacun, M. l'abbé Jos. Michaud, curé de Val-Brillant, dans la Matapédia, nous a fait connaître dans tous ses détails historiques, topographiques, légendaires et descriptifs la région de Rimouski et du Bic. Lire seulement ces deux volumes de l'abbé Michaud donne une forte envie au villégiateur d'aller faire connaissance, pendant un été avec, par exemple, l'Ilet-au-Massacre. Le paysage dans toute cette région de la côte sud est enchanteur. Avec Mitis et Percé plus loin, c'est la Bretagne du Canada. Alors, donc, quels charmes sous tous les as-

pects! Charmes de la mer surtout avec toutes ses légendes, son âcre parfum, ses brouillards troublants, la rude vie des habitants de ses côtes.

Au Bic viennent, durant l'été, des familles même d'Ottawa. Les petites excursions que l'on fait à travers les îles rocheuses qui parsèment une portion du fleuve à cet endroit, font planter comme un clou dans le cerveau du villégiateur, l'idée tenace de revenir toujours, à l'avenir, en cet endroit. Et quels charmes se dégagent du village même, amoncellement de jolies maisonnettes et de gracieuses villas tout au bord de l'eau, d'un côté et au fond d'un amas de collines, de l'autre! Hôtels confortables où dans l'un d'eux nous nous souvenons d'avoir pris un repas à la Canadienne qui eut réjoui Lucullus ou qui eut intéressé M. Casenave de Paris.

A Mitis — et non plus Métis de par l'autorité de la Commission de Géographie de Québec, — mêmes charmes de la mer et de la campagne! Tout au bord de l'eau passent là l'été plusieurs familles de Montréal et de Québec. Elles n'ont pas du tout l'idée de changer de villégiatures; et elles ont raison.

Puis voici le dernier des "summers resorts" de la Côte Sud du fleuve: Percé! Nous voici ici, en pleine Bretagne de l'Amérique!

Pour y venir et jouir vraiment de la vie, il faut avoir lu Anatole Le Bras, Charles Géniau et Charles Le Goffie. Voir le Rocher Percé, escalader le Mont Sainte-Anne, contempler de loin les Barachois, contourner l'Île-aux-Oiseaux, s'avancer au large dans une chaloupe de pêcheurs et, pêcher la morue soi-même; et mourir!...

Voilà les plaisirs principaux de Percé. A part, naturellement, celui de séjourner pendant plusieurs jours dans des hôtels admirablement situés au bord de la mer et aux pieds des monts, déguster une cuisine locale d'un goût exquis du terroir, escalader des monts qui nous promettent des horizons de poèmes, se promener dans des champs où le parfum des trèfles se dispute à l'âcre odeur du varech et où se répandent les effluves vivifiants du salin.

On ne compte plus, depuis quelques années, les villégiateurs de Montréal, de Québec et même des Etats-Unis qui viennent en cet endroit s'approvisionner de quoi vivre heureux pendant encore des années et années malgré tous les ennuis qui les attendent, au retour, dans les villes.

SUR LA RIVE SUD

Cacouna n'est plus ce qu'il était, comme villégiature, ce qu'il était du temps du "Saint-Lawrence Hall" qui voyait durant l'été, à sa table d'hôte des centaines de villégiateurs chaque jour. A cause des bains de mer merveilleux que l'on y prenait, et que l'on y prend encore, Cacouna était le Vichy de la province. Mais il n'y avait pas que les bains qui rendaient Cacouna populaire; il y avait, ce qui existe encore, ses séduisantes beautés naturelles, le luxe de ses hôtels, ses parties de pêche, ses courses de chevaux, ses jeux athlétiques, ses bals, ses amusements mécaniques, etc. Un véritable Deauville, quoi!

C'est que de nombreux capitalistes montréalais et québécois s'étaient bien entendus pour transformer un bourg jadis tranquille en un lieu fashionable par

excellence. Aussi, ce que l'on a compté de jolis cottages et de fraîches villas, de gracieux bungalows au long de ces plages!

On trouve aux environs de Cacouna un lac fort poissonneux où l'on a fait de fameuses parties de pêche.

Aujourd'hui Cacouna est bien déchu de son ancienne splendeur; aux bruyantes manifestations villégiaturistes a succédé le calme du repos.

Après avoir franchi l'anse de l'Île Verte, l'on tombe dans la paroisse de Trois-Pistoles fréquentée, l'été, par plusieurs familles de villégiateurs. Trois-Pistoles quel nom étrange à notre époque de monnaie anglaise. Il doit y avoir pourtant un peu de monnaie française à l'origine de ce nom. En effet, vers 1700, un pêcheur normand s'établit sur le bord de la rivière; un jour arrive un chasseur sur la rive: "Combien pour me traverser?" demande ce dernier.

C'est trois pistoles, répondit le pêcheur au chasseur qui demanda encore :

"Quel est le nom de cette rivière?"

—Elle n'a pas de nom encore.

—Eh! bien, nomme-là Trois-Pistoles."

Telle est la tradition.

La rivière des Trois-Pistoles est fort rapide et ses bords escarpés. Elle a fait fonctionner, autrefois, de grandes scieries mécaniques. Trois-Pistoles est célèbre par, entre autres choses, une fameuse chicane à propos de l'église, la vieille église au bord de l'eau; Trois-Pistoles aurait dû faire des progrès en tant que place de villégiature; elle a été choisie comme telle, voilà déjà longtemps par les honorables Joseph Cauchon, ancien premier ministre de la province et Thos McGreevey qui, charmés par la majesté du paysage, la salubrité du climat, la proximité de la plage pour les bains y avaient établi leurs résidences d'été.

Kamouraska fut d'abord fameux dans le monde des villégiateurs; puis cette place subit une sorte d'éclipse et grâce à la popularité que prirent soudain Cacouna et la Pointe-au-Pic. Mais l'éclipse ne fut que temporaire, car Kamouraska est vite revenue à la mode et, aujourd'hui, cette place est fréquentée, chaque été, par de nombreuses familles de Montréal et de Québec. Une partie de la bonne société de Québec surtout s'y donne rendez-vous. Car, c'est, en vérité, un bel endroit, comme il est consigné, s'il vous plaît, en langue des dieux, dans la "Grand Tronciade":

*Bel endroit Saint Pascal par sa croupe onduleuse
Ses coteaux, ses vallons, sa route sinueuse!
C'est la Suisse ou l'Auvergne avec leurs gais chalets
Leurs monts, leurs prés en pente et leurs jardins*

[coquets;

*Et pourtant le touriste à travers ce village
Passe sans s'arrêter et descend au rivage.*

Pour un pèlerinage hygiénique de chaque jour, rien ne vaut Kamouraska. Tous les poètes devraient aller y enfoncer leurs chevilles. Ils auraient ainsi l'occasion d'aller voir poindre l'aurore sous les bosquets ombreux du Petit Cap et rêver à la Pointe-aux-Iroquois ou au pied du Cap-au-Diable ou du Cap-au-Zéphir.

Et puis, que de souvenirs historiques sur ces plages de Kamouraska! Ils s'offrent par les moindres ob-

jets que le hasard amène sous nos yeux. D'ailleurs, de Sainte-Anne-de-la-Pocatière à la Rivière-du-Loup, rayon embrassant un peu plus de quarante milles, que d'aventures singulières, inopinées, tragiques; que de scènes émouvantes nées, par exemple, de l'invasion de 1759.

Kamouraska est assis sur une plage avancée formant saillie dans le fleuve. Feu Sir A. B. Routhier en a fait une magnifique description. La vue, des îles qui se trouvent en face de Kamouraska est surtout instructive et pittoresque. L'étude de leurs noms seulement est un charme; la "Martinique", la "Providence", l'"Île Brûlé", l'"Île-aux-Corneilles"... Ajoutons que Kamouraska fut autrefois la seule place de bains, à l'est de Montréal, fréquentée par les touristes. Le seul tort de Kamouraska fut toujours d'avoir méconnu la puissance de la réclame.

Et que d'autres places d'eau encore sur cette rive sud du fleuve, de Québec à Petit Métis :

LA RIVIERE-OUELLE aux sites historiques et légendaires à la fois qui a pris son nom d'un ancien contrôleur des Salines à Brouage, M. Ouel et où l'abbé H. R. Casgrain dont l'enfance entière s'est passée au vieux manoir de son père, l'honorable C. E. Casgrain, a trouvé dans un incident tragique de la famille de M. Ouel le canevas d'une de ses belles légendes "La jongleuse".

SAINT-ROCH-DES-AULNAIES aux panoramas grandioses, ancienne paroisse ravagée comme bien d'autres pendant l'été de 1759 par le capitaine Goréham et ses féroces *Rangers* venus de la rive opposée.

SAINT-JEAN-PORT-JOLI, — si bien nommé, — qui nous rappelle toujours les belles pages de "Charles Guérin" et dont le paysage nous laisse si clairement voir dans le lointain cette "batture aux loups-marins" des "Mémoires" de P. A. de Gaspé.

L'ISLET, "la perle, le joyau des plages canadiennes", comme dit l'auteur de la "Grand Tronciade", M. Arthur Casgrain.

MONTMAGNY, avec ses légendes et ses passionnants épisodes historiques.

Et que d'autres petites places, savoureuses, pittoresques que ne dédaigne pas le villégiateur, à l'occasion: Berthier avec son "Bois de Boulogne", St-Michel, St-François, Saint-Valier, Saint-Gervais, Saint-Pierre, tous endroits que le pied de l'envahisseur a foulés en 1759 et pendant l'hiver de 1775-76: St-Henri avec sa belle chute et ses moulins de l'Etchemin, Saint-Romuald à l'église artistique, ornée par un artiste allemand; enfin, Lévis, la perle de la rive sud.

Et nous voilà à Québec.

Un homme en voyage d'affaires, écrit à sa femme:

"Premièrement je viens t'annoncer que je suis en excellente santé. Fasse Dieu que j'entende de toi la même bonne nouvelle.

"Deuxièmement, envoie-moi, je te prie, tes souliers. Tu vas demander pourquoi je te demande tes souliers et non pas mes souliers? Si je te demandais "Envoie-moi mes souliers" tu lirais "mes souliers" et penserais des souliers et non pas mes souliers. Aussi, je t'écris "tes souliers" et tu liras "tes souliers" et tu comprendras que je pense mes souliers et non tes souliers. Ainsi, je t'en prie, envoie-moi tes souliers".

En revenant d'un Pèlerinage à l'École de Rang (1)

Par G.-E. MARQUIS

Dans le premier article sur ce sujet, l'auteur rappelle à l'esprit des lecteurs un *Memoire* préparé par l'hon. juge Paul-G. Martineau, et présenté au Comité catholique de l'Instruction publique, au sujet de réformes scolaires préconisées. Il donne quelques aperçus généraux du livre de l'abbé Lapalme et sollicite la permission de faire la critique de la critique de notre école primaire. Il observe tout d'abord que le pèlerin de l'école de rang se sert d'un langage qui n'est pas toujours à la portée de la foule, des humbles, des primaires; il prétend qu'il manque de justice en refusant de reconnaître les progrès accomplis depuis un quart de siècle, à tous les degrés de l'enseignement. Son champ d'observation n'aurait pas été assez étendu.

II

Dès la première page de son volume, l'auteur nous dit sans équivoque qu'il n'a pas l'intention d'y aller de main morte et que la petite école sera en quelque sorte sa bête noire, tout le long des 228 pages qui suivront. "Dans les autres écoles, c'est le mouvement et la vie; à l'école de rang, c'est l'état de stagnation" (page 15). Mais quelles que soient les lacunes de celle-ci, soit du côté du programme, soit du côté personnel enseignant, l'auteur n'a pas l'intention de suggérer un remède, puisqu'il déclare lui-même, à la page suivante : "Encore moins avons-nous l'intention, en ces quelques pages, de poser les assises d'une nouvelle théorie scolaire" (page 17). Cependant, quelques lignes plus loin, il déclare sans ambage : "Nous tenterons d'établir la qualité de l'enseignement actuel à l'école rurale; nous devons rappeler ce qu'elle devrait être dans son fonds principal, son objet, ses méthodes, ses moyens; nous redirons les réformes dont tout le monde parle, pour faire toucher enfin comme du doigt qu'il serait urgent de les réaliser" (page 17).

Puisqu'il en est ainsi, l'auteur doit être bien ferré, car on n'entreprend pas l'exécution d'un programme aussi vaste sans bien connaître son sujet, et tout modestement l'auteur déclare, au pied du premier chapitre de son travail : "Né d'observations et de méditations sincères, cet humble travail voudrait susciter des réflexions, des collaborations d'une égale sincérité" (page 19).

Allons-y donc au moins avec sincérité, n'étant pas tout à fait sûr que nos observations et nos méditations auront la valeur du jugement d'une "cathèdre". L'abbé Lapalme déclare que, dans les sphères supérieures de notre société, nous avons droit d'être fiers, "mais", — car il y en a toujours un à chaque chapitre — "nos intelligences d'élite souffrent cependant dans leur culture de multiples lacunes qui, par leur origine, relèvent de l'école primaire" (page 25).

Cette pauvre école primaire du rang va en prendre pour son rhume tout le long du volume : elle sera le

classique "haro sur le baudet". Ce que M. l'abbé pédagogue attend de l'école primaire, pour la formation du peuple, est énorme. Voyez ce qu'il dit, à ce sujet : "... la formation des élites ne trouve sa meilleure préparation éloignée, et nécessaire, que dans la culture générale à laquelle on soumettra l'enfance agricole" (page 28). Et, un peu plus loin, après avoir constaté que "l'école rurale a retraité sur tous les points de culture générale" (page 29); il déclare "que, après leurs études primaires, nos enfants entrent dans la vie active sans formation profonde, sans culture générale, c'est-à-dire sans un minimum de connaissances générales, sans l'entraînement de méthodes et de jugement au degré que l'on doit attendre d'une culture primaire" (page 29). Développant encore sa pensée sur le même sujet, l'auteur ajoute, quelques lignes plus loin : "Il en serait autrement si, à l'école rurale, nos enfants recevaient une formation générale, s'ils étaient soumis actuellement à des méthodes dont l'efficacité, la mise au point seraient assurées par des maîtres ou des maîtresses d'une sérieuse compétence" (page 29).

"Tant vaût le maître, tant vaût l'école", déclare un proverbe connu de tous les éducateurs, et c'est pourquoi l'abbé Lapalme, après avoir exposé la grande pitié de l'école de rang, veut tout naturellement en rendre responsables nos maîtres et maîtresses, qui n'auraient pas "une sérieuse compétence".

Aussi, notre peuple, ou du moins "la population de la campagne", chez "beaucoup trop de nos gens sont démunis d'instruction, sans correction, informe, sans conscience religieuse ou nationale" (page 32). Et c'est toujours l'école primaire qui est responsable de ces lacunes ou, comme le dit l'auteur, dans son style à lui : "l'école rurale est éloignée de donner des résultats convenables, suffisants" (page 32).

Mais ce n'est là que le commencement, puisque l'école primaire n'est que le vestibule du collège et de l'université. "Or ces déficits de l'école primaire préparent ceux du collège. Si l'on veut, en effet, donner à un jeune homme beaucoup de connaissances, ou essayer de le redresser dans ses habitudes, cependant ni les études classiques, ni l'ambiance intellectuelle ou sociale où les professions libérales élèvent leurs sujets, ne suffisent à tout corriger de tant de défauts dont l'école primaire n'a pas eu la préoccupation" (page 33).

Alfred de Musset n'a-t-il pas dit ? :

*Le coeur de l'homme vierge est un vase profond,
Si la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.*

Notre critique exprime la même pensée, mais sous une forme un peu moins poétique : "Après sa sortie de l'école primaire, notre jeune homme se ressentira toute sa vie des lacunes de sa formation". "Le gauchissement est irréformable" et jusqu'à la fin de ses jours, *ad vitam aeternam*, il restera "peuple au sens le moins agréable du mot" (pages 33 et 34).

(1) "Un Pèlerinage à l'École de Rang", par M. l'abbé Auguste Lapalme. Voir le numéro de juin 1929 du "Terroir".

La langue, cette langue admirable que nous parlons, mais que nous parlons d'une façon détestable, parce que sa prononciation sur nos lèvres "est distorte", fait le sujet d'un chapitre où l'auteur donne libre cours à sa verve et à ses récriminations : "... La parole apparemment française de notre jeune professionnel est empoisonnée par le venin de l'anglicisme. Pour entendre son discours, il faut avoir le flair du médecin qui devine la diathèse de son client sous sa mine joufflue" (page 42). Il reste encore "la pauvreté du vocabulaire, sa rareté" (page 42). La prononciation de notre langue soulève encore l'ire de notre savant philosophe, et, tout naturellement, c'est toujours l'école primaire qui en est cause, la grande coupable. Le collège, l'université, les écoles spéciales n'ont pas de responsabilité à assumer de ce côté et sont blanches comme l'agneau qui vient de naître : seule l'école primaire a failli à sa tâche et notre psychologue ne se gêne pas pour lui décerner la palme, sans calembourg. Toutefois, "il reste prouvé que nous ne parlons pas un patois" (page 44). C'est déjà quelque chose : "Madame, tout est sauf, fors l'honneur". Contentons-nous de cette parure et drapons-nous-en avec la même fierté que les gueux espagnols s'enveloppent dans leurs houppelandes défraîchies et effilochées.

Au chapitre quatrième intitulé "Fleurs d'Humanité", l'auteur fait une longue dissertation, très agréable à lire, d'ailleurs, sur la formation du cœur et de l'esprit du jeune homme, mais dont notre éducation primaire serait veuve. Suivez-le bien : "Tant de notions que le collège ou l'université ont servies à leur élève pour le former, qu'il a notées de toute la curiosité de son esprit, mais en se défendant de les écouter avec son cœur — parce que le cœur sans doute n'avait pas été amorcé n'ayant pas reçu plus jeune, ni dans la famille, ni à la petite école, la préparation nécessaire — n'enregistrent pas de résultat pratique dans l'âme" (page 53). Et voilà pourquoi, monsieur, votre fille est muette !

"Depuis 75 ans que nos écoles primaires existent, quel résultat ont-elles donné" (page 58) se demande l'auteur d'"Un Pèlerinage à l'École de Rang" ? La réponse est facile à deviner et notre pédagogue amateur ne se gêne pas pour énumérer, dans une longue série de chapitres, nos principaux défauts et nos déficits, dont l'école primaire, naturellement, est la grande responsable devant Dieu et les hommes. Allignons quelques-uns de ces défauts : 1o une articulation très défectueuse ; 2o une prononciation empâtée, bourbeuse où tous les sons sont boulangés (page 62) ; 3o les relations sont tendues entre l'intelligence et son verbe, de là une langue populaire austère, sans cachet et à peu près stérile (page 68) ; 4o ... à l'école de rang, cette étude (celle du vocabulaire) est réduite... à presque rien, (page 71) ; 5o l'anglicisme n'a pas fait tort qu'au vocabulaire, il a brouillé la phrase française (page 74) ; 6o l'intervention de l'école primaire aurait dû parer à cet emmêlement de deux langues dans l'intelligence française, en ramenant énergiquement nos enfants à toute la clarté d'une langue sans alliage (page 74).

Après de longs commentaires sur chacun de ces points, l'auteur conclut comme suit : "Qu'on me permette de l'affirmer avec toutes sortes de regrets, voilà qui n'évoque guère le milieu intellectuel de nos campagnes, surtout de celles qui n'ont reçu de formation

que de l'école de rang" (page 77). Ce n'est "pas guère" flatteur pour notre peuple, mais la grande coupable, c'est toujours l'école primaire. Toutefois, il serait intéressant de savoir si, chez les paysans, dans les autres pays, l'on parle partout une langue belle, riche et conforme à toutes les règles de la syntaxe grammaticale de chacun de ces idiomes.

Mais l'école primaire possède des outils de travail, et ces outils sont des livres, des tableaux, des cartes, qui peuvent donner un rendement, en autant que l'ouvrier est apte à s'en servir, puisqu'il est bien reconnu que "l'outil ne produit pas par lui-même". Or, l'abbé Lapalme ne craint pas d'affirmer, à ce sujet, ce qui suit : "Nous ne croyons pas exagérer en ajoutant que nos institutrices n'y sont pas préparées : ces méthodes ne sont pas en usage à l'école de rang". Il est question ici de méthodes d'analyse et de synthèse (page 81). Immédiatement après, l'on trouve ce qui suit : "Le cours primaire fini, plutôt augmenté du cours complémentaire, l'enfant, adulte ou presque, devrait être assez cultivé pour éprouver le goût, pour sentir le besoin de continuer" (page 82).

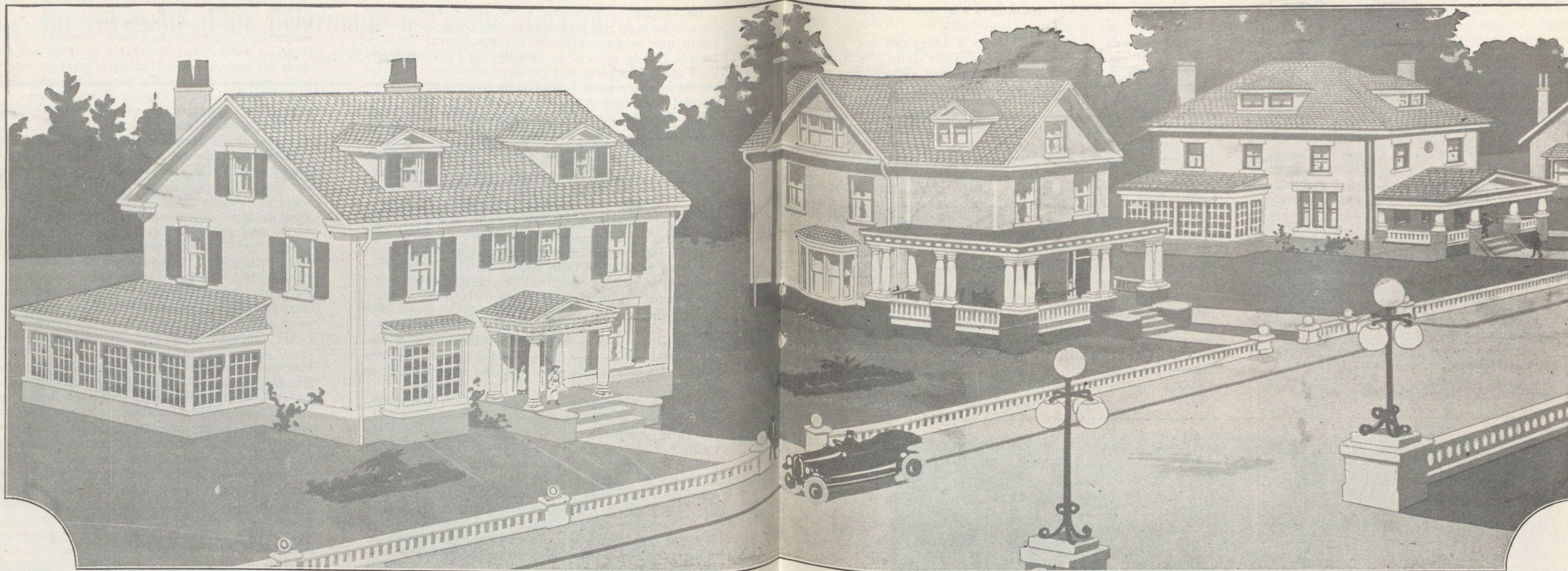
De l'enfance à l'âge adulte, il y a un saut assez long, puisqu'il faut passer par l'adolescence, mais l'auteur ne s'embarrasse pas pour de telles vétilles et il serait intéressant de savoir si le collège et l'université ont plus que l'école primaire inculqué ce goût de l'étude aux étudiants qui les ont fréquentés. Si l'on était aussi sévère pour ces grandes institutions que l'abbé Lapalme l'est pour la petite école de rang, je me demande ce que l'on exigerait d'elles. Mais, comme toujours, on est indulgent pour les forts, les lions, quand le pauvre baudet qui, lui, a eu le malheur de tondre le pré du voisin, la largeur de sa langue, mérite la mort.

III

Saviez-vous "qu'une culture bien dirigée, que l'école primaire a vraiment mise au point, chez un enfant de quinze ou seize ans, peut créer le tourment des plus grands maîtres ; le soif de savoir fait alors chercher les sources les plus limpides, les plus profondes ?" (page 82). Vous l'ignoriez sans doute, mais l'abbé Lapalme qui s'y entend, lui, nous déclare que si l'école de rang n'avait pas failli à sa mission, les enfants, en la quittant, sauraient "lire et comprendre les Fioretti, les fables de La Fontaine, de Perrault ; s'émouvraient au chant du *Dies Irae* ; applaudiraient aux tirades de Molière ; dégageraient l'intrigue et la leçon morale à l'audition d'un drame, fût-ce de Corneille ou de Victor Hugo ; seraient sensibles au rythme d'un beau vers et capables de lire l'Iliade et l'Odyssée" (page 83).

Nous avons changé le temps des verbes, dans la citation qui précède, mais l'idée n'en est pas déformée. Malheureusement, nous n'avons pas su atteindre ce sommet, cet Hymalaya de connaissances que l'école primaire devrait donner à nos enfants, et voilà pourquoi cette lacune arrache du cœur du savant docteur ce cri de douleur : "Eh bien ! ce n'est pas cela du tout. Vocabulaire faible, très faible, syntaxe nulle, et nul esprit critique : c'est toute la description intellectuelle de nos gens, à la campagne, en sous-entendant qu'il y a des exceptions, dont il faudrait, au reste, faire la température" (page 84).

Si cette chaude déclaration ne vous émeut pas, ne vous monte pas les sangs, c'est que vous n'êtes plus



Genre de maisons construites au Boulevard des Alliés et la perspective de ce boulevard une fois terminé

On peut faire actuellement l'achat de lots à bâtir au Boulevard des Alliés, à un prix réellement bas et à des conditions des plus avantageuses.

COUPON

Veuillez m'envoyer gratuitement plan de la subdivision
des lots du Boulevard des Alliés.

NOM

ADRESSE

En vous procurant des lots à bâtir à cet endroit, vous ferez un placement de toute sécurité dans la ville de Québec. Nous envoyons gratuitement le plan de sa subdivision.

ADRESSER A :

BOULEVARD DES ALLIÉS,
BUREAU: 108, RUE ST-JOSEPH
QUÉBEC

Téléphone: 2-1229

en état de faire de la température : vous êtes morts et bien morts pour longtemps, c'est-à-dire incapables de comprendre jusqu'à quel point l'ignorant de nos écoles primaires nous a donné l'aculture.

Au foyer, la mère de famille n'a ni le temps disponible ni les connaissances, ni les méthodes voulues pour faire l'éducation de ses enfants. L'école devrait y suppléer, mais, malheureusement, l'école de rang a, là comme ailleurs, failli à sa mission : "l'École aurait pu réformer, recommencer : elle ne l'a pas fait" (page 84), déclare notre critique. L'instruction pourrait pénétrer encore par d'autres portes, dans nos familles, à la campagne, mais, malheureusement, "le journal sérieux, la revue, le livre, n'ont pas de lecteurs dans le rang" (page 84). "Le grand journal d'information y réussit par l'image et la manchette sensationnelles; pas de bibliothèque à la campagne, elles seraient sans clients" (page 84). Ainsi donc, des journaux sérieux et orthodoxes comme "l'Action Catholique", le "Devoir", le "Bien Public", le "Progress du Saguenay", pour ne nommer que les quotidiens les plus en vue, n'auraient pas de lecteurs "dans le rang". Pourtant ce n'est pas manque de propagandistes ni de campagnes faites du haut de la chaire, si ces journaux recommandables et recommandés n'ont pas un certain nombre de lecteurs "dans le rang". Je crois qu'il faut prendre cette affirmation comme bien d'autres venant du même auteur, *cum grano salis*.

Et il n'y aurait pas de bibliothèques, non plus, à la campagne! Pourtant, d'après une enquête faite il y a cinq ans, il y avait alors, dans la province de Québec, 225 bibliothèques paroissiales, renfermant 140,668 volumes, et 14,982 brochures, ce qui fait un total de 155,650 publications; de plus, ces mêmes bibliothèques étaient abonnées à 228 revues périodiques. Nous ne parlons pas ici des grandes bibliothèques publiques des cités et des villes, ni des bibliothèques scolaires au nombre de 1,659 et renfermant 3,141,791 volumes.

Plus loin, poursuivant son enquête de pèlerin vertueux et charitable, avec la patience d'un thermite qui voudrait saper les bases de la petite école dans tout ce qui fait son essence, l'abbé Lapalme déclare, entre autres choses, que le "programme tel qu'il est pratiqué dans nos écoles rurales, reste amoindri et découronné. Et voilà pourquoi nos écoles stagnent dans le rang!" (page 88). Ailleurs, dans Ontario, par exemple, ou chez nos voisins du sud, les Yankees, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes: "Là il y a du mouvement" (page 89), paraît-il. Chez nous, c'est l'abrutissement total, c'est le manque de formation générale, c'est l'absence de "dressage des enfants pour le métier, le gagne-pain" et, en définitive, "nos enfants n'y reçoivent qu'une formation abortive" (page 89), c'est-à-dire destinée à des morts-nés. Que cela est juste et flatteur pour les intéressés!

Il y aurait grand intérêt à lire au complet, surtout pour ceux qui connaissent un peu notre enseignement primaire, tout le contexte qui enveloppe ces quelques citations. Il est édifiant à plus d'un point de vue, et cette lecture ferait ressortir d'une façon claire et nette, c'est du moins ce que prétend son auteur: "la grande pitié de l'école rurale et l'urgente nécessité de son renouveau" (page 89). Seuls un déluge ou

un incendie qui feraient disparaître nos écoles, pourraient lui donner satisfaction, sans doute.

Mais poursuivons la tâche. Nous n'avons pas encore atteint la moitié du volume. Pour faire des comparaisons il faut avoir au moins deux éléments sous les yeux. Or, l'abbé Lapalme nous parle souvent des Yankees: c'est l'un de ses modèles. "Chez eux, l'école de campagne aurait eu l'attention d'architectes intelligents et patriotes"; chez nous, nous n'avons à bien dire que des "cabanes scolaires". Précisons un peu la pensée de notre artiste en démolition: "La vérité est que la presque totalité de nos écoles, dans le rang, sont d'humbles maisonnettes de bois, sans aucun cachet d'architecture, d'une nudité intérieure absolument désolante, jetées négligemment sur un terrain inculte".

Le Secrétaire de la Province et le Surintendant de l'Instruction publique seront sans doute flattés de cette appréciation et ils ne devraient pas manquer d'adresser à celui qui en est l'auteur, la série des plans que le département de l'Instruction publique possède et dans lesquels il puise à tous les jours pour fournir aux commissions scolaires des modèles d'écoles appropriés à leurs besoins et à leurs moyens. Depuis au moins 25 ans, ces plans, tout d'abord élaborés par l'architecte du Gouvernement, M. Elz. Charest, ont été depuis répandus par milliers d'exemplaires et suivis fidèlement dans la presque totalité des cas; de même le devis des matériaux devant entrer dans ces constructions, a été étudié à la lumière des règlements du Comité catholique et approuvé ou modifié par un officier spécial du département de l'Instruction publique, avant que les commissaires aient pu demander des soumissions.

Mais, il y a plus encore: les inspecteurs d'écoles ont instruction de n'approuver les nouvelles écoles que si elles sont conformes aux plans et aux devis approuvés par le département de l'Instruction publique ou ses officiers. Et ce sont là "les cabanes scolaires" dont parle l'abbé Lapalme? "Le coût général des constructions nouvelles, dans les centres ruraux, est représenté par une somme globale de \$402,618" en 1927-28.

(Rapport du Secrétaire et Régistrare de la Province, 1927-28, page 5e).

L'abbé Lapalme a donc donné un grand coup d'épée dans l'eau ou plutôt s'est mis un doigt dans l'oeil jusqu'à l'omoplate, lorsqu'il déclare: "Nous sommes assurés que nos architectes canadiens français, sollicités par un concours et par le Gouvernement, auront bientôt dessiné plusieurs modèles — très Québec — de la petite école de l'innombrable rang" (page 96). Pendez-vous, brave pourfendeur, puisque nous bâtissons, depuis 25 ans au moins, des écoles d'après des plans faits par des architectes et des plans très Québec, bien que vous l'ignorassiez!

L'auteur du "Pèlerinage" voudrait encore que l'école soit enrichie ou plutôt embellie par la plantation d'arbres et la culture de fleurs sur l'emplacement scolaire. Ce désir est bien louable, mais ce qui l'est moins c'est qu'il demande au Gouvernement d'entreprendre cette tâche: "Le Gouvernement a ses fonctionnaires et il a ses agronomes et ses floriculteurs; c'est à lui de planter des arbres autour de nos écoles, de donner à chacune son parterre où nos enfants, sous une direction compétente, avec la surveillance de l'institutrice, cultiveront des fleurs en développant leurs connaissances agricoles" (page

101). C'est ce que font déjà, dans une foule de municipalités, instituteurs et institutrices, sans l'aide des fonctionnaires du Gouvernement, et le mouvement se propage de plus en plus.

Enfin, nous arrivons au milieu du volume et les nuages semblent s'écarter un peu pour laisser passer un rayon de soleil. Hâtons-nous de le faire goûter à nos lecteurs, avant qu'une saute de vent vienne de nouveau jeter l'ombre sur toutes choses. Il y a un point du monde qui a trouvé grâce devant le tribunal austère du savant écrivain. Ecoutez-le bien: "A Montréal, les écoles primaires sont richement outillées" (page 104). Dans nos pauvres campagnes, c'est la disette à l'école. La "cabane scolaire" non seulement est mal bâtie, mais ne possède rien à son intérieur pour intéresser et instruire l'enfant par des leçons de chose et c'est pourquoi notre pédagogue canadien demande que le Gouvernement leur donne quelques modèles de carton; entre autres, une église, une maison, son ameublement; sa cuisine avec batterie; les dépendances d'une ferme, les instruments agricoles, les animaux de la ferme, des céréales; puis l'on devrait suspendre aux murs: le catéchisme en images, l'Histoire Sainte et l'Histoire

du Canada, des séries de photographies représentant les parades historiques, un musée; la reproduction de belles gravures, et finalement, quelques copies de statues et de buste de nos héros. Ajoutons encore, puisque ça ne coûte pas cher de demander à ce bon Gouvernement, des cartes géographiques, un musée d'histoire naturelle, un atelier, en miniature, de charpentier, d'électricien et de machiniste; puis les éléments d'une installation d'éclairage électrique, un moteur électrique, un modèle d'auto, de camion, de tracteur "seraient d'absolue nécessité". Comme on le voit, ce n'est pas facultatif. Il le faut ou sinon c'est la banqueroute, l'école faillit à sa tâche.

Est-ce tout? Non!

Il faudrait encore, sinon un appareil cinématographe trop dispendieux, du moins une lanterne à projections, afin de pouvoir multiplier à l'infini la leçon de choses si précieuse au jeune âge.

Voilà pour la partie matérielle.

Si les enfants ne s'amuse pas, dans cette maison, quand elle sera outillée comme celle qui flotte dans l'esprit de notre généreux pédagogue, c'est qu'ils seront bien exigeants, en vérité.



Une scène dans nos chantiers.

T O U R I S M E

Simple notes bibliographiques sur trois brochures officielles

Romantic Quebec — Gaspé Peninsula, département de la Voirie, Québec, 32 pages — Malgré les pronostics de certains alarmistes, le mouvement des touristes va en s'accroissant, dans la province de Québec. Un rapport publié récemment affirme que cette allure s'est accrue d'au moins 25% comparée à celle de l'année dernière. C'est donc à dire que nos paysages agrestes et le pittoresque de nos grandes routes charment réellement les habitants des autres provinces de même que ceux des Etats-Unis. Grâce à la sagesse de nos gouvernants et aux revenus dont la Province dispose, celle-ci a réussi à doter nos campagnes de bonnes routes reliant les principaux centres entre eux et permettant de pénétrer jusqu'aux confins de la Province. La récente inauguration du Boulevard Perron, par un chemin de ceinture qui contourne la péninsule de la Gaspésie, a de nouveau attiré l'attention du public sur l'excellence de nos voies de communication, de même que sur les beautés panoramiques qui se présentent à chaque instant, le long du grand fleuve.

De nombreuses publications du département de la Voirie, pour mieux faire connaître la Province, n'ont pas manqué d'attirer l'attention des étrangers, et c'est pourquoi nous les voyons venir si nombreux dans toutes les places de villégiature et à tous les endroits où il fait bon, sinon vivre longtemps, du moins passer, afin d'en admirer les beautés scéniques.

“*Romantic Quebec — Gaspé Peninsula*” est profusément illustrée en couleurs. Cette brochure fait connaître les richesses naturelles de la région gaspésienne et décrit, dans la dernière partie, les villages que l'on traverse, en parcourant le Boulevard Perron, de Matane à Matane, c'est-à-dire en bouclant la boucle. De Québec, cette randonnée mesure environ 1,000 milles, et il faut au moins une semaine pour la franchir de façon à pouvoir s'arrêter un peu aux endroits les plus remarquables et aussi pour se reposer. Cette brochure est destinée à faire connaître ce nouveau boulevard et nul doute qu'avant longtemps l'on verra le mouvement touristique se diriger en rangs serrés vers la péninsule de la Gaspésie, où la nature sauvage, tourmentée et rayonnante d'aspects nouveaux ne manquera pas de charmer tous ceux qui auront la bonne fortune de parcourir son chemin de ceinture, semant tout le long du parcours, l'or à pleine main et fournissant aux capitalistes et aux industriels l'occasion de connaître quelques-unes des richesses naturelles que recèle cette partie du pays. Pendant longtemps, la Gaspésie a été isolée et en quelque sorte abandonnée. Grâce au travail de son évêque, Mgr F.-X. Ross, et de ses députés au provincial et au fédéral, elle semble aujourd'hui être l'objet de toutes les faveurs des pouvoirs publics, puisque bientôt son chemin de fer sera remodelé et donnera un service équivalant aux autres chemins de fer de l'Etat. Nous nous en réjouissons pour les habitants de la péninsule, dont nous connaissons les nombreuses qualités et qui méritent certainement l'attention dont ils sont l'objet de la part des autori-

tés. Notre Finistère canadien a autant d'attraits que celui de la France et, en guise de Mont St-Michel, la Gaspésie possède son rocher de Percé, avec toutes les autres merveilles naturelles qui l'entourent, ce qui vaut bien, à mon avis l'abbaye des Bénédictins qui se dresse majestueusement au sommet du Mont St-Michel, en Bretagne.

* * * *

Quebec — The Good Roads Province, département de la Voirie, Québec, 32 pages. — Cette brochure est aussi illustrée à profusion et décrit tout particulièrement les régions de Montréal, de Québec, des Laurentides, de la Gatineau, des Cantons de l'Est et aussi les endroits de pêche qui se trouvent au nord de Québec, dans les Laurentides et au Lac St-Jean, de même que dans la vallée du St-Maurice. Une dernière page est consacrée aux sports d'hiver, auxquels les touristes peuvent s'adonner et qui sont nombreux dans les villes de Québec et de Montréal, de même que dans certaines régions des Laurentides. Cette brochure fait partie de “l'Automobile Blue Books”, publication volumineuse et très bien faite, consacrée au tourisme dans l'Amérique du Nord. Ses pages décrivent brièvement la province de Québec avec ses ressources naturelles, mais surtout celles qui ont le plus d'attrait pour les touristes, c'est-à-dire la chasse et la pêche, où les endroits de villégiature par excellence, partout traversés par de très bonnes routes.

Au sujet de la ville de Québec, voici, en particulier, quelques-uns des titres que l'on trouve et qui indiquent sur quels points l'attention des touristes est appelée lorsqu'ils viennent dans notre région. Il y a d'abord la description des chemins, des localités ou des grandes villes qu'ils relient, suivie de quelques mots sur le passé historique de la cité de Champlain; puis viennent successivement la peinture du Château Frontenac et de ses alentours, des Plaines d'Abraham, de la Basse-Ville dominée par la Terrasse Dufferin, des édifices et des sites qui rappellent à l'esprit les événements les plus remarquables de notre histoire, dans le coeur de la ville, sans oublier ses nombreux monuments historiques ni une brève esquisse du grand port qui fait l'orgueil de Québec et dans lequel toute la flotte britannique pourrait être ancrée. Nul touriste ne saurait partir de Québec sans avoir visité l'Île d'Orléans, les Chutes Montmorency, Ste-Anne-de-Beaupré et d'autres points non moins intéressants que l'on trouve un peu partout, dans un rayon de 15 à 20 milles de Québec.

La brochure dont nous venons de parler mentionne ces faits et elle invite fortement nos visiteurs à ne pas les oublier dans leur itinéraire. Il serait superflu de relever tout ce que dit cette publication sur les endroits pittoresques de la province de Québec dont elle fait la description et qui sont illustrés de la façon la plus variée et la plus pittoresque. On voit quelques-uns de nos panoramas les plus grandioses, les scènes bucoliques les plus typiques, de même que des groupe-

ments de "jeunesses", tour à tour sur les plages ou dans les montagnes; d'autres taquinaient la truite de nos lacs, ou transportent à dos, sur une perche, un chevreuil que l'on vient d'abattre, quand ce n'est pas un orignal de 2,500 livres récemment foudroyé et que l'on a photographié avec un chasseur et son guide, aussi fiers l'un et l'autre qu'un roi qui vient de conquérir un nouveau royaume. Une carte de la Province montrant nos principales routes nationales fait encore partie de cette brochure, ce qui ne peut qu'ajouter à la valeur des descriptions et de l'illustration qu'elle possède déjà. Réellement, les éditeurs de ce travail méritent des félicitations, et nous sommes heureux de voir le département de la Voirie propager des brochures du genre, qui font honneur à leurs éditeurs et constituent une réclame du meilleur aloi pour notre Province.

* * * *

Québec — *La ville historique*, Editeurs : "Le Soleil", Québec, 64 pages. — Pour la deuxième année, la ville de Québec vient de publier une brochure illustrée, qui est distribuée profusément aux visiteurs étrangers qui viennent nous voir. La partie historique de cette brochure a été préparée par le greffier de la cité, M. F.-X. Chouinard, et la partie des renseignements et des statistiques est l'oeuvre de l'archiviste-statisticien de la cité, M. Valère Desjardins. Heureuse innovation, c'est que la brochure est bilingue. Il est bien vrai que la grande majorité des visiteurs étrangers qui viennent ici sont de langue anglaise, mais nous avons aussi des compatriotes des autres provinces et des Etats-Unis qui, chaque année, reviennent passer quelque temps au milieu de leurs parents et amis, et ceci justifie pleinement la publication d'une brochure bilingue à Québec. La couverture porte en tête une vue du bastion du roi, à la Citadelle, et la longue rangée de canons que l'on voit sur la place de la batterie, en face du Séminaire et de l'Université. Elle contient 16 gravures à pleines pages, composées, pour la plupart, d'une mosaïque de différentes photographies montrant divers aspects de la ville de Québec, ses principaux édifices et ses monuments historiques. En général, le choix est bien fait et donne une idée assez juste des richesses historiques que nous possédons et de celles que l'on doit aux artistes de tous genres. Il serait à souhaiter, toutefois, que quelques-uns de ces tableaux fussent légèrement modifiés, car la photographie ne peut pas toujours faire ressortir tout ce qu'un site peut contenir d'intérêt au point de vue historique. Il arrive encore que quelques-uns de nos édifices les plus jolis n'y figurent pas, pendant que d'autres d'apparence plutôt modeste y occupent une place d'honneur. Ainsi, à la page 5, figure une photogravure intitulée "Citadelle", où l'on ne voit qu'un tronçon de cette place fortifiée, donnant une idée bien vague des murs qui s'élèvent au sommet du Cap Diamant; à la page 8, l'on s'étonne de trouver là cette petite maison, pittoresque sans doute, sise au coin des rues St-Louis et Desjardins, que l'on a baptisée du nom de "Quartiers Généraux de Montcalm". Que les commerçants essaient d'affubler cette bicoque d'un tel titre, quand il n'y a rien dans l'histoire qui le prouve, nous ne pouvons que laisser faire en haussant les épaules, mais la ville de Québec, dans une brochure officielle, ne

devrait pas propager une telle légende; encore sur la même page, l'on voit une photogravure montrant la Terrasse Grey, qui ne donne aucunement l'idée de ce magnifique endroit de promenade et de repos, en même temps; encore, à la page 12, l'on remarque une vignette représentant les Remparts, qui donne une bien piètre image de cette partie fortifiée de la ville: à la page 16, se trouvent deux vues montrant, l'une la rue Sous-le-Fort et l'autre une Tour Martello, qui auraient pu être remplacées par d'autres beaucoup plus intéressantes et dignes de figurer dans cette brochure. Par contre, il y a deux vues d'ensemble de la ville, photographiées du haut d'un avion, qui sont superbes, et nous voudrions en voir un plus grand nombre du genre dans cette brochure. De même encore, celle du port de Québec, aux premiers jours de l'hiver, est magnifique et donne une bonne idée des facilités de quaiage que ce port offre aux navires, puisque près d'une vingtaine de gros transatlantiques peuvent y prendre un chargement à la fois. Cette photographie ne montre pas, toutefois, nos immenses élévateurs à grain, qui peuvent loger 4,000,000 de boisseaux de blé.

Bref, cette brochure est de nature à mieux faire connaître Québec et à lui attirer un plus grand nombre de touristes, d'année en année. Nous félicitons son honneur le Maire et le conseil de ville de Québec de l'heureuse initiative prise par eux depuis deux ans à ce sujet et nous leur demandons de bien vouloir non seulement continuer la publication de cette brochure, mais de l'augmenter surtout en photogravures et de décider plus à bonne heure, chaque année, sa publication, afin que ce travail puisse se faire plus lentement, permettant ainsi à ses deux auteurs de coordonner un peu mieux leur matière, car, sur certains points, l'accord n'est pas parfait entre les deux. De plus, l'on pourrait éviter des répétitions inutiles, et de couvrir, chacun, le même terrain, sur plusieurs sujets.

Le vieux proverbe français est toujours vrai: "Vite et bien vont rarement ensemble". Cette brochure a été faite à la vapeur et l'on ne peut reprocher à ses auteurs les quelques petites taches qui en ternissent l'éclat, mais, pour la bonne renommée de la ville de Québec, il ne faudrait pas qu'un travail du genre donnât prise à certains critiques malveillants.

G.-E. M.

Superstitions d'Editeurs. — Tel d'entre eux, assure-t-on, ne mettra jamais un volume en vente le vendredi; tel autre évitera que le nombre des pages de ses livres soit multiple de 13; tel autre accorde une indulgence toute spéciale aux manuscrits dont la couverture est verte; tel autre encore aime à trouver dans les titres des oeuvres qu'il édite un compte impair de lettres.

Les éditeurs anglais ont une prévention marquée contre le 15 avril. Pour eux, cette date est fatidique; elle est synonyme d'échec complet, et cette superstition est, paraît-il, consécutive à plusieurs incendies. Le 15 avril 1878, la grande maison d'édition Thomas Nelson et fils, d'Edimbourg, fut entièrement consumée. L'année suivante, toujours un 15 avril, ce fut une importance librairie de Londres qui brûla. Le 15 avril 1883, autre grosse entreprise d'éditions qui flambe à son tour: celle de Kegan Paul. Il n'en fallait pas davantage pour faire du 15 avril une date funeste.

Le Problème de la Terre — Problème Féminin (1)

Queques-uns de nos lecteurs se rappellent peut-être qu'en 1923, dans le numéro de novembre du "Terroir", nous avons publié une courte étude intitulée "Conflit d'Ames Paysannes."

Ce n'est pas d'aujourd'hui que des économistes, dans tous les pays du monde, cherchent une solution aux différents problèmes qui surgissent à la campagne, que l'on déserte de plus en plus. Il y a déjà plusieurs années, René Bazin, académicien distingué, écrivait un roman à ce sujet, intitulé "La Terre qui Meurt". C'est encore devant cet exode que M. Damase Potvin lançait son premier roman, il y a déjà près d'un quart de siècle, roman qu'il intitulait "Restons Chez Nous". Que d'écrivains, depuis quelques années, ont exercé leur plume sur cette question, et il semble bien que le moment soit propice pour en étudier les divers aspects, au moment où le département de l'Agriculture, à Québec, entre sous la direction d'un nouveau ministre, lequel a élaboré un programme apparemment complet et de nature à jeter de l'espoir dans l'esprit de tous ceux qui croient que c'est toujours la terre qui "ne produit pas seulement du blé et du vin, mais des hommes". Notre terre québécoise ne produit pas de vin, mais, par contre, elle donne non seulement de nombreuses denrées alimentaires nécessaires à la subsistance du corps, mais c'est de son sein que sortent les hommes les mieux charpentés, comme aussi les plus brillants et qui, par conséquent, font le plus honneur à la race.

Dans l'article dont il est parlé ci-dessus et paru dans le "Terroir", en 1923, l'un de nos collaborateurs réguliers, M. G.-E. Marquis, rappelait que les garçons et les filles, à la campagne, ne reçoivent pas une formation identique, et c'est pourquoi il arrive trop souvent que les jeunes filles ne sont pas disposées à épouser un "habitant", étant donné que la plupart des garçons, outre qu'ils n'ont pas d'instruction, sont restés plus ou moins rustaude et incapables de comprendre une âme aussi délicate que celle des jeunes filles formées dans nos couvents.

L'on trouvera, ci-après, une étude détachée des "Dossiers de l'Action Populaire", paraissant deux fois par mois, en France. Cette étude, intitulée le "Problème de la Terre — Problème Féminin", s'applique, dans une large mesure, aux conditions que l'on trouve chez nous. Que l'on change, ici et là, quelques détails, et l'on verra que les problèmes féminins qui existent en France ressemblent comme un frère jumeau aux nôtres, bien que, là-bas, les conditions économiques ne soient pas tout à fait les mêmes qu'ici et que, dans un pays qui n'a pas plus d'un tiers de la superficie de notre province, vivent 40,000,000 d'habitants, en comparaison de moins de 3,000,000 chez nous. Ici comme là-bas, à chaque recensement décennal, l'on constate que la proportion de la population urbaine augmente pendant que la population rurale diminue.

(1) Conférence donnée par le P. de Ganay à l'assemblée des dames de la Société des Agriculteurs de France, 19-3-29.

Chez nous, la grande industrie presque uniquement se développe et seules quelques régions trop éparses peuvent en profiter. Il resterait à créer la petite industrie locale où l'on emploierait les produits indigènes que l'on rencontre dans chaque région. Espérons que cette question de la petite industrie recevra, avant longtemps, l'attention qu'elle mérite et que l'on verra une grande "Commission Centrale de la Petite Industrie" nommée, et chargée elle-même de voir à la création, dans chaque localité, d'une sous-commission qui aurait pour mission d'étudier les conditions locales et de faire connaître les petites industries qui auraient une chance de réussir à un endroit plutôt qu'à un autre. De l'ensemble de suggestions reçues par la "Commission Centrale", pourrait jaillir un rapport de la plus haute importance et sur lequel le Gouvernement s'appuierait pour aider à l'organisation et au maintien de petites industries.

En attendant la solution de ce problème, nous conseillons à nos lecteurs de lire attentivement "Le Problème de la Terre — Problème Féminin", que nous reproduisons ci-après.

Le problème de la terre? Ne faudrait-il pas dire les problèmes de la terre?

Laissons celui de ses origines aux cosmologues et aux cosmographes; celui de sa formation aux géologues et aux géographes. Parmi ces derniers, ceux qui, récemment, nous ont révélé la géographie humaine, nous amèneraient à ce problème de la terre qui, depuis l'apparition de l'humanité, est l'aménagement par l'homme de la tente de son passage. Son corps, né de la terre, doit retourner à la terre et en attendant y vivre et en vivre. C'est le problème des subsistances, comme dit Malthus, celui du pain que nous demandons chaque jour pour chaque jour, et c'est notre première demande, parce que l'homme ne se nourrit pas seulement, mais d'abord de pain.

La France appauvrie ne peut pas, comme les pays riches, toujours acheter au dehors: il ne lui reste que la ressource de vivre sur son fonds et de produire.

Mais est-ce le tout du problème de la terre? Courte vue que de l'étriquer ainsi. D'un mot M. Romier (2) lui rend ses vraies proportions. "Quoique certains économistes voient dans l'agriculture une profession subordonnée et appelée à être remplacée par l'industrie, elle doit prendre conscience de sa valeur sociale, car elle ne produit pas seulement du blé et du vin, mais des hommes." C'est, traduite par un sociologue, la pensée du vieux Virgile: "La terre, mère des moissons, mère des héros."

La terre fait l'homme. Et non seulement la réserve en nombre du matériel humain est là, gardant à sa race la santé physique, la fécondité et la durée, mais lui gardant aussi sa pleine valeur humaine qualitative et spirituelle.

(2) (34e assemblée générale du Sud-Est, 25-11-28.)

Notre histoire nous le prouve, c'est bien notre terre de France surtout qui a sculpté notre race, et spécifié le meilleur de l'âme française (3).

Or, notre terre de France, mère des moissons, mère des hommes, voit dangereusement fléchir cette double puissance génératrice. Depuis 1914, le prix de la terre en valeur-or a baissé de moitié, et près d'un million d'hectares sont retournés à l'inculture totale. Crise agricole et crise agraire, mais d'abord crise agraire : c'est-à-dire crise de population, et ensuite seulement crise de production (4). Ce n'est pas la terre qui a manqué à l'homme, c'est l'homme le premier qui a manqué à la terre. *La terre est jalouse* (5), disent les paysans, elle se refuse à l'homme si le premier il lui fut infidèle. En 75 ans, la proportion de la population agricole par rapport à la population totale est passée de 75 à 33%. D'autres facteurs interviennent sans doute, mais la vraie raison est là, prouvant une fois de plus que *la vraie richesse c'est l'homme*, comme disait Bossuet. La "terre de personne", les combattants l'ont vue quatre ans entre les lignes de fils de fer. Sans l'homme, la terre retourne à la malédiction originelle : elle ne produit plus que des ronces et des épines.

C'est vrai que la terre fait l'homme, comme aussi que l'homme fait la terre. Mais n'est-ce pas dire alors que le problème de la terre, c'est le problème de l'homme; pourquoi prétendre qu'il est le problème de la femme?...

* * * *

L'homme fait la terre, mais qui fait l'homme? la femme. De par la fécondité de son corps elle fait le nombre et la force physique donc le pouvoir, de par la fécondité de son cœur, elle fait la valeur morale, donc le vouloir de l'homme. Les vieilles mythologies nous l'indiquent : la déesse Terre est la mère des hommes. Cette double maternité est nécessaire, de la terre et de la femme, pour donner et garder la vie de l'humanité. Et si notre agriculture actuelle nous paraît comme atteinte d'hémophilie, n'est-il pas symbolique ce fait que c'est par les femmes que cette maladie se transmet? Bien plus : le problème de la terre est le problème de l'homme, non du vagabond ou du nomade cependant, même pas du pasteur, mais de celui qui demeure et a une demeure, qui a une maison et est une ménie (c'est-à-dire en même temps permanence, maison, foyer et famille), qui est un permanent et un manant. (Je prends ce beau mot dans sa noblesse originelle; il a dérogé, peu importe.)

Le problème de la terre est le problème de la maison, du foyer stable, de la permanence de l'exploitation familiale; Caziot le rappelait à la Semaine so-

(3) L'article-programme de la jeune Revue d'économie rurale donne cette heureuse et dense formule : "La France est historiquement une terre, et le Français socialement un paysan. C'est le fond du pays et des hommes."—Comparons avec l'immense Ouest américain presque exclusivement agricole : il peut bien avoir des fermiers, il n'a pas de paysans.

(4) Deux articles des Dossiers l'ont esquissé : *L'urgence actuelle de l'apostolat rural*. (Mai 1928.)

(5) Quelle saveur de terroir et quel sens profond dans ces expressions! Un vieux terrien bourguignon me disait avoir entendu cette exclamation : "Faut-il l'avoir dans le sang, cette coquine, pour, malgré tout, lui rester fidèle!" N'est-ce pas l'écho de cet inéluctable rappelé par l'Evangile : Ils seront deux dans une même chair?

ciale de 1924. Ajoutons : il est le problème de l'exploitation familiale *par la famille nombreuse* (6). Et n'est-ce pas un problème féminin? L'homme fait la terre, soit; mais le dicton paysan dit vrai : *La femme fait la ferme*. Il faudrait, d'après Fénelon et la Bible (7), le compléter ainsi : La femme fait et défait la ferme (8), c'est-à-dire la "demeure" du terrien, nécessaire à la terre.

Dans nos villes tentaculaires, allez voir cette crise de logement et, pour y remédier sans y suffire, cette fièvre de bâtir, qu'est-ce qui fait s'élever ces maisons? Le vouloir des femmes. Voyez ensuite nos villages abandonnés, et, bien loin, du front, ces régions dévastées (9), qui est-ce qui a fait désertifier ces maisons qui s'effondrent? Le vouloir des femmes, ce vouloir devant lequel celui des hommes s'est toujours révélé irrémédiablement impuissant.

Le paysan, c'est l'homme de son pays, le beau mot : il est si vrai! Le paysan, c'est l'homme de sa payse aussi. Et si sa payse quitte le pays, il la suivra. "*L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme*" dit l'Evangile; le paysan quittera son pays et sa terre et s'attachera à sa payse (10).

Que de jeunes anciens combattants qui auraient voulu faire de leur retour de la guerre, le retour à la terre! ils n'ont pas pu : "Pas moyen de me marier." Je l'ai entendue, cette réflexion, combien de fois, à tous les points cardinaux de notre terre de France (11).

On fait grief, je le sais, à nos jeunes hommes de ne plus vouloir être paysans et de n'aspirer qu'à un poste de gendarme, d'employé ou de cheminot. Ne serait-il pas plus exact de dire que ce sont nos jeunes filles d'abord qui veulent être femmes de gendarme,

(6) Le néo-malthusianisme est un non-sens économique, pour l'exploitant agricole surtout. Certains commencent à s'en rendre compte. "Celui-là, avec les enfants qu'il a, il se tirera toujours d'affaire", j'ai entendu cette remarque d'un paysan. Un autre, grand chrétien de mes amis, me racontait sa vie : "Quand je me suis marié, je n'avais que mes bras. Les premières années furent très dures. Au troisième enfant, découragé, j'ai voulu risquer ma chance et partir au Canada. Ma femme m'a dit : Patience encore, ayons confiance. J'ai tenu, j'ai élevé 8 enfants. Maintenant c'est l'aisance."

(7) "Les femmes font et défont les maisons." (Fénelon.)

"La femme sage bâtit sa maison, la femme insensée la renverse de ses propres mains." (Proc., XIV, I.)

(8) La ferme, le clos, la closerie, le court, c'est ce qui enferme et enclôt son foyer, le stabilise et le garde.

La toponymie de nos villages multiplie ces souvenirs, perpétue et inscrit sur notre sol cette leçon sociale.

(9) Cf. L'enquête avec documents photographiques de l'illustration, 20 janvier 1929 et suivants.

(10) Un instituteur analyse ainsi ce fait social :

"On a dit fort injustement que le service militaire déracine le jeune paysan. Non certes." (Cette négation est trop absolue. Le service militaire a son influence, mais passons.) "Si celui-ci (ce jeune paysan) avait la certitude de fonder une famille au village, s'il y était attiré par une amie d'enfance, s'il ne trouvait pas à la ville celle qui a déjà déserté la terre, il reviendrait toujours vers la payse qui représente les souvenirs les plus naïfs, les plus doux, les plus attachants." (Dans la revue *L'Ecole et la Vie*, 5-1-29.)

(11) Il y a 7 ou 8 ans, à une Semaine rurale, dans l'Est, je rappelais à ces jeunes hommes leurs raisons de rester fidèles à la terre. Un d'eux se lève : "Mais mon Père, ce n'est pas à nous qu'il est le plus pressé de dire tout cela, allez donc un peu le dire à nos fiancées et à nos jeunes femmes." (Tonnerre d'applaudissements.) Je leur ai promis de le faire, et depuis j'ai essayé de tenir ma promesse.

d'employé ou de cheminot? Et puis, il n'y a pas seulement la question préalable, avant le mariage. Certaines pour se marier font semblant de céder, mais bientôt commence un siège en règle : récriminations, insinuations, attaques brusquées, infiltration, ou enveloppement, tout y passe. Alors le jeune mari, que voulez-vous qu'il fasse? il faut qu'il cède et suive... puisqu'il est le chef. — Et il faut le dire, trop souvent fiancée ou jeune femme n'ont fait que subir l'influence de leur mère (12) : à une génération ou à une autre nous retrouvons bien le problème féminin.

Si après avoir rendu aux jeunes gens les deux choses nécessaires, le pouvoir et le vouloir rester, un travail analogue n'est pas entrepris auprès de la jeunesse féminine, le résultat sera néant.

* * * *

Analysons un peu les motifs et les mobiles, chez la jeunesse féminine, de ce pouvoir et de ce vouloir rester.

Beaucoup de femmes ne veulent plus rester à la terre : simplement parce qu'elles ne veulent pas, ou parce qu'elles ne peuvent pas? Ce non-vouloir féminin n'a-t-il que des causes psychologiques et morales, ou des causes d'ordre économique?

Je ne suis pas de ceux bien sûr pour qui la question sociale (ou une question sociale, comme celle de la désertion féminine des campagnes) n'est qu'une question économique, mais je ne suis pas non plus de ceux pour qui elle n'est qu'une question morale.

Les deux facteurs interviennent, tour à tour cause et conséquence, pour accélérer le mobile.

Oui, bien des petites alouettes se laissent prendre au miroir des villes. (L'homme suit la femme qu'attire le miroir : vieille histoire.) Là est la lumière et le mouvement, le voir et le être vue, le paraître qui console du ne pas être, — parfois, hélas! là est la vie plus libre, où tout semble permis, parce que rien ne se sait ou au moins s'oublie si vite. Du haut en bas de l'échelle sociale terrienne, ne voyons-nous pas du reste jouer l'attraction des mêmes prestiges, qu'il s'agisse de l'absentéisme de la châtelaine ou de l'exode à l'usine de la fille de basse-cour (13)?

(12) Il y a plaintes et regrets, manifestés devant les enfants. Il y a, plus persuasive encore, la leçon de choses incessante de certaines éducations. Combien à la campagne de vieilles mamans qui se tuent de travail, pour l'éviter à leurs grandes filles, ne pas risquer de leur abîmer les mains ou la taille et leur permettre de jouer à la demoiselle! C'est en plus l'argent de poche et les toilettes avec le caprice comme règle, et enfin le pensionnat citadin. On y tapote du piano, brode des lingeeries de luxe, en faisant dans de la toile des petits trous dont on recoud le bord! Programmes de pension et amies de pension achèvent de déclasser ces enfants, de leur faire mépriser la vie de leurs parents — parfois leurs parents eux-mêmes; — en tous cas, elles n'ont en rien été préparées à la vie qui les attend.

(13) L'aspect moral des problèmes sociaux les pose toujours identiques, quant au fond, devant toutes les classes de la société. Combien de châtelaines qui se lamentent de cette désaffection de la vie rurale, qui elles-mêmes ne consentent à y vivre que quelques mois de l'année, à condition encore d'y insérer quelques stations à la mode (mer ou montagne)! Le reste du temps il n'y a que Paris, où on s'entasse dans des taudis, capitonnés de tout le confort moderne soit, mais en comparaison de la vieille maison des champs laissée déserte, des taudis où il ne faut pas seulement voir la réception (comme disent les architectes), mais les chambres d'habitation. — Nous sommes portés à faire l'examen de conscience du voisin, à battre la

Bien sûr l'argument psychologique intervient, plus efficacement peut-être sur la mentalité féminine, que sur la mentalité masculine, plus influencée elle par les arguments d'ordre économique. — Mais tout de même, il est un fait : pour ceux et celles qui vraiment ont vécu de la terre, le départ est presque toujours un déchirement, révélant de bien mystérieuses adhérences et leurs profondes racines. Ce n'est pas un mot, mais une réalité, que le mal du pays; c'est le mal du paysan, comme celui de la paysse.

* * * *

Lorsqu'on parle de l'exode rural, problème féminin, on croit avoir tout dit quand on a parlé de la fascination du cinéma ou de celle de l'artiste capillaire qui détient les secrets de l'ondulation indéfrisable : c'est par trop simpliste, et ne sous-estimons pas à ce point nos jeunes rurales. Il y a pour la femme d'intérieur, la ménagère, une autre fascination qui est de tous les instants celle-là, la fascination du robinet d'eau, du robinet de gaz, du bouton électrique. Le dernier parvient de plus en plus jusqu'à la main de nos plus lointaines fermières, tant mieux. Mais la question de l'eau et du feu hantait déjà la ménagère de Neanderthal! Le puits est loin, parfois profond, les seaux sont lourds... Elles sont bien poétiques les bourrées de nos aïeules, mais c'est sale, encombrant, ça ne prend pas, ça rotit d'un côté et laisse glacé le reste de la pièce..., etc... Il y a les conditions de vie et de logement, restées les mêmes depuis près de 300 ans peut-être, alors que de nouvelles sont partout et par tous exigées (14). Il y a le travail exécuté (15) aggravé par le manque de main-d'oeuvre, moins rationalisé (16) encore pour la femme que pour l'homme, donc plus lourd et moins rémunérateur.

Nous sommes ici en plein dans l'économique, et son

(14) Quelle est la ménagère de moyenne bourgeoisie qui, dans sa villa de Chatou, se contenterait actuellement du somptueux inconfort des plus authentiques demeures seigneuriales d'il y a encore 60 ans!

(15) Dans une paroisse des régions dévastées, une jeune femme dut aider son mari sans main-d'oeuvre au dur travail de la moisson. Elle attendait un bébé : un accident grave survint, elle est restée couchée près de deux ans. Depuis me dit le curé, par une de mes jeunes femmes n'ose avoir un enfant, et mes jeunes filles ont peur de se marier. — Autre fait : j'ai visité pendant une Semaine rurale une belle exploitation tenue par une famille nombreuse. Une grande jeune fille de 18 ou 20 ans était là. Savez-vous son règlement de travail? Coucher à 10 h., lever à 4 h. ½, soit 6 h. ½ de sommeil : moins qu'une Carmélite! Ceci à la saison où les citadins disent que les paysans n'ont rien à faire.

(16) Le cultivateur sait de plus en plus pour son travail compenser par le machinisme la pénurie de main-d'oeuvre. Insouciance ou égoïsme masculin (c'est si souvent la même chose), il n'a pas su faire de même pour le travail des femmes dans l'exploitation. Quand je fais cette remarque dans les S. R. féminines, il y a immanquablement approbation et applaudissements sur tous les bancs. Aussi je répète aux jeunes gens : le plus beau cadeau que vous puissiez faire à votre fiancée ce n'est pas une armoire à glace, mais d'installer un robinet d'eau sur l'évier, à la laiterie et dans les étables. Je sais bien que cela rentre dans la pauvre catégorie des cadeaux utiles, peu appréciés par la jeunesse. Il lui semble plus facile de se passer quelquefois du nécessaire que toujours du superflu. C'est vrai, mais tout de même....

coulpe sur la poitrine du prochain, en disant *tua culpa*. — Ici je ne parle pas de celles qui suivent leur mari à la ville, mais de celles qui l'y précèdent, l'y attirent et l'y fixent.

fait brutal devant lequel nos descriptions les plus bucoliques et nos plus émouvants appels font figure de dérision. Si le pouvoir rester selon l'humain possible n'est pas restauré, le vouloir rester le plus vaincu devra céder (17).

R. Bazin remarque que la jeune femme en face de cette vie rurale qui lui est offerte se demande si elle est châtelaine: "Que puis-je ici faire de ma vie?" Fermière, elle se posera cette même question, qui alors inclura cette autre: "Comment puis-je ici gagner ma vie?"

Il est primordial que le travail agricole de la femme soit moins dur, et pour cela qu'il reste strictement un travail féminin: par là j'entends qu'il se cantonne dans les petits élevages, les petites cultures et l'étable. L'homme est habitué à demander pour son propre travail un appoint de main-d'oeuvre féminine, appoint non qualifié, et à bon marché, mais de médiocre rendement. Il sera le premier à y renoncer, s'il a la preuve que le travail féminin de la femme paie davantage. Ce résultat ne sera obtenu que si la femme est professionnellement plus instruite de ce que peut être un travail par ailleurs mieux adapté à ses forces et à ses qualités d'ordre, de précision et de soin (18).

Ce rendement supérieur de son travail, la fermière française doit savoir pour l'obtenir. Une comp-

(17) En prenant son commandement en 1917, Pétain savait que son plus urgent devoir était de veiller au moral de ses armées et qu'une crise de confiance était plus grave encore qu'une crise de matériel. Mais le même répliquait un jour à certains qui préconisaient trop exclusivement l'esprit d'offensive et l'ascendant moral: "On ne prend pas de l'ascendant sur des fils de fer." Non, on ne prend pas de l'ascendant moral sur les lois d'airain des faits économiques.

(18) Les pays où l'agriculture est plus évoluée, parce que l'enseignement agricole y est plus poussé, ont obtenu ce résultat. L'homme fait un travail d'homme, et la femme de femme. Première condition de travail normalisé, donc rémunérateur.

A un congrès de directrices d'oeuvres rurales à Dijon, une religieuse suisse, directrice d'une école ménagère agricole, me disait: "En Suisse nous n'avons pas cette difficulté. Jamais une femme ne fera un travail d'homme. Même la traite est réservée aux vachers."

J'ai vu en Flandre, même dans les toutes petites exploitations, les fermières au travail dans leur laiterie, nette comme la salle d'opération d'une clinique, pas seulement propre, aseptique: une pimpante petite infirmière de la Croix-Rouge n'y aurait pas été déplacée. Là-bas le diction est admis: **La fermière paie la ferme**, par le profit de son travail à elle. (Gros élevages, grande culture, que l'homme se réserve, sont le profit net de la famille.)

Un article des **Dossiers** (10 février 29), **Ce qui a été fait pour la formation d'une élite rurale féminine**, donnait quelques chiffres indiquant ce que le Boerenbond avait fait pour l'enseignement agricole féminin.

Un autre exemple où il y a en plus un effort d'organisation des débouchés.

En 1913, la Belgique comptait 12 millions de poules au rendement annuel moyen de 85 oeufs. En 1919, le parquet belge était tombé à 4 millions. En 1928, il est remonté à 24 millions au rendement de 105 oeufs. Soit 2 milliards $\frac{1}{2}$ d'oeufs (en augmentation sur 1913 de 1 milliard $\frac{1}{2}$), représentant 2 milliards de francs. (Comme repère, rappelons que la production de la houille belge représente 3 milliards.)

Cela suppose production intensive, standarisation des oeufs, label coopératif, vente coopérative contrôlée, organisation des transports rapides. Les oeufs belges sont en train de concurrencer les hollandais et les danois sur le marché anglais. (D'après "le Paysan", organe du Boerenbond, 10 mars 29.)

Pour l'organisation en France de la production agricole féminine, et de ses débouchés, qu'y a-t-il de fait?

tabilité moins empirique lui fera savoir ce sur quoi elle perd, ce sur quoi elle gagne, et lui permettra de le prouver à son mari (19).

Combien de notions essentielles lui révélera de plus cette comptabilité: à distinguer rémunération réelle et rémunération nominale (20), à distinguer argent et richesse (21) à reconnaître comme ménagère la supériorité économique du ménager agricole sur le ménager urbain. Celui-ci a le souci d'acheter le mieux possible, celui-là le souci d'acheter le moins possible.

Ce travail ainsi intelligemment conduit, restant féminin selon ses forces et ses goûts, la fermière bien vite le trouvera intéressant, intéressant quant à l'intérêt budgétaire, et quant à l'intérêt humain: elle s'y intéressera.

Cette vie qui ne lui sera qu'un élargissement de ses tâches ménagères, autour d'un foyer à embellir et à égayer, aura tôt fait de prendre le meilleur de son coeur, rassuré qu'elle est d'y faire quelque chose de sa vie, et d'y pouvoir gagner sa vie (22).

Toute cette transformation économique grâce à la science agricole et ménagère est nécessaire, est-elle suffisante? Restaurer le vouloir est de plus indispensable, parce que le problème de la terre est aussi un problème de conscience, le problème de l'âme féminine paysanne. Il y a des choses à lui dire et redire, des convictions et des confiances à restaurer en elle. Les austérités de la vie agricole sont de l'ordre visible, trop visible: ses avantages sont de l'ordre des choses cachées, des réalités spirituelles surtout. Apprendre à préférer celles-ci, c'est toute une philosophie chrétienne de la vie, à apprendre ou à réapprendre (23).

Oui, les sacrifices dans la vie rurale sont réels, les méconnaître ne serait pas loyal et enlèverait tout crédit à ce que l'on pourrait dire. Mais les compensa-

(19) La comptabilité en agriculture, on le sait, est le cauchemar des économistes. Un minimum y reste nécessaire, à la femme surtout pour son mari et pour elle-même. Combien de fermières travaillent et beaucoup, mais à perte et sans le savoir. Il faut si peu de chose pour qu'un beurre ne soit pas marchand, qu'une basse-cour mange de l'argent, etc... Une brochure a paru il y a quelques années: **Agriculteur, défends-toi avec tes comptes**. Il en faudrait une autre: **Fermière, défends-toi avec tes comptes; défends-toi contre le travail masculin avec tes comptes**.

(20) Comme on distingue salaire réel et salaire nominal. Pour ne l'avoir pas su, combien désertent la terre!

(21) Même au point de vue économique, il est d'autre richesse, d'autre capital que l'argent. La terre est un capital, le cheptel (mort ou vif) est un capital (c'est le même mot). Le crédit aussi, comme la santé, la science technique, la valeur professionnelle du travailleur. Si à la terre il y a moins d'argent, il y a souvent plus de richesse. Montrons donc en ville la vie souvent gênée, en escarpins à talons hauts, et aux champs l'aisance en sabots: c'est la revanche du bas de laine sur le bas de soie... ou de simili-soie.

(22) A la génération qui monte d'équiper à neuf l'usine agricole, de transformer, par l'habitation rurale d'abord, tout l'habitat rural. (Electricité, téléphone, T. S. F., transports, chemins ruraux, génie rural, artisanat rural, etc...) Multiples tâches où, dans nos municipes ruraux, les femmes auront sous peu leur mot à dire.

(23) Toute vie (végétale, animale, intellectuelle, morale, surnaturelle) se nourrit de choix incessants, c'est-à-dire en même temps de préférences et de sacrifices. Le sacrifice n'est que l'envers d'une préférence, et celle-ci l'endroit d'un sacrifice. Je n'aime pas ceux qui ne voient ou ne montrent jamais les tapisseries qu'à l'envers.

tions existent qu'il faut faire voir, pour qu'elles deviennent décisives.

La raison la plus prenante sur ces coeurs d'enfants, ces coeurs de femmes déjà et de mères, c'est la sécurité plus grande dans la vie agricole de leur bonheur familial, qui est fait de la santé physique et morale des siens.

Le travail urbain (celui de l'ouvrier, employé, fonctionnaire) ignore et, partant, risque plus ou moins de disloquer la famille, en séparant le mari de la femme, les parents des enfants, qu'ils n'élèvent plus mais font élever. Dans la vie agricole, le même intérêt matériel du travail en commun sur le même sol dont tous ont vécu, vivent ou vivront, enchaîne les vies (24). La solitude même y sert: cette solitude de la vie agricole, qui pèse si lourd aux femmes surtout, ne sera plus subie mais acceptée et préférée par celles qui y verront une sauvegarde. Oui, la femme fait la ferme, la femme paie la ferme parfois, mais aussi la ferme, l'enclos, l'écart, garde le foyer et protège ainsi le bonheur de la femme (25).

On peut dire: les raisons *psychologiques* qui font désertir la femme sont, le plus souvent, de l'ordre plaisir. — Celles qui le plus efficacement peuvent faire rester la femme sont de l'ordre bonheur; et le grand danger du plaisir est d'arriver à faire croire qu'on peut se passer du bonheur. Mais il s'agit de savoir s'il est plus vrai de sacrifier le bonheur au plaisir ou le plaisir au bonheur.

C'est bien une philosophie chrétienne de la vie à restaurer; et en réaction avec bien des appels que renvoient à notre jeunesse féminine les échos de la vie moderne. Rendre ainsi à la femme les raisons de rester à la terre, est bien ce que j'appelle restaurer en elle le vouloir. Elles y puiseront confiance et courage, mais fierté aussi. — Et dominer le respect humain est plus encore affaire de fierté que de courage (26).

Est-ce un leurre que d'y tendre? Les faits prouvent le contraire: elle commence à lever cette jeune élite féminine (à *trésir*, comme on dit en Bourgogne) qui, en conscience et en fierté, se met en face de la vie terrienne et se prend à en réestimer les valeurs. Ces jeunes veulent, pas seulement embellir intellec-

(24) Dans quelle profession se révèle, comme en agriculture, cette collaboration du mari et de la femme, jusqu'à l'union des intelligences par le conseil et la prévoyance mutuelle? Proposez une affaire à un paysan; bien souvent il répondra: "Faudra voir." Traduisez: "Faudra que j'en parle à la bourgeoise."

(25) Celles qui désertent le foyer ne font-elles pas, elles aussi, un sacrifice en risquant cette sauvegarde? Des dangers guettent à la ville la santé physique et morale de leurs maris et de leurs enfants, dangers qui risquent de pervertir chez eux les idées et les moeurs: le bonheur des femmes et des mères en fait souvent tous les frais. — Oui, à la campagne, il y a la solitude, mais dans le cadre naturel de la parenté et de la paroisse. En ville, il y a, dans la promiscuité bruyante, l'isolement anonyme et l'isolement les uns des autres pour les membres d'un même foyer. Aux champs la solitude sans l'isolement; à la ville l'isolement sans la solitude. Qui a peur de celle-ci, n'aime pas encore ou n'aime plus: elle est un besoin à qui aime, il la cherche ou se la crée. Les aimants de l'amour divin disent: Ma cellule et mon Dieu; ceux de l'amour humain: Une chaumière et un coeur.

(26) Ce respect humain d'être paysanne, là est peut-être le mal le plus profond (d'être paysanne ou d'être provinciale, même faiblesse de même origine du haut en bas de l'échelle sociale terrienne). C'est la conséquence d'un manque d'égard. Qui donc a dit que la question sociale était une question d'égard? — Apprenons aux autres à respecter, et à nos terriennes le vrai courage par la fierté.

tuellement et moralement les alentours de leur vie professionnelle, mais s'élever par elle, et assurer en elle leur plus bel idéal (27).

Problème d'âme, de formation chrétienne intégrale, c'est sûr; mais dans cet apostolat qui doit être agricole et pas seulement rural, n'oublions jamais cette lente préparation économique et sociale qui seule rendra à ces jeunes de pouvoir rester. Par de pouvoir sans savoir.

D'où l'urgence de toujours mener de front cette triple formation: *familiale, ménagère et agricole* (28). A ce prix, la terre et la femme continueront encore pour notre France chrétienne leurs communes et nécessaires maternités.

(27) Ainsi cette résolution qui ne trompe pas: "D'abord je n'épouserai jamais qu'un cultivateur." Je l'ai entendue plusieurs fois. Et à la Commission des S. R. plusieurs reconnaissaient l'avoir entendue de même.

(28) Cf.: "Ce qui a été fait pour la formation d'une élite rurale féminine." (Dossiers, 10-2-29.)

Joyeux passe-temps du foyer

Bloch, agent d'assurances, cause avec M. Blum.

—Mais voyons, Blum, je ne te comprends pas. Une toute petite somme chaque année, et te voilà assuré contre les accidents.

—Je ne dis pas, mais...

—Enfin, écoute. Suppose que tu te brise une jambe: tu touches mille dollars. Suppose que c'est un bras: tu touches deux mille dollars. Et si tu as le bonheur de te briser bras et jambes, mais mon vieux Blum, te voilà riche!

* * * *

—Si tu crois que tu iras au Ciel après ta mort, tu te trompes.

—Et moi, je te dis que j'irai.

—Et comment feras-tu?

—Oh, c'est simple. Quand j'arriverai à la porte du paradis, je la pousserai, je regarderai, et je la refermerai. Puis je la pousserai encore et la refermerai encore. Puis je la pousserai et la refermerai et ainsi de suite. Alors l'ange portier en aura assez et me criera: "Entrez ou sortez". Alors j'entrerai.

* * * *

Pour faire une surprise à sa jeune femme, un homme lui envoie un perroquet. Lorsqu'il rentre, il s'informe de la bête.

—Que veux-tu que j'en aie fait? Je l'ai fait rôti pour toi!

—Ah, quel dommage, un oiseau qui savait parler!

—Il savait parler? Que ne l'a-t-il dit?

* * * *

Pendant la guerre, deux soldats dans l'armée russe, causent ensemble:

—Dis donc, Ivan, qu'est-ce que tu fais ici?

—Moi, je suis célibataire et j'aime la guerre; alors, je me suis engagé.

—Et toi, Fédor?

—Moi j'ai une femme et j'aime la paix; alors, je me suis engagé.

* * * *

La mère. — Il y avait deux pommes sur le buffet, Bernard, comment se fait-il que je n'en trouve qu'une?

Bernard. — Parce que je n'ai pas vu l'autre, maman.

UN BAS DE LAINE

Alphonse DESILETS.

Cette expression de vieux terroir, qui date de plusieurs siècles, évoque les jours de vie simple, heureuse et tranquille, où nos aïeux ramassaient, le long de leur carrière, de quoi s'assurer une vieillesse paisible et de quoi établir leurs enfants dans l'aisance.

Je ne sais pas quelle observation, funeste au bonheur matériel et moral de notre époque, on s'est pris à ridiculiser des habitudes naïves, peut-être, mais bien plus sages, assurément, pour se livrer à d'imprévoyantes prodigalités.

Durant le premier quart de siècle que nous venons de traverser, pendant et depuis la guerre, les Canadiens ont appris à gagner rapidement des fortunes qui auraient suffi à asseoir notre agriculture et notre commerce sur des bases puissantes si seulement nous avions conservé le sens de l'économie.

Mais en même temps que nous recevions d'une main des salaires inaccoutumés ou que nous réalisions des revenus considérables, nous avons de l'autre main dilapidé ces ressources à l'aveuglette, à tel point que jamais, peut-être, nous ne nous sommes crus si pauvres qu'à présent. C'est que le bien acquis trop vite et trop facilement s'anéantit plus vite encore chez ceux qui ont oublié la pratique si raisonnable d'une administration prévoyante.

Ce qui s'impose à la bonne conduite d'une grande institution industrielle ou financière, s'impose également au succès d'une entreprise agricole domestique de moindre étendue. Pour que l'administration d'une terre, d'une maison, soit fructueuse et progressive, il faut que les dépenses soient proportionnées aux besoins des administrés et ne dépassent pas les rendements éventuels. Il faut que le matériel en usage soit conditionné selon les moyens du propriétaire. Il faut aussi que le train de vie soit modéré, et qu'une partie des revenus puisse être encaissée ou mise à profits pour les jours à venir. Car on n'a pas toute sa vie la même force de travail mental et physique, et quand les crises surviennent dans le cycle économique, il faut que les sept vaches grasses ne soient pas entièrement dévorées par les sept vaches maigres.

Les inventions modernes déclenchent un vent de folles dépenses contre lequel il est temps de s'arrebouter. Au risque de paraître trop sévère dans nos jugements, nous osons prétendre que l'automobile est une ruine pour nos cultivateurs; que le radio à la campagne fait plus de mal que de bien et qu'il contribuera bientôt à précipiter la désertation du foyer et de la terre; que la tricoteuse mécanique endette plus qu'elle ne rapporte à la famille, etc, etc. Et nous ajouterons que l'une des inconséquences les plus inconcevables de notre temps est celle où nous comptons, dans bien des paroisses de villes ou de campagnes, vingt fois plus de pianos que de baignoires dans les maisons de familles.

Soyons plus raisonnables. Laissons aux esprits faibles ces mirages du plaisir qui n'a rien de commun avec le bonheur véritable d'un foyer où président un homme et une femme de sens pratique.

Soyons économes, en nous accordant tout ce qui est utile au bien-être de la vie familiale, mais en rejetant les théories inconsidérées de ceux qui prêchent qu'il faut "être à la mode" c'est-à-dire dépenser tout son avoir, pour jouir de l'existence.

Nos "mères-grand" vous rediraient avec une douceur exquise cette leçon placide et suggestive du bas de laine.

La Bonne Fermière

La dernière édition de "LA BONNE FERMIERE", revue entièrement dévouée à la ménagère et à la fermière modèles, contient 40 pages de texte intéressant pour toutes mères de famille, éducatrices, jeunes fermières et ménagères. La direction fait une mise en garde au sujet des placements d'argent sollicités par des agences mal accréditées, et elle nous invite à garder nos biens de famille par motif d'économie et de prévoyance. Un bel article de M. Alphonse Desilets sur les leçons de la ruche et le travail des abeilles est reproduit d'un excellent ouvrage édité par les RR. SS. de la Congrégation Notre-Dame. Une belle étude, sur les raisons que nous avons de rester attachés à la terre et au foyer, est présentée par Mlle Berthe Parent du Cerele des Fermières de St-Guil-laume d'Upton, et une étude raisonnée de l'économie est faite par Mlle Albertine Blouin, institutrice. Un poème à la gloire de la fermière est signé par le Dr Nérée Beauchemin, doyen des poètes du terroir canadien. Puis M. Desilets motive nos raisons d'observer la loi civile et religieuse du dimanche. Un compte-rendu de la convention des déléguées des écoles ménagères régionales, à Montréal, en janvier dernier, est reproduit de "L'Enseignement primaire". De l'abbé Omer Valois dans "L'Action populaire" de Joliette, la revue rapporte une page de considérations solides sur la prévoyance et l'équilibre du budget familial. Enfin, la direction présente quelques mémoires sur l'embellissement des demeures, la protection des oiseaux, l'éducation des enfants et l'éducation familiale en général. De nombreux articles littéraires, des analyses bibliographiques, des nouvelles des activités des cercles de fermières, et le reste, remplissent cette édition, déjà si substantielle par ailleurs. Enfin on y trouve le programme de la convention agricole-ménagère qui se tiendra à Mont-Laurier à la fin de juin prochain.

Toutes les canadiennes-françaises devraient recevoir cette revue de la famille et de l'école, dont l'abonnement n'est que de 50 sous par année. On peut s'adresser à "LA BONNE FERMIERE" casier postal 19, Faubourg St-Jean, QUEBEC.

600,000 FRANCS PAR MOIS

Par J. DRAULT

(Suite de la dernière livraison)

—Avez-vous réfléchi d'abord que vous êtes bien plus âgé qu'elle?

—J'ai pensé que j'avais assez de dollars pour compenser la différence! répliqua Durant, redevenant Américain dès qu'une discussion s'entamait. Je découvrirai bien sa famille. Je suis tenace.

—Ecoutez, Monsieur Durand! Vous m'entraînez à vous parler de nouveau un peu sévèrement. La famille de cette employée — c'est une humble employée — est une famille de pauvres gens, mais de braves gens. Le vrai chef de cette famille, ce n'est point le père, c'est elle-même, c'est Mademoiselle...

—Geneviève? acheva Durand.

—Si vous voulez! répondit rapidement le prêtre. La tête, le cerveau, l'ange sauveur de cette pauvre famille, c'est elle-même. Sans elle, le père, la mère, les petits seraient morts de faim ou erreraient sur les routes, ou rouleraient de métiers en métiers bizarres, attestant la vérité profonde du vieux proverbe français: douze métiers, treize misères. Aide tutélaire de la Providence et mystères de l'atavisme ont fait surgir au sein de cette famille de paysans déracinés et flottant à la dérive sur l'océan parisien une femme de leur sang demeurée terrienne par ses qualités et ses défauts. Elle est autoritaire, ambitieuse, orgueilleuse, comme si elle avait du sang de vieux seigneur féodal dans les veines. Elle est têtue, travailleuse, économe. Elle est par elle-même un bourreau de travail. Elle aime l'argent et les affaires comme ses ancêtres ont dû aimer leurs terres et leur bétail. On est obligé, quand on s'intéresse à elle, de l'arracher à elle-même, de lui dire de reprendre haleine et de relever un peu vers le ciel une tête toujours courbée vers la glèbe...

—J'ai vu le petit entourage! fit Durand, soudain malicieux et comme sortant de l'extase où le plongeaient les paroles du prêtre parlant de son idole.

—Quel entourage? demanda l'abbé Loquin, ne comprenant pas.

—L'entourage au crayon...

—Au crayon?

—Au crayon bleu dans le petit livre...

—Ah! Dans l'*Imitation!* Oui, Monsieur. C'est moi. Peste! Vous avez exploré de fond en comble les objets trouvés...

—Je l'avoue! fit Durand qui se mit à rire, encouragé par la gaieté de son interlocuteur.

Celui-ci poursuivit:

—Elle veut arriver... A quoi?... A être riche. Sa foi catholique sincère et son orgueil, dans le sens noble de dignité de soi-même qu'il faut attacher à ce mot, la protègent, heureusement, contre l'enrichissement par n'importe quel moyen.

—Qu'elle parle! Riche! Elle peut l'être. Et tout de suite!... Et comme elle ne la sera jamais autant

par ses efforts de femme appointée et intéressée dans ses ventes.

—Je vous entends! Mais il n'est point dit, justement que le mariage soit le mode d'enrichissement qui lui plaise! Elle pourrait trouver que votre manière de l'épouser ressemble à un achat. Cette jeune femme mourrait de faim plutôt que de se vendre. Elle réussit par son indomptable volonté qui la rend dure aux autres comme à elle-même. La vie de la femme qui, à Paris, est obligée de travailler pour vivre est une chose infernale, le savez-vous? Surtout au début. Combien de malheureuses sont broyées dans cet engrenage de la vie moderne! Par le mot broyer, entendez tout, Monsieur! Et les pires des choses. Il est des maisons, dans les commerces de luxe, pour qui l'inconduite des employées et surtout des vendeuses équivaut à une bonne note. Plus elles vont aux courses, au théâtre, au dancing, dans les lieux où l'on s'amuse, mieux elles connaissent le ton, le goût des étrangères riches qui viennent s'amuser à Paris. Elles lancent dans ces milieux de corruption les robes, chapeaux et fourrures de leur maison; elles y racolent des clientes. Les oeuvres de préservation de l'ouvrière et de l'employée ont fort à faire. Elles sauvegardent un important noyau si l'on s'en réfère au nombre de ces jeunes filles et de ces jeunes femmes qui assistent à la messe de la chapelle qui est au siège de l'une de nos oeuvres, 9 rue Antoinette. Mais celles qui sont taillées pour résister à la contagion sont une minorité. Celles qui ont la force de résistance de Mlle Geneviève, on les compte! Et c'est une de celles-là que vous voulez tenter par la séduction d'une existence fastueuse!

—Et honorable!... Monsieur l'abbé...

—Je n'en doute pas.

—Eh bien! Alors?... Qu'est-ce qui vous inquiète pour elle?... Vous ne supposez pas, j'imagine, que j'agis par subterfuge, que je promets le mariage comme on promet du 50% sur les prospectus financiers

—Non!... Mais je ne vous connais point, après tout. Et qui me dit que vous vous connaissiez vous-même? Et qu'agissant avec les meilleures intentions du monde, au début, vous ne prépariez point, par le mirage d'une grande fortune, des désillusions à une jeune fille qui se trouve heureuse ainsi, qui réussit par elle-même et qui est une des rares que la vie parisienne ne boiera pas! Vous m'avez pris pour confident, et je vous en remercie... Mais je ne vous connais pas, elle ne vous connaît point et vous ne la connaissez point non plus... Le mieux serait d'en rester là...

—Non!... Car qui vous dit que ce n'est point le bonheur, avec la fortune, que je puis apporter à cette jeune fille que vous me dites ambitieuse, désireuse de monter? Qui vous dit que vous ne privez pas vos oeuvres d'une force énorme en leur donnant une protectrice aussi efficace que serait un jour la femme de l'associé de Peter Golden?

—Vous voyez loin et grand. Et vous essayez de m'acheter... C'est mal...

—Si je n'avais pas vu loin et grand, je ne serais jamais devenu ce que je suis! Je vaudrais des millions de dollars. J'ai valu autrefois un dollar tout juste!... Et encore!... Vous ne me connaissez pas, dites-vous. Voulez-vous me connaître en quelques mots?

—Vous arrivez de vous-même à la confession! dit le prêtre en souriant.

—Ce sera toujours un commencement, si vous avez quelques minutes à perdre. Le malheur est que vous ne vous intéressez guère à moi et ne semblez point désireux de vous y intéresser... Je suis comme un ennemi pour vous!

—Point!... protesta l'abbé Loquin. Loin de moi cette pensée!... Vous m'intéressez au contraire déjà beaucoup plus, non à cause de vos dollars, croyez-le, mais par l'originalité de votre conduite, par votre ténacité, par je ne sais quoi de bon et de chaleureux qui se dégage de votre froide enveloppe exotique.

—Merci!... fit Durand avec élan.

VIII

LA CONFESSION D'UN CHERCHEUR D'OR

Tout de suite, il narra :

—Je suis donc un Français de Paris, né d'un père commerçant, rue de Paradis. Ma mère est morte quand j'avais quatre ans. Mon père se remaria avec une femme qui ne m'aimait pas. Je n'ai connu que le lycée où j'étais interne, où j'ai fait de bonnes études, puis, j'ai commencé le Droit. Livré à moi-même, j'ai fait le bohème, j'ai voulu être poète, je me suis cru disciple de Verlaine et j'ai culotté des pipes au café. Puis, je me suis brouillé avec mon père qui m'a remis le solde de la succession de ma mère, soit 10,000 francs. Et je suis parti pour l'Amérique du Sud, à l'aventure, sans savoir ce que j'y ferais. J'ai mangé mes 10000 francs à Buenos-Ayres d'une façon stupide. Puis, je me suis mis en quête d'un travail. Dans ces pays, le préjugé bourgeois d'ici n'existe pas. Du jour au lendemain, je me suis trouvé l'égal, sans en souffrir autrement que physiquement, mais pas du tout moralement, des émigrants débarqués la veille de l'Europe. Je me vois encore logé dans ma première fonda ou auberge des faubourgs de Buenos-Ayres. C'était la fonda de los Hermanos ou Auberge des Frères, dans une chambre située au rez-de-chaussée, au fond d'une arrière-cour noire et suintante, entre la cuisine de la gargotte d'un côté et le... — comment dirais-je? — le *buen retiro* de l'autre, vous comprenez? Toutes les odeurs à la fois. Deux lits faits en planches avec deux paillasses; dans cette cuisine, un lavabo en fer rouillé, deux vieilles chaises de cuir. J'avais dix piastres pour toute fortune. La piastre, c'était 2 fr. 50. C'est de là et avec ça que je suis parti pour la fortune. Mon premier repas de misère me coûta une piastre: deux oeufs sur le plat et un bifteck de cheval cuit dans une graisse qui me souleva le coeur. Un journal, *El Correo Espanol*, m'avait indiqué, parmi les offres d'emploi, une place comme ouvrier à la fonderie de la calle Garay. Je passai une affreuse nuit, dévoré par les puces et punaises et troublé par un compagnon qui s'introduisit dans le deuxième lit, car je n'avais droit qu'à une demi-cham-



"L'École chez soi"

A TOUS CEUX

qui ne peuvent suivre ses cours
du jour et du soir.

L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES
COMMERCIALES DE MONTRÉAL

offre ses

COURS PAR CORRESPONDANCE

Comptables, employés de banque ou autres salariés du commerce, de l'industrie et de la finance, qui désirez améliorer votre sort, augmentez votre compétence professionnelle en suivant ces cours! :: :: ::

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne droit sans aucune obligation de votre part à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
de Montréal
Coin Viger et St-Hubert, Montréal.

Détachez ce coupon

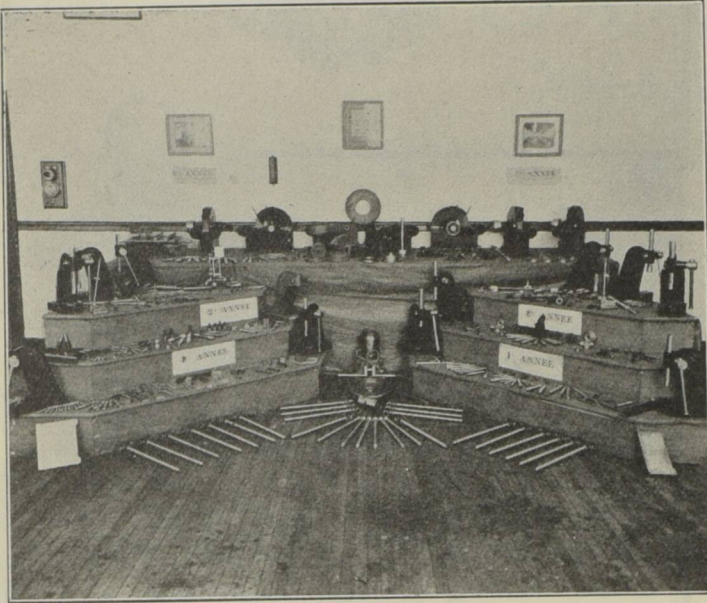
- Comptabilité Economie politique
 Langue anglaise Le français commercial
 L'anglais commercial Le droit commercial

Adressez-moi, par retour du courrier, votre brochure "L'ÉCOLE CHEZ SOI" que je pourrai garder sans aucune obligation de ma part de suivre vos cours.

Nom.....Occupation.....

Adresse.....
A-60

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



Date des Inscriptions et des Entrées pour l'année scolaire 1929-1930

EXAMEN D'ADMISSION:

Mardi, 3 septembre, à 9 hres du matin.

Un bulletin donnant le résultat de l'examen sera adressé aux parents pour le 6 septembre 1929.

* * *

NOTE:

Les inscriptions seront reçues à partir du 1er août; elles peuvent se faire par lettre.

Nous exigeons un certificat de vaccination.

OUVERTURE DES COURS:

Lundi, 9 septembre, à 9 hres a.m., pour toutes les classes.

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

183, Boulevard Langelier
QUEBEC

PROSPECTUS
SUR
DEMANDE

bre, et qui était ivre comme je n'avais vu quelqu'un être ivre.

Au matin, je l'aperçus, se levant. C'était un colosse teuton, barbu, baragouinant l'espagnol; il était ouvrier, justement, à cette fonderie de la calle Garey. Il m'initia, me dit la nécessité de ne me présenter qu'en bourgeron et salopette. J'allai les acheter dans un bazar, ce qui m'alléga encore de quelques-unes de mes dernières piastres, et je me présentai dans l'immense ruche métallurgique, à un contremaître grinchu et braillard, un Italien petit et noir qui m'accepta, me remit burins, bédanes, marteaux, limes, et me fit conduire au hangar réservé à l'ébarbage, plein de pigcons, coussinets de fonte ou de bronze volants, toutes pièces attendant qu'on leur enlevât les bavures laissées par les joints du moule.

Jamais je n'avait tenu un marteau de ma vie. On me confia une hélice de canot à ébarber. Je me dis: "Débrouille-toi dans la libre vie d'Amérique, sublime disciple de Verlaine!"

Consciencieusement, je me mis à taper sur mon hélice avec entrain. Au bout d'une heure, j'avais attrapé la manière d'ébarber, à part que je m'étais écrasé un doigt. Le pire, c'est qu'une paille de fonte finit par me jaillir dans l'oeil et que je lâchai le marteau en poussant une exclamation de fureur. Un de mes compagnons d'ébarbage me dit: "Tiens! Vous êtes Français? Ah! bien content de trouver un compatriote!" C'était un émigrant. Nous causâmes toute la journée, puis, le soir, quand le coup de sirène annonça la fin de la journée, nous gagnâmes ensemble la porte de sortie. Mon camarade m'offrit un rafraîchissement dans un café berge de la place de la Constitution, où nous bûmes d'excellente bière bavaroise au son d'un orchestre viennois de "dames" certainement italiennes, mais la chéfesse d'orchestre était une incontestable juive turque. Mon nouvel ami était un ancien sergent-major, qui avait tutoyé la caisse de sa compagnie et avait filé à temps pour éviter le Conseil de guerre. Il me l'avoua en manifestant des regrets qui me parurent sincères et aussi son intention de faire fortune en Amérique du Sud, s'il le pouvait, et d'y rester. En attendant l'ébarbage le barrait, ainsi s'exprimait-il, et il me dit qu'il y avait du travail, s'il fallait en croire un bureau de placement chez Elie Zosky, jardinier, ferme de Saint-Gabriel, par Chascomus. Il fallait payer le renseignement au bureau pour avoir la fiche nous accreditant près de Zosky. Nous payâmes et nous partîmes pour Chascomus. Huit heures de chemin de fer. Nous trouvâmes bien Chascomus, mais ni la ferme de Saint-Gabriel ni Elie Zosky. Ils n'existaient pas... Nous nous rencontrâmes dans une *fonda* de Chascomus avec un troisième Français, prix de Rome pour la composition musicale, qui avait eu un opéra joué trois fois à Paris, et qui, fatigué d'avoir produit quatorze drames lyriques des plus vivants sans pouvoir les faire jouer, avait gagné l'Amérique du Sud pour y solliciter, pour l'instant, un poste de chef de gare dans les chemins de fer du Sud.

Il l'avait obtenu le jour même, et il nous employa aussitôt, mon ami comme homme d'équipe, et moi comme graisseur de roues de wagon. On me fit peindre aussi pendant huit jours des poteaux télégraphiques. Puis, sur ma réponse que j'avais été peintre de voitures, en France — car il faut avoir là-bas toutes les audaces, — il me confia un superbe wagon-lit tout

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

neuf avec mission de peindre sur ses flanes un écusson dont on me donna le modèle et qu'encadraient en lettres d'or les initiales de la Compagnie entre-croisées et ornées. Je fis, vous n'en doutez pas, un travail lamentable. On me mit à la porte avec des injures après m'avoir jeté les quinze piastres de ma semaine, comme on jette un os à un chien.

Je me reposai deux jours et cherchai de nouveau du travail. J'achetai le *Courrier de La Plata* et vis cette annonce :

Professeur de mathématiques et de français, compétent, est demandé au collège Chapsal. Se présenter dans la semaine, de 7 heures à 8 heures du matin.

J'allai vendre mon bourgeron et ma salopette et j'achetai, en ajoutant trois piastres, une redingote noire d'occasion. Pour le chapeau, j'en avais un encore très propre. Je fus accepté. Je professai un mois, puis fus pris en grippe par mes élèves, je ne sais pourquoi. Un "chahut" monstre fut, un beau jour, organisé contre moi. Je fus criblé de boulettes de papier mâché. Emporté par la colère, je rossai un de mes garnements avec tant d'activité que le directeur, accouru en toute hâte, dut me l'arracher des mains, puis me congédia avec mon salaire d'un mois, 70 piastres, soit 175 francs. Mais j'avais été nourri. Je me sentis riche. Peut-être plus qu'aujourd'hui, ma foi!

—Tout est relatif, dit l'abbé Loquin.

—Je vous ennuie, peut-être?

—Ah! Mais non! Vous m'instruisez en m'amusant. Votre confession est un film.

—Vous êtes trop aimable, cher Monsieur l'abbé, très flatté, vraiment. Vous n'avez pas fini. Et pourtant, je serai obligé d'écourter, autrement, nous serions encore ici dans six mois. Et j'espère bien être marié auparavant...

—Avec qui?

—Vous le savez. Car je suis tenace. De professeur, je retombai dans un bas métier, celui de colporteur. A la *fonda* où j'étais retourné, quelqu'un m'avait interpellé pendant le dîner. C'était un garçon qui était venu en Argentine en même temps que moi et qui n'y avait pas fait fortune non plus. Il avait été, en France, clerc d'huissier, puis commis des douanes et enfin clarinettiste dans l'orchestre d'une ménagerie foraine. A Buenos-Ayres, il avait lavé des bouteilles dans une distillerie, rejoué de la clarinette dans un cirque, étudié pour être picador dans les courses de taureaux et avait failli être embroché d'un coup de corne. Alors, il sortait d'une agence de *colocaciones* ou bureau de placement où il avait retrouvé à laver des bouteilles dans une nouvelle distillerie de m'eut dit que c'étaient trois piastres par jour, voyage laver des bouteilles avec lui. J'acceptai, dès qu'il m'eut dit que c'étaient trois piastres par jour, voyage payé. En route pour Zarate. Nous primes le train à la gare du Retiro. L'agence prenait nos billets aux frais de l'employeur. Nous arrivons deux heures après dans le plus joli paysage du monde. L'offre était fallacieuse, faite pour tenter les gens amateurs de travaux peu pénibles. C'était bien une distillerie, mais transformée en dépôt de grains. Au lieu de rincer des bouteilles, il s'agissait de débarquer des sacs de maïs d'un camion et de les aligner en tas élevés sous un hangar. Il faisait une chaleur torride. Il

ENCAISSEMENT DE COUPONS

REMPLOIS DE FONDS

ACHATS ET VENTES

effectués au mieux des
INTERETS DU CLIENT

—o—

TOUS RENSEIGNEMENTS SUR
DEMANDE

—o—

Crédit Anglo-Français, Ltée

Banquiers en Valeurs

72, COTE DE LA MONTAGNE

Téléphone: 2-6427

— — — QUEBEC

"HÔPITAL DU SACRÉ-COEUR"

PLESSISVILLE

Une institution des plus modernes, située dans les Bois-Francs, comté de Mégantic, prend des dames et messieurs en pension.

Chambres avec cabinets de toilette, eau chaude, eau froide attenants.

Bonne table, confort du chez-soi, soins en cas de maladie.

Endroit idéal pour cure de repos ou convalescence.

Bons médecins, infirmières expérimentées, conditions raisonnables.

Pour plus amples informations,

s'adresser à

LA SUPERIEURE

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

PLACEMENT RECOMMANDÉ

\$300,000 d'Obligations

5%

1ère hypothèque

HOTEL-DIEU de CHICOUTIMI

Autorisation de cet emprunt pour agrandissement accordée par l'Evêque de Chicoutimi et ratifiée par Rome.

GARANTIES: 1ère hypothèque sur des propriétés évaluées à \$1,800,000, transport d'un octroi de \$100,000 du gouvernement provincial et de \$300,000 d'assurances contre l'incendie.

PLACEMENT ABSOLUMENT DE TOUT REPOS

PRIX: 100 et l'intérêt couru.

La CORPORATION de PRÊTS de QUÉBEC

Frs LETARTE, Gérant

132, rue St-Pierre -- Tél. 2-1121 -- Québec

Diplômé A. A., P. Q.
Membre I. R. A. C.Tél.: Résidence: 2-0992
Bureau: 8984

E.-GEO. ROUSSEAU

ARCHITECTE-EVALUATEUR

58, RUE ST-JOSEPH -- -- -- QUEBEC

Bandage herniaire perfectionné

"LA MAIN"

Si vous souffrez de hernie, procurez-vous ce bandage.
Homme d'expérience au bureau.
J.-B. MORIN, Enrg.

Tél.: 2-1071 412½, St-Jean QUEBEC.

ENSEIGNES ELECTRIQUES

DE TOUS GENRES

Construction en métallique et approuvée.—Lettrage
Enseignes de tous genres
Demandez nos quotations

"LEPAGE SIGN SYSTEM"

42, AVE JACQUES-CARTIER -- -- -- Tél. 2-2513

fallut nous mettre nus jusqu'à la ceinture et ôter souliers et chaussettes, car il fallait monter les sacs sans les crever, pour placer les rangées supérieures. Chaque balle pesait de 70 à 80 kilos. Sous ce soleil épouvantable, nous fondîmes en eau. Et ce fut la courbature, le tour de reins, les points douloureux aux flancs et aux cuisses. Le pis, c'est que des balles s'étant ouvertes ou crevées sur les épaules de la quinzaine d'hercules qui faisaient, comme nous, la navette, entre le camion et le hangar, il nous fallut marcher nu pieds sur ces petites boules dures comme des cailloux et semées sur notre chemin. C'était un supplice chinois.

Un moment vint où fut si forte la douleur causée par ces grains qui m'entraient dans la plante des pieds que je m'étais sous le poids de ma balle et faillis même être écrasé par elle.

—*Gringo!* cria un contremaître.

C'est un terme de mépris là-bas, à l'adresse des faibles d'esprit et de corps. Ayant soufflé un peu et bu un verre d'alcool, je me ressaisis et continuai mon dur labeur jusqu'au coup de sirène annonçant la fin du travail.

J'étais rendu, exténué. M'étant rhabillé, je gagnai avec mon camarade, non moins démoli que moi, la *fonda* voisine où nous primes place autour de la table sur laquelle fumait le *puchero*, le pot-au-feu national où l'on trouve de tout: du boeuf, du poulet, du boudin, du lard, des pois chiches, des haricots, des carottes, navets, choux, lentilles et nous nous en gorgeâmes littéralement. Même nous mangeâmes encore un bifteck. Ce travail de portefaix nous avait comme vidés! Le repas fini, nous tombions de sommeil, le nez dans nos assiettes. Il nous fallut aller nous coucher. Nous fîmes des rêves fiévreux! Nous étions dans une salle de supplice et on essayait sur nos corps des tourments variés. De fait, nos muscles étaient tellement endoloris qu'en nous tournant et nous retournant sur nos grabats nous éprouvions de lancinantes douleurs qui ne nous réveillaient pas, mais que nous ressentions dans des cauchemars que nous nous racontâmes en buvant du maté, le matin, à notre premier déjeuner.

Là, Durand s'arrêta et demeura rêveur, comme perdu dans le souvenir de ses pénibles années de jeunesse. Instinctivement, il avait tiré un cigare de sa poche; puis, ramené soudain à la réalité, il le remit dans sa poche, en murmurant:

—Oh! Pardon.

—Du tout! Fumez, dit le prêtre.

—Fumez-vous vous-même? demanda l'Américain.

—A l'occasion!... Vieux missionnaire, comme je vous l'ai dit, l'odeur du tabac est pour moi une tentation...

—*Aoh!* Fumons donc tous les deux! proposa l'associé de Peter Golden...

Et il sortit, cette fois, de sa poche deux magnifiques cigares de La Havane avec leurs bagues armoriées d'or sur fond rouge. M. l'abbé Loquin, dès les premières bouffées, se révéla connaisseur.

—Vous aimez?... questionna Durand.

—Je serais difficile! Ce cigare a une finesse d'arôme!...

—N'est-ce pas? Voulez-vous me permettre, si je ne suis pas indiscret de vous en envoyer quelques-uns?

—L'indiscret, ce serait moi!

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

—Du tout!... Je vous en enverrai 250.

—Un cadeau pareil? Plaisantez-vous?

—C'est un compte rond! Ça ne me privera pas! J'en ai apporté 10,000, en six valises... C'est dit!... Je continue.

Et il couvrit les protestations de l'abbé en continuant sur un ton très élevé le récit des étapes de sa jeunesse en Argentine.

—En quatre jours, j'étais claqué, comme on dit à Montmartre. Le cinquième, le sifflement matinal de la sirène me trouva dans mon lit, je restai sourd à son appel. Mon camarade fit la même chose que moi. Mais il se leva tout de même plus tôt que moi et entra dans ma chambre vers 10 heures du matin. Je lui demandai si nous retournions à Buenos-Ayres. Il me répondit qu'il avait une proposition de conduire 60 mules à Salta, à un Bolivien qui les avait achetées d'un marchand de bétail de la localité. Le marchand serait bien allé lui-même les livrer, mais il avait le *chucho*, ce qui est la fièvre du pays argentin. C'était payé 100 piastres. Il y avait 400 kilomètres à faire à cheval pour escorter les mules. Il y avait à payer des gardiens. Et il me fit la proposition de l'aider à conduire les mules moyennant 50 piastres, la moitié de son salaire à lui. Comme le départ ne devait avoir lieu que dans huit jours, je fis, en attendant, la porteuse de pain pour une piastre par jour et nourri...

—La porteuse de pain? demanda l'abbé intrigué.

—Oui! J'ai porté les pains aux clients d'un boulanger. Je les plaçais dans deux paniers de cuir supportés par un cheval. Je m'asseyais sur le dos du cheval, entre les deux paniers, et je faisais trois heures de promenade chaque matin. Je déjeunais platureusement, au retour, avec le boulanger et sa famille, de saucisses excellentes et innombrables, harengs frits, oeufs, viande froide, miel, café, lait. J'étais très heureux. J'aurais dû rester là toute ma vie! L'après-midi, je dormais; le soir, je chauffais le four et j'appris vite à faire la pâte. J'annonçais des dispositions pour faire un excellent mitron. Fus-je stupide! Je me crus lié, parce que j'avais accepté de conduire des mules à la Salta! Et je partis! Je fis un beau voyage dans un magnifique pays. Nous campions comme des sauvages ou bien nous demandions l'hospitalité dans des *ranchos*. Un nègre, embauché par nous, faisait la cuisine en plein vent. Seulement, nous mangions toujours la même chose: la *mazamora*, faite de farine de maïs bouillie dans l'eau de pot-au-feu à la mode espagnole. M. Félix Serret, qui a parlé de ce mets dans un de ses livres de voyage, dit que lorsqu'on mange la *mazamora*, on a l'air "d'un groupe d'afficheurs en grève réduits, par la misère, à boulotter leur colle". Rien n'est plus justement observé. Nous nous régaliions aussi de *charqui*, ce qui est de la viande salée et séchée au soleil et qu'on passe sur la braise avant de servir. Cela donne la sensation de manger ses semelles. Bah! Nous étions jeunes, libres et nous avions de bonnes dents. Dans un défilé, nous avons été attaqués par quatre hommes. On voulait nous voler quelques mules. Il a fallu jouer de la carabine et du browning. J'ai tué un voleur. C'est mon premier homme tué...

Ici, le prêtre sursauta.

—Qu'avez-vous, Monsieur l'abbé?

—Est-ce que vous avez tué beaucoup d'hommes, après celui-là?

—Pas tellement!...

Bureau, Tél.: 2-4576 Résidence, Tél.: 2-0567 s. 3

J.-F. TASCHEREAU

IMPRIMEUR-PAPETIER

12, ST-NICOLAS -- -- QUEBEC
(Pied de la côte du Palais)

Fondée en 1872

O. Chalifour Inc.

Bois et Menuiserie de Qualité

126, rue Prince-Edouard, -- -- QUEBEC.

LOUIS LEMAY, Avocat

de LEMAY & CHALOULT, avocats

105, Côte de la Montagne -- -- QUEBEC

Téléphone 2-4225

Residence: 50 avenue Lamontagne, tél. 2-7661w

SPECIALISTES

CLINIQUE TOUSIGNANT

Yeux, nez, oreilles et gorge
par les Docteurs

J. A. Tousignant et Léo Côté

525, RUE ST-JEAN, -- -- QUEBEC

HEURES DE CONSULTATIONS:

10 à 12 heures A.M. — 2 à 4 heures P.M.

7 à 8 heures les lundi, mercredi et vendredi soirs

J.-ROBERT TALBOT, B.S.

VIOLONISTE-COMPOSITEUR

Professeur et Secrétaire de l'école de Musique de l'Université Laval
Membre de la Société Française de Musicologie (Paris)
Brevet d'enseignement de l'Académie de Musique.

192, RUE ST-CYRILLE -- -- QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

VOUS DESIRÉZ

UNE

Toilette

"différente"?

—
L'endroit est tout choisi à notre magasin exclusif pour dames, où prédominent:

LE STYLE,

LE BON GOUT et

L'ORIGINALITE

Raoul Dionne

65 DE LA FABRIQUE

—
"L'Exclusif à prix raisonnables"

DES RENTES POUR TOUS

Vous n'êtes pas rentier?
C'est votre faute!

Avec le système perfectionné des "Prévoyants du Canada" les rentes sont mises à la portée de tous. Pour un sou seulement économisé chaque jour, vous obtenez une de nos belles rentes.

Maintenant que sont là, "Les Prévoyants du Canada", vous n'aurez que vous à accuser, si plus tard vous regrettez de ne pas être rentier.

NOUS SOMMES

la plus puissante compagnie de rentes viagères en Canada et l'une des plus fortes du monde entier.

EDIFICE

Les Prévoyants du Canada

56 rue St-Pierre

Tél. 2-0688. QUEBEC

—Tout de même quelques-uns!...

—Dans ce pays, Monsieur l'abbé il est impossible, réellement, de faire autrement. Vous vous en rendez compte tout à l'heure... En ce qui me concerne, je n'ai jamais tué que le strict indispensable.

..—Ah!... fit l'abbé, un peu froid.

—Votre cigare s'est éteint!

—Il y a de quoi! Je vais le rallumer.

—Non! Non! Cela ne vaut rien! Prenez-en un autre!

Et le milliardaire se levant tendit son porte-cigare en or à l'abbé qui refusa. Mais Durand insista:

—Prenez-en plusieurs! Pour fumer après votre déjeuner...

Puis, posant le porte-cigare tout ouvert sur la cheminée, à portée de la main du vicaire, il poursuivit:

—Je passe sur l'arrivée à Salta et la livraison des mules. Mon camarade et moi, nous nous séparâmes là, lui pour s'établir tapissier-déménageur, moi, pour entrer comme mineur chercheur d'or au service d'un original nommé don Pablo. Il m'offrait cinq piastres par jour et autant à un Belge pour retrouver une vieille mine d'or qui devait encore être très riche et dont on avait abandonné l'exploitation au temps de la guerre de l'Indépendance. Une drôle d'histoire, comme vous voyez. Don Pabo avait une carte de la région minière avec des indications au crayon. Le Belge et moi on le laissait dire. Ça nous était égal de piocher là où l'original nous dirait de le faire. Si nous ne trouvions pas d'or, nous trouverions toujours cinq piastres par jour, tant que nous le voudrions, et tant que durerait l'étrange marotte de don Pablo. Nous partîmes de Salta par une chaleur atroce, montés chacun sur une mule, dont Pablo en tête, une quatrième mule nous suivait chargée de pioches, pelles, barres à mine, massette, caisses à dynamite. Nous allions à Cervillos, à quelques lieues. Nous étions dans cette localité à 11 heures du matin. Là déjeuner d'oeufs frits arrosés d'une bonne bouteille de Cafayata, vin excellent de la région de Salta. A 2 heures, départ vers le couchant, dans la direction de la Cordillère des Andes.

Un peu avant le coucher du soleil, nous dressions nos tentes, soupions de lard et de *polenta*, et dormions accablés de fatigue et réveillés à chaque instant par les moustiques. Nous repartions à 5 heures du matin, nous nous arrêtions à 11 heures dans un coin pittoresque, bien abrité du soleil par un groupe d'acacias, et nous arrivions, enfin, à 3 heures de l'après-midi, au bout de notre voyage, au *rancho del Cardone*, composé de trois huttes en branchages et en terre battue toutes délabrées et habitées par un homme et une femme en loques, au service de don Pablo. Celui-ci les avait installés là en prévision de ses recherches. Tous deux étaient des Indiens de la tribu des Calchaquis et avaient été amenés de la province de Catamarca.

Ces pauvres gens avaient préparé un repas: un quartier de chevreau rôti en plein air. Dans leur hutte, comme ustensiles de cuisine, ils avaient tout juste une pava, c'est-à-dire une bouilloire et une marmite de fer. Ils devaient nous préparer nos repas, au Belge et à moi. Sans être gourmands, nous fûmes inquiets. Nous devions dormir dans l'une des huttes. Et nous nous étendîmes tout de suite dans l'une d'elles, après le repas. Chaque hutte abritait, la

ESSAYEZ LES

Nouveaux Charbons

"JEDDO- HIGHLAND"

Plus nets

Plus purs

Plus chauds

Plus luisants

Pas d'ardoise

Pas de mâchefer

Pas de charbons plats

Moitié moins de cendre

5 tonnes de "JEDDO"
équivalent à 6 tonnes
d'antracite ordinaire

Plus cher, mais plus
ECONOMIQUE

E.-J. CHARTIER & CIE

Seuls distributeurs
pour Québec

22, RUE ST-ROCH

TEL. 2-6559

GERMAIN

LEPINE

LIMITEE

(Maison fondée en 1845)

EMBAUMEURS ET
DIRECTEURS DE
FUNERAILLES

**

Chambre mortuaire à la
disposition des familles.

**

AMBULANCE
MODERNE

Service d'automobile
privée

**

Service de jour et de nuit

TELEPHONE 2-2119-j

**

283, ST-VALIER

QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

nuît, une portion du troupeau de chèvres et de brebis gardé par les deux Calchaquis.

La moitié de la hutte s'appelait le *chiquero* et était réservée aux bêtes. L'autre moitié était pour les humains. C'est ainsi qu'avec mon Belge nous reçûmes le sol d'une moitié de hutte avec permission de la recouvrir de couvertures pour pouvoir y dormir. Je n'ai pas toujours habité des palaces, cher Monsieur l'abbé!

—Je m'en aperçois.

—Je dormis, cette nuit-là, sur une peau de mouton et sous une couverture, dans l'odeur aigre des chèvres et des brebis. J'ai dormi plus tard dans des étables, quand je fus cow-boy. J'aime mieux l'odeur de la vache! Et vous?

—Quand j'étais missionnaire, répondit l'abbé, mis en bonne humeur par cette question inattendue, j'ai logé évidemment un peu partout. Je suis comme vous, j'aime mieux l'odeur de l'étable à vaches. Mais tout est préférable à l'odeur de la hutte de l'anthropophage...

—Ah! vous avez évangélisé les anthropophages?

—Exclusivement. Ils sentent mauvais, mais dès qu'ils ont perdu l'habitude de manger de la chair humaine, ils ne sont pas plus mauvais diables que bien des habitués de cette jungle parisienne que nous côtoyons journellement, vous et moi, surtout vous... Mais continuez donc. Je vous guette, car je prévois des périodes de votre vie que vous ne raconterez à votre aise que dans une confession plus sévère, sans cigare et au tribunal de la pénitence.

—Ah! vous prévoyez cela? fit l'Américain stupéfait. Vous prévoyez peut-être fort bien... Tout n'est pas toujours exemplaire dans la conduite d'un homme qui se débat tout seul avec les duretés de l'existence. Bref, aux premières heures du jour, mon Belge et moi avalions une tasse de café au lait de chèvre, préparée par la femme calchaquis, sellions nos montures, placions sur la mule de charge les outils, les explosifs et un cuir de vache destiné à nous servir d'abri contre la pluie tout en travaillant. Une heure après, nous étions dans un petit vallon qui allait en se rétrécissant et devenait une gorge rocheuse aux parois à pic et pleines d'aspérités. Don Pablo nous dit:

—Regardez comme ça brille! Il y a des paillettes! Et puis, ça sent l'or...

Je considérai cet homme comme complètement fou. Mais puisqu'il tenait à donner cinq piastres par jour à deux piocheurs, autant que ce fût à mon Belge et à moi qu'à deux autres.

Nous suivîmes la gorge qui nous conduisit à un cirque rocheux fort élevé et où nous campâmes à l'ombre de quelques acacias et de caroubiers.

Nous déjeunâmes de boîtes à sardines et de saucisson, puis don Pablo nous laissa sa carte pleine de signes cabalistiques. Nous montrant une croix à l'encre rouge, il nous dit: "C'est là! Il ne s'agit que de trouver. Moi, je répars pour Salta. Bonnes recherches!" Nous lui souhaitâmes bon voyage. Puis, quand il fut hors de vue, nous nous étendîmes et fîmes un bon somme de deux heures. La chaleur était terrible: 25 degrés centigrades et à 1610 mètres d'altitude! Après le somme, je regardai la carte, m'orientai avec la petite boussole, et je dis à mon compagnon que nous aventurer tous deux trop avant en pleine Cordillère, c'était risquer de nous égarer et d'y



CONSTRUISEZ-VOUS ?

CHOISISSEZ VOTRE
BOIS

où la qualité est la meilleure et les prix les plus avantageux. Soumettez vos plans à la vieille maison de confiance

E.-T. Nesbitt, Enr

74, 10e Ave. - Québec.

Holt, Rensfrew & Co.
Limited

LE MAGASIN APPROUVE PAR
HOMMES ET FEMMES QUI
CONNAISSENT LA QUALITE ET
LA VALEUR DANS LA FOUR-
RURE ET HABILLEMENT. ::

RUE BUADE,

QUEBEC, P.Q.

Bureau: Tél. 2-5510

Résidence: Tél. 4729

P.-R. LECLERC

Ancien Comptable de Naz. Turcotte & Cie

Comptable & Syndic - Liquidateur de Faillites
Collection de comptes

Propriétés et terres à vendre - Argent à prêter
sur première hypothèque.

Bur.: 92, St-Pierre Rés.: 135, Aberdeen

LA CAISSE D'ECONOMIE

de NOTRE-DAME de QUEBEC

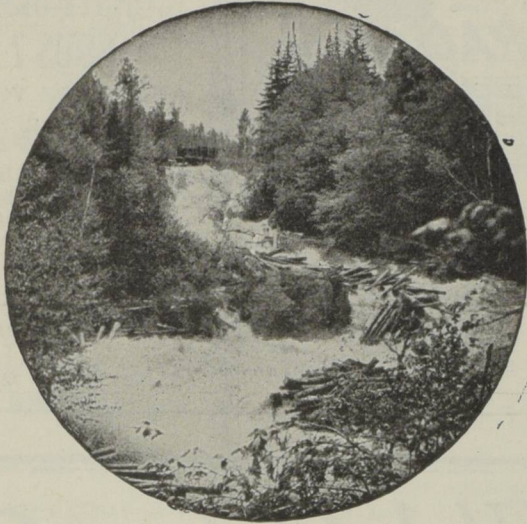
Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La seule Banque d'Epargne à QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



(Boileau)

Par ses travaux hardis surpasse la nature.

ÉCOLE DES Beaux-Arts

JEUNES GENS, VOULEZ-VOUS ÉTUDIER

I E dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, -:- -:-

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux Arts. Les cours sont donnés gratuitement.

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture, comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

Soyez de ceux qui veulent monter et briller dans la société. L'avenir est aux jeunes qui travaillent.



S'adresser, pour autres renseignements, à

M. JAN BAILLEUL,

Directeur de l'Ecole des Beaux Arts

Tél.: 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC

mourir de faim. Il me répondit: "Ah! non!... Et puis jamais je n'apprendrai l'espagnol dans ce pays sauvage." Il n'était venu à Salta que pour apprendre l'espagnol. Il ajoutait qu'il avait envie de s'en aller. Je le reconduisis le soir même jusqu'aux huttes des Calchaquis qui nous firent manger une odieuse pâtée. Cette nourriture le décida même plus vite à regagner Salta et à tirer sa révérence à don Pablo.

Je restai donc seul, décidé à piocher de temps en temps aux heures les moins chaudes de la journée, jusqu'au jour où j'en aurais assez, si toutefois ce n'était pas don Pablo qui dût se fatiguer le premier de déboursier cinq piastres par jour en pure perte. Je me munis de vivres de conserves, de biscuits, d'effets de rechange, tout cela contenu dans un sac entouré de la peau de vache, que je m'attachai sur le dos, puis un pistolet à la main droite, mes outils et un fusil chargé sur mon épaule gauche, je partis à l'aventure pour plusieurs jours. Je fis une longue route et m'arrêtai fort loin. Je dormis à la belle étoile. La nuit était tiède et douce. Mais quand je me réveillai, je n'étais plus sur la peau de vache qui m'avait servi de couche. J'avais glissé de cette peau, ou bien on m'en avait fait glisser, car je ne la retrouvai que fort loin, et à demi dévorée. Des traces de dents indiquaient qu'elle avait été coupée et rongée. Il s'agissait d'un renard, sans doute, ou d'un puma. Ceci me parut mériter réflexion. S'il y avait des renards ou des pumas, c'est-à-dire des chats-tigres, c'est qu'il y avait du gibier dont se nourrissent d'ordinaire les renards: lapins, agoutis, coatis, que sais-je? Et ce gibier-là attire aussi les loups. Un loup m'avalerait peut-être la nuit suivante, sur le reste de ma peau de vache sur laquelle je formerais tartine. Je décidai de ne pas rester une minute de plus et de m'en aller. Seulement, grâce à la carte ou à ma mauvaise mémoire, ou encore à l'uniformité du paysage rocheux, je m'égarai. Je dus me tromper de gorge. Il y en avait des centaines s'entre-croisant. Huit jours j'errai, exténué, économisant mes provisions, et je finis par tomber dans un ravin à fond de sable sur lequel coulait un ruisseau avec un bruit de petit torrent. Je me désaltérai à son eau claire et glaciale, tout en mangeant ma dernière boîte de sardines, et je remarquai que le soleil faisait scintiller ce fond de sable d'étonnante façon. Je pressentis l'existence de parcelles d'or dans ce sable. Mais si petites! Je savais qu'il fallait détourner le ruisseau de son lit, l'y renvoyer cent mètres plus loin, puis tamiser le sable à grande eau et examiner s'il restait des parcelles au fond du tamis. J'avais un tamis parmi mes outils. Je commençai par creuser une longue tranchée parallèle au lit de la petite rivière, à coups de pioche et à coup de pelle, j'y envoyai l'eau du ruisseau en coupant la séparation du lit et de la tranchée. Puis, je fouillai le lit, tamisai, lavai, secouai mon tamis à tour de bras. Peine perdue! Je quittai ce lieu remontant vers les hauteurs rocheuses, pour tâcher, en gagnant un lieu élevé, de m'orienter, d'apercevoir trace d'agglomération humaine ou de me coucher pour mourir de faim. Au loin, j'aperçus comme un pont jeté au-dessus d'une gorge. Était-ce un ouvrage humain? Erreur! C'était un arbre brisé par la foudre qui reliait les deux talus pierreux du ravin que je suivais. Soudain, mon soulier droit heurta comme du fer. Ce son de métal dans les pierres m'étonna. Je me baissai. Sous mes pieds, se trouvait un bloc pesant bien un kilo que je

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

ramassai. C'était une pierre irrégulière, aux arêtes coupantes et d'une lourdeur triple ou quadruple de son volume. Dans les creux de cette pierre, du métal brillait. De l'or, à n'en pas douter. J'avais déjà vu des quartz, des pyrites comme en exposent dans leurs vitrines, comme spécimens, les changeurs des villes des pays de l'or qui achètent aux chercheurs d'or les produits de leur chasse. Je frémissais, mes mains tremblaient. Je tenais dans mes mains le commencement de ma fortune. Mon âme devint immédiatement celle de tous les chercheurs d'or au lieu de rester celle de l'aventurier sans âpreté ni sans grands besoins qu'elle était une seconde auparavant.

Et voici qu'une voix tombant du ciel me posa en espagnol une question qui peut se traduire ainsi :

—Eh bien ! camarade ! A-t-on fait une bonne journée ?

Je laissai tomber mon lingot et mis le pied dessus exactement comme le tigre met sa lourde patte griffue sur la proie qu'il vient d'égorger, dès qu'un lion apparaît, prêt à la lui disputer. Déjà, dans mon esprit, ce terrain était mien. Je l'avais comme acquis. De quel droit un concurrent y apparaissait-il ? Je levai les yeux sur l'intrus. Il ne payait pas de mine. Il était barbu, hirsute, l'oeil sournois sous son chapeau à vastes bords, vêtu d'une veste et d'un pantalon de cuir à peine tanné, où des poils de vache se voyaient par places ; une ceinture bourrée de cartouches ceignait ses flancs maigres. Une musette gonflée de pyrites — cela se voyait à l'irrégularité et aux angles aigus de ce gonflement de la toile — était passée en bandoulière par-dessus sa veste. Il avait un fusil à la main. Avait-il vu ma trouvaille ? Depuis combien de temps observait-il d'en haut ma joie secrète, mon tremblement révélateur. Je vis rouge. Ses bras firent un mouvement. Ses mains qui tenaient le fusil chargé se ramenèrent vers sa poitrine, et j'entendis le cliquetis d'un cran d'arrêt, ou tout au moins je crus l'entendre. Je fus plus prompt que lui. Mon fusil était posé contre une roche, tout armé. Je l'empoignai, je couchai l'homme en joue, je fis feu. L'homme tomba !

—Diable ! s'écria l'abbé Loquin.

—Dame ! répondit l'associé de Peter Golden. Vous ne savez pas ce que c'est que de trouver un lingot, au bout de huit jours de solitude, et de voir apparaître un homme armé et qui cherche de l'or ! Qu'est-ce qu'il fallait faire, à votre avis ?

—Vous auriez peut-être pu lui demander votre route !

—Il m'en aurait montré une que je ne voulais pas encore parcourir, celle de la mort...

—Vous avez préféré la lui indiquer, sans savoir s'il désirait la parcourir avant le terme fixé par Dieu...

—Plutôt lui que moi, certes ! Pourquoi a-t-il fait le mouvement d'épauler ! Et qu'était-ce que ce cliquetis ?

—Est-ce bien le mouvement d'épauler que vous lui avez vu faire ? Avez-vous bien entendu un cliquetis ?

—Ah ! je n'ai pas voulu attendre d'être plus sûr que ce fût bien ce mouvement qu'il voulait faire. Je crois que c'est bien ce qu'il voulait faire. Il a eu tort, dans tous les cas, de faire un mouvement. Car moi, dans le doute...

—Ici, on dit dans le doute, abstiens-toi...

PHOTOGRAVURE

VIGNETTES

Pour impressions de luxe

Notre spécialité

S
E
R
V
I
C
E
A
P
I
D
E

Clichés de tous genres

Photographie

Stéséros

Dessin artistique

Croquis

Artistes experts

Personnel

compétent

Ouvrage de première qualité garanti

Prix spéciaux pour contrat

DÉPARTEMENT DE PHOTOGRAVURE

L'ACTION SOCIALE

LIMITÉE

TELEPHONE: 2-8700

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

\$1.50 et plus.
Plan Européen

Téléphones:

Bureau: Harb 4511
Hôtel: Plateau 0752
Hôtel: Plateau 0693

**Quand vous
passerez à
Montréal,
inscrivez-vous à
L'HOTEL
PLAZA**

146-448, PLACE
JACQUES - CARTIER
MONTREAL

Entièrement à
l'épreuve du feu.
Licencié

**REPAS A TOUTE
HEURE**

50 chambres avec bain.
Service courtois et
rapide

**ALEX. JULIEN,
Propriétaire**

**La Banque
CANADIENNE
NATIONALE**

Capital versé et
Réserve . . \$ 11,000,000
Actif . . . \$150,000,000



**La grande banque
du
Canada français**



255 succursales au
Canada. 215 dans la Pro-
vince de Québec, 12 dans
la Cité de Québec.



Filiale à Paris:

**La Banque
Canadienne
Nationale**
(FRANCE)

14, RUE AUBER
PARIS

Notre personnel est
à vos ordres.

—Oui, mais chez les chercheurs d'or, c'est: ne t'abs-
tiens pas! Le cas n'est pas le même. On est deux fu-
sils, seul à seul. C'est le premier qui a le dernier
mot. Voulez-vous que je le laisse me tuer? C'é-
tait un suicide! Le suicide est défendu.

—N'abusons pas de la casuistique! fit en souriant
l'abbé Loquin. De tels cas, mon cher Monsieur, ne
s'éclairent vraiment avec fruit qu'au tribunal de la
pénitence, quand on a beaucoup songé à ce qu'on a
fait, qu'on s'est remémoré, qu'on a bien pesé toutes
ses responsabilités à soi et demandé à Dieu d'éclai-
rer la conscience du pécheur. Avez-vous beaucoup
songé ultérieurement à cette minute grave où vous
avez tué un homme?

—Très peu! fit naïvement l'associé de Peter Golden.
Les affaires, vous comprenez!... Pas une minute à
soi...

—Oh! mais non! Je ne veux pas comprendre!...
Enfin, vous vous êtes cru en état de légitime défense?
fit l'abbé, qui aurait voulu trouver Durand innocent,
ou au moins repentant.

—D'abord! Mais j'ai surtout songé à mon lingot!
Je ne voulais pas qu'on me le prît! Je l'aimais déjà
beaucoup, mon beau lingot.

—L'homme a été tué net?

—Net! Je suis très bon tireur!

—Son fusil, à lui, était-il chargé?

—Chargé!

—Il n'avait pas tiré?

—Il n'en a pas eu le temps!

—En sorte que vous ne savez pas s'il avait eu vrai-
ment l'intention de tirer?...

—Il a eu certainement huit fois plus que moi l'in-
tention de tirer et de me tuer!

—Huit fois?...

—Il y avait huit lingots dans sa musette. Je n'en
avais qu'un.

—Vous croyez qu'il désirait votre lingot?

—Dame! ça lui en aurait fait neuf!... Mais les
neuf, c'est moi qui les ai eus!...

—Comment! Vous les avez pris?

—Cela va de soi. C'est la loi du champ d'or. A
qui étaient-ils? A personne. J'ai pris également
dans la musette de l'autre, un pain et de la *soubresade*,
ce qui est de la saucisse espagnole extrêmement pi-
mentée. Pour en revenir à mon affaire, j'ai quitté ce
lieu, chargé d'or comme un baudet.

—Chargé bien aussi un peu de quelque chose qui
ressemblait à un crime...

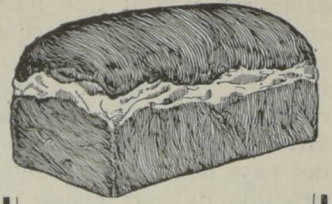
—Croyez-vous?... demanda Durand avec un réel
et sincère étonnement. L'homme que j'ai tué avait
bien dû en tuer d'autres...

—Vous n'en savez rien! Et quand cela eût été,
cher Monsieur, vous n'étiez pas chargé de venger ces
morts!

—Là-bas, c'est l'état de guerre!... Le champ d'or
est un champ de bataille!

—Tout cela est affaire entre vous et votre con-
science, au fond de laquelle lit le souverain Juge!...
Bref, que faites-vous ensuite?

—Je pourrais d'abord vous dire ce que je ne fis
pas: j'ai évité, vous le concevez, d'aller raconter ma
rencontre dramatique avec un autre chercheur d'or
dont le geste m'avait paru suspect. Et, du reste,
j'aurais bien été empêché d'aller le raconter. Je mis
quatre jours à me retirer de ce désert rocheux,



Boulangerie Modèle

HETHRINGTON

PAINS et
PETITS PAINS

Biscuits,
Pâtisseries, Gâteaux

GROS ET DETAIL

Livraison de ville et de
campagne

Demandez nos listes
de prix

T. HETHRINGTON

— Limitée —

358-364, rue St-Jean

Tél. 2-6636 -- Québec

LES

**OBLIGATIONS
D'UTILITÉS
PUBLIQUES**

SONT LES

PLACEMENTS

DU JOUR

Valeurs de choix

Rendement

Intéressant

Demandez notre liste

**LE PRÊT
MUNICIPAL**

Limitée

Banquiers en Valeurs
de Placements
72, Côte de la Montagne
Tél. 2-3300. QUEBEC

pierreux, coupé de ravins, de gorges de ruisseaux et de quelques rares prairies ravineuses. J'y serais mort sans les vivres trouvés dans la musette de l'inconnu. Enfin, un soir, harassé, je vis une lueur lointaine. Je m'en suis approché, j'ai reconnu une *fonda*, mais une de ces *fondas* de mauvaise allure, où il y a de la musique, où l'on trouve un tripot, un dancing, un music-hall et des chambres, tout ce qu'il faut pour se faire griser, détrousser, puis assassiner quand on s'est endormi. Je m'en suis tenu prudemment éloigné et j'ai passé encore une nuit au grand air. Puis, au matin, quand dormaient les croupiers français, les charteuses anglaises, les danseuses allemandes, les barmen hollandais et les joueurs d'accordéon italiens, je suis allé demander à la *fonda* un café au lait et une assiette de riz bouilli, puis le chemin de la gare la plus proche. J'ai attendu le train une autre demi-journée. A Buenos-Ayres, je me suis enquis du premier bateau en partance. Alors, j'ai gagné New-York et vendu mes lingots 15,000 dollars.

—75,000 francs?

—Juste! J'ai agioté sur les peaux avec cet argent.

—Vous avez doublé, triplé votre fortune?

—Non, j'ai tout perdu!... Alors, j'ai connu Peter Golden dans un bar. Je lui ai parlé du champ d'or. Il a mis tout son petit avoir dans un équipement et un outillage que nous avons emportés en Argentine. Là, nous avons acheté une mule pour porter les lingots.

—Et vous avez pu intéresser don Pablo dans votre entreprise?

—Don Pablo?... Mais vous m'y faites songer! s'écria Durand. Je l'ai totalement oublié dans toute cette affaire! Du reste, je n'ai jamais touché une piastre des cinq qu'il devait me donner par jour. Je ne l'ai jamais revu.

—C'est pourtant un peu avec son idée et ses indications que vous aviez gagné 15,000 dollars.

—Avec son idée, non! L'homme que j'ai fusillé n'avait pas ramassé ses lingots grâce aux indications de don Pablo! Et c'est une grande chance pour don Pablo, cher Monsieur l'abbé, que Peter Golden et moi ne l'ayons pas intéressé dans notre affaire, car nous sommes retournés à New-York sans un sou, n'ayant pas trouvé un seul lingot et ayant été dépouillés de nos outils, mules, équipements par une bande de brigands. Voilà!... Et alors, nous nous sommes faits cow-boys, autrement dit gardeurs de vache, montés sur des chevaux et maniant le lazzo. Nous avons eu peu à peu des troupes à nous et avons fondé une affaire de commerce de viande que nous avons vendue pour acheter une ligne de chemin de fer. Nous avons alors fait du cochon à Chicago, puis dirigé un cirque et enfin acheté à un chimiste italien une formule de savon minéral qui, lancée supérieurement, donne un argent considérable. Je fais un voyage en France pour la première fois depuis mon premier départ pour l'Argentine. Je n'y connais plus personne, ni en parents, ni en amis. J'y rencontre une jeune femme dont je m'éprends. Et après avoir tant fait pour arriver au bonheur et n'avoir plus aucun souci dans la vie, je suis un beau jour, le plus malheureux des hommes! Voilà! J'ai tout dit! Vous savez tout! Vous me connaissez! Vous pouvez dire qui je suis à celle que je voudrais tant épouser... Puis-je compter sur vous?

Songez dès maintenant



à faire exécuter
vos réparations
sur vos
FOURRURES

Profitez de la saison moins active pour bénéficier des prix réduits, alors que nous pouvons également y apporter un soin encore plus délicat. : : : :

**Confection, remodelage, fourrures
de cou, etc.**

Entrez nous voir. Vous y trouverez votre profit.
Satisfaction assurée. Travail exécuté
sous la direction personnelle de M.

Uldéric Bédard

Marchand-Manufacturier de fourrures

244, rue Richelieu, Québec, -- Tél.: 4892

Fondée en 1867

*Fourrure de qualité à prix moyens.
Rayon moderne d'articles pour hommes.
Coiffures pour petits garçons.*

Demandez notre catalogue
DE FOURRURE

J.-B. LALIBERTÉ (limitée)

145, RUE ST-JOSEPH, 145
QUEBEC

Tél.: Atelier 2-8715

Une visite est sollicitée

JOSEPH HEBERT

ELECTRICIEN LICENCIÉ

Ferblantier, Plombier, Electricien-Licencié

— Poseur d'Appareils à Eau Chaude —
45, RUE DU PONT, — QUEBEC.

ROBERT TAVARAS

Professeur de chant

NILLY TAVARAS

Professeur de piano

695, RUE ST-VALIER, QUEBEC

Téléphone: 3-2877

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

—Il faudra que nous nous revoyions! dit l'abbé.

—Bien volontiers! Certes!

—Rien réellement ne vous a jamais tracassé dans votre conscience, chaque fois que vous avez songé aux épisodes de votre dure montée vers la fortune?

—Jamais je n'ai songé à cela!... Dans les affaires, on a à peine le temps de penser au présent. Comment voulez-vous qu'on pense au passé?

—C'est juste! dit le prêtre en souriant avec une certaine mélancolie... Revenons-en à l'objet de votre visite. Je remettrai à Mlle Geneviève le calepin et l'*Imitation* en lui disant qui les a trouvés. J'ajouterais une chose. Je dirai à Mlle Geneviève que cet homme qui les a rapportés et qu'elle ne connaît pas, la recherche en mariage. Je lui retracerai tout votre passé! Elle décidera!

—Je ne puis en demander davantage, réellement! déclara l'associé de Peter Golden. Je vous reverrai d'ici combien, si je ne suis pas indiscret?

—Je vous enverrai un mot.

—Vous êtes le plus charmant des hommes!...

Durant se leva, tira de sa poche un carnet de chèques l'ouvrit, griffonna quelques lignes, arracha la feuille et la donna à l'abbé en lui disant:

—Pour vous, pour les oeuvres de vos petites ouvrières ou vos autres oeuvres à votre choix...

—Vous êtes trop bon!

L'abbé Loquin prit le chèque et lut: 25,000 francs. Il se récria sur l'énormité de la somme.

—C'est trop! fit-il.

—Ce n'est point trop! répondit Durand. Je vous aurais donné trois fois autant, mais je suis obligé un peu de compter.

—En ce cas, gardez!

—Non! Je n'en suis pas à la mendicité, mais pendant un an je suis privé des deux tiers de mes revenus industriels pour une oeuvre d'apostolat.

—C'est magnifique! s'écria l'abbé.

—Je fais un peu d'apostolat aussi, à ma manière. Un ouvrier auquel je donne mon argent à dépenser pendant un an pour lui inspirer l'horreur de la trop grande fortune...

—C'est de l'apostolat coûteux!... fit l'abbé.

—Mais si amusant, je vous assure! Je vous raconterai cela un jour! Cher monsieur l'abbé! Au revoir, j'espère! Encore un cigare?

—Non, merci!

—Je vous en enverrai une valise pleine. Vous les

distribuez à vos confrères de Paris, ceux qui sont fumeurs... Et merci!...

—Non! C'est moi qui vous dis merci!...

Ils se serrèrent la main. L'associé de Peter Golden disparut. L'abbé revient dans son cabinet et tomba assis. Il avait les tempes un peu cerclées et se dit:

—Il y a chez cet homme du bon sens, de la folie, de l'honnêteté, de la piraterie, de la générosité de grand seigneur et de l'âpreté d'aventurier, un mépris coupable de la vie d'autrui et un besoin d'affection qui s'affirme dans une grande passion. Ce ne doit pas être un simple caprice. Les sentiments sincères ont leurs accents... Nous verrons bien! Dieu a ses vues et ses moyens... Cet homme a un grand besoin de confession, c'est visible.

.....

Le soir, à son hôtel, l'associé de Peter Golden recevait ce petit mot discret de l'abbé:

Je viens de voir la personne, cher Monsieur. Elle remercie le monsieur qui a rapporté les objets trouvés dans le taxi. Quant à votre proposition, cette personne n'aura, dit-elle, qu'un mari ne possédant pas plus qu'elle ne possède elle-même, pour être à égalité et ne pas dépendre de lui. Elle veut faire sa propre fortune par ses propres moyens. C'est une indépendante et c'est une énergique.

Elle quitte ce soir Paris pour tenir, pendant trois mois, une succursale qu'ouvre, dans une ville fort éloignée de Paris, la maison où ella a un emploi.

Ne désapprenez pas le chemin de ma maison à la suite de cette petite déception.

Votre tout dévoué en Jésus-Christ.

Loquin, prêtre.

Sous le coup de ce que l'abbé appelait une petite déception. Durand eut la visite de l'ancien chasseur de la maison Belewski-Samuel.

—Il y a du nouveau, fit l'homme.

—Vous savez aussi?

—Je sais que la Mlle Geneviève est mariée, mais ne demande qu'à divorcer. Elle a trois enfants. Elle a été danseuse de corde avant d'être dans la couture. Et elle veut être actrice après son divorce.

(Suite au prochain numéro)

Avez-vous soif? Les Bières et Porter

B O S W E L L

constituent les breuvages les plus rafraîchissants.

Excellents, sains et purs.

LE CHOIX POPULAIRE des VRAIS CONNAISSEURS !

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

CONSULTEZ LE
PACIFIQUE CANADIEN

POUR TOUS LES VOYAGES

CANADA

CROISIÈRES

ETATS-UNIS

EUROPE

ORIENT

Billets pour toutes les destinations

Renseignements fournis gratuitement — Itinéraires préparés
avec soin — Service incomparable — Satisfaction
absolue — Plaquettes illustrées sur demande.

Bureaux des billets à Québec: — 30, rue St-Jean, Tél. 2-0093
Château Frontenac, Tél. 2-1840 — Gare du Palais, Tél.
2-0663 — Détails supplémentaires en s'adressant à:

CHS-A. LANGEVIN,

Agent Général Service
des voyageurs,

GARE DU PALAIS, QUEBEC

Agence Générale de Navigation Océanique. — Toutes les lignes circulant du Canada et des
Etats-Unis représentées.

A la page 4, plusieurs recettes utiles
sont publiées avec lesquelles l'on peut
faire des mets délicieux en employant
les essences "SUPREME".



ESSENCES "SUPREME"

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE
Employez les Essences "SUPREME",
DANS LE :
Sirop, Sucre à la crème, Crème Glacée,
Gâteaux, Gelées, Blanc Manger.

Les Essences "SUPREME" Entr. Québec.
Fabriquées par :



Avec l'essence d'érable "SUPREME"
vous ferez un sirop de table délicieux,
équivalent sinon meilleur au vrai sirop
d'érable. Recettes faciles à la page 4.